

# HARALD HAARMANN

## Civilisations immémoriales



*Sur la piste des oubliés de l'histoire humaine*



« Tant que les lions n’auront pas leur propre histoire, l’histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur »

*Chinua Achebe (1930-2013)*

Avant et sous les Grecs, il y avait des Pélasgiens, des Danubiens et des Scythes. Avant et sous les Romains, il y avait des Étrusques. La liste des « lions » - et des lionnes ! - qui n’ont pas survécu pour pouvoir raconter leur histoire, tués une deuxième fois par le récit des « chasseurs », est longue comme un jour sans pain et une nuit sans lune. Harald Haarmann a choisi 25 de ces oubliés de l’histoire, dont il nous raconte ce qu’on peut en savoir. Embarquez-vous dans un tour du monde à donner le vertige entre les continents et les millénaires, du Lac Baïkal à la jungle cambodgienne, du désert syrien aux collines de Toscane, du Xinjiang à Teotihuacán, de l’Amazonie à la Cappadoce, des Chachapoyas aux Rapanui. Et revivez les aventures de ces lionnes que furent Hatchepsout et Zénobie.



Harald Haarmann (1946) est un linguiste et chercheur allemand sur les civilisations. Depuis 2003, il est vice-président de l'Institute of Archaeomythology (dont le siège est à Sebastopol, Californie - [archaeomythology.org](http://archaeomythology.org)) et directeur de sa branche européenne ([iameurobranch.com](http://iameurobranch.com)) en Finlande. Il a publié plus de 70 ouvrages. Il a été récompensé à plusieurs reprises pour son travail, notamment par le Prix Logos (France, 1999), le Premio Jean Monnet (Italie, 1999) et le Plato Award (Grande-Bretagne, 2006). La version originale allemande de ce livre, *Vergessene Kulturen der Weltgeschichte, 25 verlorene Pfade der Menschheit*, en est à sa 4<sup>e</sup> édition depuis 2019. De lui, on peut lire en français *Le futur de l'Europe a un cœur très vieux. Sur les traces de Marija Gimbutas* et *L'énigme de la civilisation danubienne, À la découverte de la plus ancienne culture avancée d'Europe*, publiés par ProMosaik LAPH et L'Atelier Glocal.

Harald Haarmann

# Civilisations immémoriales

*Sur la piste des oubliés de l'histoire humaine*

*Traduit de l'allemand et édité par Fausto Giudice*

Tezcatlipoca (nom nahuatl signifiant littéralement « Miroir fumant ») est un dieu de la mythologie aztèque. C'est la plus crainte de toutes les divinités aztèques.

C'est le second des quatre fils d'Ometecuhtli et Omecihuatl,  
les parents des quatre Tezcatlipoca :

Xipe Totec (le Tezcatlipoca rouge), Tezcatlipoca (le Tezcatlipoca noir),  
Quetzalcoatl (le Tezcatlipoca blanc) et Huitzilopochtli (le Tezcatlipoca bleu).  
Tezcatlipoca est associé à la nuit, la discorde, la guerre, la chasse, la royauté,  
le temps, la providence, les sorciers et la mémoire.

En un mot l'histoire, à laquelle cette collection est consacrée.



The Glocal Workshop/L'Atelier Glocal  
Août 2024

Original :  
Vergessene Kulturen der Weltgeschichte  
25 verlorene Pfade der Menschheit  
Verlag C. H. Beck oHG, Munich 2019

« Lorsque nous nous plaçons face à l'Antiquité et que nous la regardons sérieusement dans l'intention d'y puiser une inspiration formatrice, alors seulement nous avons l'impression de devenir des hommes. »

Goethe, *Les années de voyage de Wilhelm Meister* (1821)

# Table des matières

<b>Introduction : Les énigmatiques parents pauvres de l'histoire mondiale.....</b>	<b>8</b>
<b>1. Le secret des javelots de Schöningen.....</b>	<b>14</b>
La civilisation chasserresse de l' <i>Homo heidelbergensis</i> <i>Il y a 320 000 ans</i>	
<b>2. Ours, cygnes sauvages et esprits protecteurs féminins... </b>	<b>26</b>
L'art paléolithique au bord du lac Baïkal <i>Il y a 30 000 ans</i>	
<b>3. Chasseurs de phoques sur le plateau de glace.....</b>	<b>36</b>
Y a-t-il eu des migrations glaciaires vers l'Amérique ? <i>Il y a 23 000 à 19 000 ans</i>	
<b>4. Les premiers temples construits par l'humanité..... </b>	<b>48</b>
La culture mésolithiques des chasseurs de Göbekli Tepe <i>10<sup>e</sup> Millénaire av. J.-C.</i>	
<b>5. La Grande Déesse et les moustiques .....</b>	<b>61</b>
Çatalhöyük, la plus ancienne grande ville du monde <i>8<sup>e</sup> -6<sup>e</sup> Millénaire av. J.-C.</i>	
<b>6. La puissance de rayonnement de la Vieille Europe..... </b>	<b>73</b>
La civilisation du Danube comme modèle précoce d'un Commonwealth <i>VI<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> Millénaire av. J.-C.</i>	

- 7. La mythique Dilmun .....90**  
 Une métropole commerciale dans le golfe Persique  
*III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*
- 8. Entre Harappa et Mohenjo-Daro..... 99**  
 Les mille et une colonies de la civilisation de l'Indus  
*2800 – 1800 av. J.-C.*
- 9. Procession des dieux sous les murailles de Hattousha.. 109**  
 Essor et déclin du royaume hittite  
*II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*
- 10. Les momies blondes de Loulan..... 121**  
 Des Indo-Européens dans la province chinoise du Xinjiang  
*2<sup>e</sup>-1<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*
- 11. Pount, le fabuleux pays de l'or.....133**  
 L'ambassade de la pharaonne Hatshepsout  
*XV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*
- 12. L'énigme des Pélasges .....142**  
 La culture pré-indo-européenne passée sous silence par les Grecs  
*3.– 1. Millénaire av. J.-C.*
- 13. Jeux taurins et textes en spirale..... 149**  
 Les secrets de la civilisation minoenne de l'ancienne Crète  
*II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*

<b>14. De l'ancêtre à la citerne .....</b>	<b>159</b>
Les Étrusques, médiateurs entre le monde grec et le monde romain	
<i>IX<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.</i>	
<b>15. Les cavaliers nomades scythes .....</b>	<b>174</b>
Une grande puissance dans la steppe eurasiennne	
<i>X<sup>e</sup>- II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.</i>	
<b>16. Mystérieuses Amazones.....</b>	<b>183</b>
La communauté des guerrières de la mer Noire	
<i>11<sup>er</sup> Millénaire av. J.-C.</i>	
<b>17. Les guerriers des nuages du Pérou.....</b>	<b>194</b>
Ce qui relie les Chachapoyas des Andes aux Européens	
<i>VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle</i>	
<b>18. Les pyramides de Teotihuacán .....</b>	<b>202</b>
La plus ancienne métropole d'Amérique centrale	
<i>I<sup>er</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle</i>	
<b>19. Hommes-oiseaux et témoins de pierre au bord de la mer .....</b>	<b>212</b>
Les cultures disparues de l'île de Pâques	
<i>800 – 1500</i>	
<b>20. Axoum et la reine de Saba.....</b>	<b>223</b>
Chrétiens et Juifs d'Afrique subsaharienne	
<i>100 – 940</i>	



<b>21. Cheminées de fées et villes souterraines.....</b>	<b>233</b>
Les premières communautés chrétiennes de Cappadoce <i>I<sup>er</sup>-XI<sup>e</sup> siècle</i>	
<b>22. Zénobie, reine du désert .....</b>	<b>241</b>
L'Empire de Palmyre contre l'Empire romain <i>III<sup>e</sup> siècle</i>	
<b>23 Les tours abandonnées du temple d'Angkor Wat .....</b>	<b>251</b>
Vishnu et Bouddha dans l'ancien empire khmer <i>802 – 1431</i>	
<b>24. Les murs cyclopéens du Grand Zimbabwe .....</b>	<b>262</b>
Un centre commercial en Afrique australe <i>XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle</i>	
<b>25. Ouvrages géométriques en terre dans la forêt tropicale d'Amazonie.....</b>	<b>271</b>
Des grands établissements humains précolombiens sont mis au jour <i>1250 – 1500</i>	
<b>Bibliographie .....</b>	<b>279</b>

« *Comme nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, les expériences du passé sont la seule base pour construire notre savoir.* »

Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*

« *Vaut-il mieux se souvenir ou vit-on plus heureux en oubliant le passé ?* »

Kazuo Ishiguro, prix Nobel de littérature 2017

## Introduction

# Les énigmatiques parents pauvres de l'histoire mondiale

Nos livres d'histoire ne traitent le plus souvent des peuples et des cultures disparus que s'ils sont intéressants pour le développement politique et culturel jusqu'à l'Europe contemporaine. C'est ainsi que les histoires de l'Europe ou du monde commencent volontiers en Égypte et en Mésopotamie, car c'est ici que des choses utiles telles que l'État ou l'écriture ont été inventées. Le minuscule Israël n'est omis nulle part, car c'est là que doivent reposer les racines de la chrétienté européenne. La Grèce, tout aussi petite, occupe une large place en raison de la démocratie, de la philosophie et du théâtre. Avec la langue latine, la littérature, le droit et la religion, l'Empire romain a laissé un riche héritage au Moyen Âge européen. Et on passe par-dessus les « siècles obscurs » et traite comme quantités négligeables les civilisations extra-européennes, qui n'ont rien apporté de pertinent à l'Europe.

Cette description est certainement exagérée, car nous avons tous appris entre-temps que l'historiographie ne doit pas être eurocentrique et combien nous devons aux civilisations non européennes. Néanmoins, le modèle décrit plus haut est encore fermement ancré dans les esprits et les manuels scolaires. L'histoire coloniale en est un exemple : même si le colonialisme n'est plus décrit comme une bénédiction pour les peuples colonisés, mais comme une oppression et une exploitation, l'Europe est généralement encore au centre de l'intérêt, même si ce n'est plus comme puissance rédemptrice. Dans une telle perspective, ce qui n'a pas laissé de traces marquantes à long terme dans l'histoire de l'Europe, que ce soit de manière supposée ou réelle, est occulté et peut tout au plus jouer un rôle de parent pauvre énigmatique dans le cabinet de curiosités de l'histoire des civilisations.

Le présent livre se penche de manière exemplaire sur 25 de ces civilisations marginales, la plus ancienne datant du paléolithique. Pour beaucoup d'entre elles, on verra qu'elles ont bien laissé leur marque et ont changé le cours de l'histoire, mais qu'elles ont été oubliées parce que les vainqueurs ou les civilisations successives les ont supplantées, tuées, effacées et interdit leur mémoire, ou parce que leurs réalisations ont été attribuées à d'autres civilisations. Quiconque lit les chapitres chronologiques de ce livre à la suite devrait – c'est le but – avoir au moins une idée que l'histoire s'est déroulée en réalité différemment de ce que nous avons appris – et qu'elle aurait pu se dérouler différemment si Dame Fortune avait apporté des victoires à d'autres peuples ou civilisations.

Certaines civilisations constituent encore aujourd'hui des énigmes que ce livre se propose d'explorer. Par exemple, les statues

monumentales de basalte sur l'île de Pâques – comment sont-elles arrivées des carrières à la côte ? Ou les momies aux cheveux blonds-roux dans le désert chinois de Taklamakan, qui ont quatre mille ans et ont des caractéristiques génétiques européennes – comment cela cadre-t-il ? La capitale monumentale de l'empire khmer avec ses nombreux complexes de temples (Angkor Wat, Angkor Thom, Bayon) n'a pas été conquise, mais à un moment donné abandonnée sans tambour ni trompette – mais pourquoi ? Dans les civilisations, les empires et les langues disparus, beaucoup de choses restent étranges, parce qu'on y a pris des chemins qui n'ont pas été poursuivis par la suite. Mais étaient-ce vraiment des impasses ? Certains schémas culturels apparemment disparus réapparaissent dans d'autres contextes, sont à nouveau institutionnalisés sans qu'il soit possible de prouver un lien direct, mais il vaut la peine de réfléchir aux liens possibles.

Citons à titre d'exemple quelques-uns de ces parents pauvres :

- Les premières espèces d'hominidés réalisaient déjà des performances techniques de haut niveau ; le javelot utilisé comme arme de chasse était déjà presque aussi sophistiqué chez *Homo heidelbergensis* que l'équipement sportif olympique des lanceurs de javelot actuels.
- Les temples les plus anciens du monde n'ont pas été construits par des agriculteurs sédentaires en Mésopotamie ou en Égypte, mais des millénaires plus tôt par des chasseurs-cueilleurs dans le vaste paysage de l'Anatolie orientale.

- Les hiérarchies sociales et les formes de société patriarcales n'étaient la norme dans aucune des premières grandes civilisations ; il y a eu très tôt le modèle d'une société égalitaire de haut niveau de civilisation : la civilisation du Danube, la première civilisation européenne il y a environ 6000 ans.

- Bon nombre des expressions de notre vocabulaire culturel « grec » remontent à l'époque préhellénique et renvoient à notre patrimoine culturel de la Vieille Europe, comme les notions de céramique, de métal, de théâtre, d'ancre et de psyché.

- L'essor rapide de la civilisation romaine est inconcevable sans l'influence des Étrusques ; de nombreux emprunts prétendument latins dans les langues culturelles européennes sont d'origine étrusque, et le terme « mécénat » provient du nom d'un patricien d'origine étrusque passionné de culture.

— Les légendes grecques sur les guerrières amazones ont un noyau historique ; les archéologues ont découvert des tombes de guerrières dans la steppe pontique.

- La tauromachie moderne a des racines anciennes ; mais la version sanguinaire, comme en Espagne et en Amérique latine, n'est pas aussi ancienne que la version pacifique, et on la trouve dans les jeux taurins rituels de la Crète minoenne.

— Les débuts de la Route de la Soie remontent au troisième millénaire av. J.-C. ; la route commerciale reliant l'Asie centrale à la Chine est donc beaucoup plus ancienne que ce qui est généralement connu et n'a pas été établie par les Chinois.

- L'Afrique précoloniale connaissait déjà diverses civilisations avancées avec de vastes réseaux commerciaux ; à y regarder de plus près, on voit apparaître des processus de développement typiquement africains de civilisations anciennes, dans lesquelles un ensemble symbiotique s'est formé à partir d'éléments indigènes et étrangers.

— Le bassin amazonien n'était pas du tout une forêt vierge peu peuplée avant la Conquista, comme l'ont montré des images satellites récentes.

Ce qui rend les civilisations disparues énigmatiques du point de vue de l'observateur moderne, c'est le fait que notre mémoire culturelle ne fournit pas de flèches directionnelles ou de points de référence permettant de positionner une civilisation oubliée dans son environnement. L'une des tâches de ce livre est d'élaborer, ou au moins d'ébaucher un tel réseau historique de points de repère.

Les civilisations et les empires sélectionnés ici sont décrits selon les dernières recherches. Parfois, de nouvelles découvertes ont été faites durant le travail sur ce livre, comme à Göbekli Tepe, en Turquie, ou en Amazonie. Outre les sciences linguistiques et culturelles, d'autres disciplines telles que l'archéologie, l'histoire des religions ou la génétique humaine doivent toujours être prises en compte. Selon le sujet et l'état des connaissances, différents aspects sont pris en compte, mais il s'agit toujours de dessiner une image aussi complète que possible. En fin de compte, il reste à se demander pourquoi une civilisation a été oubliée, quels éléments peuvent encore en subsister et quelles énigmes doivent encore être explorées.

Ce livre a pour but d'éveiller la curiosité, de mettre en lumière les traces de civilisations oubliées ou marginalisées de telle sorte que le lecteur intéressé ait envie d'y jeter un coup d'œil. Si ce recueil d'esquisses devenait un compagnon stimulant, ce serait le plus grand compliment pour l'auteur, qui a cherché et parcouru lui-même nombre de ces sentiers presque perdus lors de nombreux voyages.

# 1. Le secret des javelots de Schöningen

## La civilisation chasseresse de l'*Homo heidelbergensis*

*Il y a 320 000 ans*

Nous sommes en 1994 : dans l'est de la Basse-Saxe, dans la région de Schöningen, près de Helmstedt, où le lignite est extrait dans des mines à ciel ouvert, le sol est creusé sur plusieurs mètres par les excavatrices. Les archéologues accompagnent le processus de travail et explorent le terrain avant que la pelleteuse ne déchire les couches du sol. A une profondeur de 10 mètres, ils trouvent en octobre un bâton en bois bien conservé. Apparemment, il a été travaillé et poli par la main de l'homme, les embranchements ayant été soigneusement enlevés. Depuis le début des années 1990, les archéologues et les paléobotanistes ont intensifié leurs recherches de traces d'activités de chasse des premiers hommes dans la vallée de la Mißaue, autrefois riche en gibier.

Les fouilles se sont poursuivies de manière intensive et de plus en plus d'artefacts ont été mis au jour : des outils en pierre (petits bifaces/coups-de-poing, racloirs, pointes), mais aussi d'autres outils en bois. La couche de sédiments dans laquelle les outils ont été découverts contenait également des restes de plantes (pollen, graines) et des os d'animaux (cheval sauvage, aurochs, rhinocéros des bois, cerf, loup). Les outils en bois n'ont été conservés que parce qu'ils se trouvaient au bord d'un lac préhistorique (au pied de l'Elm), dont l'eau avait recouvert les artefacts de boue, et cette couche de sédiments était ensuite restée hermétiquement fermée, de sorte qu'aucun processus de décomposition n'avait pu



s'enclencher, qui aurait détruit le bois. Progressivement, un scénario sensationnel s'est dessiné pour les archéologues. Lors de leur fouille, ils étaient tombés sur un camp de chasseurs. Parmi les artefacts se trouvaient huit lances bien conservées : les plus anciennes armes de chasse au monde. La datation des instruments en bois et l'analyse du pollen ont ensuite apporté une autre sensation : le camp de chasseurs date d'une période interglaciaire, la période chaude de Reinsdorf, un grand cycle climatique entre la période de glaciation elstérienne (finie environ 350 000 ans avant notre époque) et la période froide de Saale-Riss (initiée environ 300 000 ans avant notre époque), c'est-à-dire bien avant la dernière période glaciaire. (glaciation vistulienne et du Würm), qui a commencé il y a environ 115 000 ans s'est achevée il y a environ 11 500 ans. Il est donc rapidement apparu que ce camp, à une telle profondeur, ne relevait pas de l'homme anatomiquement moderne, l' Homo sapiens. Nous en savons relativement beaucoup sur les débuts de notre espèce d'hominidés : ses représentants sont arrivés en Europe il y a environ 42 000 ans. Leurs ancêtres venaient d'Afrique, où leur migration a commencé il y a environ 150 000 ans. Leur itinéraire a traversé les paysages du Moyen-Orient et de l'Anatolie en direction de l'ouest. La route vers l'ouest n'était alors pas encore interrompue par la mer, car l'Europe était encore reliée à l'Asie Mineure par pont terrestre étroit sur le Bosphore. La période de l'occupation des terres a été la dernière ère glaciaire. Le sud-est de l'Europe était libre de glace, donc les migrants ont pu explorer la zone forestière de la région des Balkans et pénétrer en Europe centrale, jusqu'à la toundra arctique, la steppe froide qui s'étendait en bordure des glaces éternelles. Les chasseurs, au cours de leurs expéditions, se sont rapidement familiarisés avec la faune indigène d'Europe. Il y avait l'éléphant de la forêt européenne

apparenté à l'éléphant d'Asie et son parent le plus proche, le robuste mammoth, l'éléphant des steppes. Les mammifères se nourrissaient des herbes, des lichens et de la mousse de la toundra, quoi ressemblait à une savane enneigée, avec une grande et abondante offre de nourriture. Les herbes et les lichens poussaient pendant le court été arctique, quand les températures montaient au-dessus de zéro pendant un certain temps et que la couche supérieure de terre dégelait. À travers la toundra se déplaçaient aussi des rennes en grands troupeaux. La ceinture des steppes et la zone tempérée, située au sud de la toundra, étaient peuplées de chevaux sauvages, d'ours des cavernes, de hyènes des cavernes et de lions des cavernes, d'ours bruns, rhinocéros laineux, de bisons des steppes, d'aurochs, de bouquetins et de cerfs géants peuplés (Ziegler 2009). Les + aimées Les animaux de chasse ont défié les compétences particulières des chasseurs et ont fait la coopération au sein de l'équipe est également nécessaire. Les animaux les plus prisés exigeaient des chasseurs de faire preuve d'une grande habileté et de travailler en équipe. Ainsi, les humains de l'ère glaciaire ont également appris à chasser avec succès le mammoth, car un seul animal abattu offrait une grande quantité de chair, de fourrure, et des os qui pouvaient être utilisés pour construire des habitations. Les défenses étaient d'un intérêt particulier, elles servaient souvent d'ornements, les chasseurs de l'âge de glace sculptant des statuettes dans l'ivoire. La plus ancienne figurine sculptée par les premiers hommes est la figurine féminine miniature que les archéologues ont appelée «l'Ève souabe». Elle a été découverte avec d'autres artefacts de l'ère glaciaire en 2008 dans un site du Jura souabe, le Rocher creux -Hohler Fels (Bade-Wurtemberg). Il s'est avéré que ces objets ont entre 35 000 et 40 000 ans d'âge (Conard 2009: 268).

Mais les humains de l'époque n'étaient pas les premiers chasseurs de l'âge glaciaire. Car en effet, bien avant eux, des représentants d'autres espèces d'hominidés étaient déjà parties à la chasse en l'Europe occidentale et centrale. En Europe, avant l'arrivée de l'homme moderne vivaient trois espèces d'homme primitif : l'*Homo erectus* ancien, l'*Homo heidelbergensis* et l'homme de Néandertal tardif. En Europe, l'homme moderne n'a rencontré que l'homme de Néandertal : ils ont vécu en proximité et même cohabité dans de nombreux endroits, par exemple dans le sud de la France et le nord de l'Espagne (Otte 2014). L'hypothèse de relations sociales entre les deux espèces est également étayée par les découvertes génétiques. Récemment Il a été récemment démontré jusqu'à 3% de notre patrimoine génétique est hérité de l'homme de Neandertal. (Sankararaman et al. 2014).

Alors que l'homme de Neandertal est un précurseur chronologique et donc en termes d'évolution de l'homme anatomiquement moderne, l'homme de Heidelberg est antérieur à ces deux espèces sur le plan évolutif (Grimaud-Hervé et al. 2015 : 84 et suiv.). La période pendant laquelle l'*Homo heidelbergensis* était répandu en Europe et en Afrique commence vers 800 000 avant l'époque actuelle et se termine il y a environ 100 000 ans.

Jusqu'à il y a quelques années, l'homme de Heidelberg n'était connu que par la découverte d'ossements. Le premier reste osseux attribué à cette espèce était un os de mâchoire découvert en 1907 près de la ville de Mauer (au sud-est de Heidelberg, d'où le nom de l'espèce). Grâce à d'autres ossements découverts les années suivantes, la reconstitution de la structure du corps a progressivement été possible. Le crâne de l'homme de Heidelberg

montre un épaississement des os au-dessus des sourcils, le front était plat et tiré vers l'arrière. De manière générale, le crâne était plus long que celui de l'homme moderne avec son front haut. Le cerveau de l'*Homo heidelbergensis* est estimé à un volume inférieur d'environ 10 % à celui de l'homme moderne. Cela suggère un stade évolutif antérieur. Pendant longtemps, on ne pouvait que spéculer sur ce que l'homme de Heidelberg était capable de faire avec son cerveau. Mais les découvertes sensationnelles faites à la périphérie de la plaine d'Allemagne du Nord ont permis, dans les années 1990, de faire une percée dans la connaissance des activités et des comportements de cette espèce d'hominidés.

Et cela nous ramène à la région de Schöningen et aux lances extraordinaires. Sur ce site, il n'y avait que des os d'animaux, mais à Bilzingsleben, non loin de là, des restes de crânes humains ont également été mis au jour, ainsi qu'une mâchoire inférieure et quelques dents. Les deux sites datent de la même période chaude et les artefacts sont également très similaires. Les restes crâniens ont permis de reconstituer certaines caractéristiques principales : forme allongée du crâne, bourrelet suraigu très prononcé, occiput coudé.

Des études complémentaires ont entre-temps permis d'établir que les chasseurs du Lac de Schöningen étaient effectivement des représentants de l'*Homo heidelbergensis*. En 2015, une analyse par thermoluminescence a également permis de délimiter plus précisément l'âge des lances : entre 337 000 et 300 000 ans. Il s'agit de la période tardive de l'homme de Heidelberg.

Les lances sont de différentes longueurs, certaines de 1,80 mètre, d'autres de 2,50 mètres. L'une d'entre elles est en pin, les autres ont

été fabriquées à partir de jeunes troncs d'épicéa droits. Le bois de conifères était manifestement disponible en abondance à la fin de la période chaude interglaciaire. La fabrication révèle des compétences techniques. Le centre de gravité de ces armes de chasse se trouve dans la partie avant de la crosse, plus épaisse que la partie arrière. Lors d'expériences menées avec des javelots reconstitués selon le modèle des originaux de Schöningen, il s'est avéré que des lanceurs de javelot expérimentés, c'est-à-dire des sportifs modernes, pouvaient lancer ces javelots jusqu'à 70 mètres.

Les huit javelots entièrement conservés ne sont pas la seule sensation du site de fouilles. Environ 12 000 os d'animaux ont été trouvés sur le site du camp de chasseurs du Paléolithique supérieur. Environ 90 % provenaient de chevaux sauvages (*Equus mosbachensis*). Le nombre et la diversité des os indiquent des restes de squelettes de vingt à vingt-cinq chevaux. Il est frappant de constater que les crânes ne sont ni fendus ni décomposés d'une quelconque manière - ce sont les plus anciens crânes d'animaux chassés par l'homme préhistorique entièrement conservés qui aient été découverts à ce jour. Les autres espèces animales représentées par les restes osseux étaient le cerf, le rhinocéros et l'éléphant des steppes. Outre les lances, les chercheurs ont trouvé environ mille cinq cents artefacts en pierre dans le camp, dont un bâton à l'extrémité carbonisée, que le responsable des fouilles, Hartmut Thieme, a interprété comme une broche à rôti.

Parmi les os de chevaux, il y avait aussi ceux de jeunes animaux, ce qui laisse supposer que la chasse avait lieu en automne. Le lieu de la chasse avait manifestement été soigneusement choisi. Les chasseurs avaient établi leur campement à proximité d'un lac préhistorique,

de sorte qu'ils pouvaient se mettre à l'affût dans l'épaisseur des roseaux. Le troupeau de chevaux sauvages qui se déplaçait le long des rives du lac s'est retrouvé dans un goulot d'étranglement entre les chasseurs qui attendaient et la rive, et a été fortement décimé. Le poids total de la viande capturée est estimé à 4 tonnes et le nombre d'habitants du campement à une trentaine de personnes. Cette seule expédition de chasse aux chevaux sauvages permettait déjà de fournir de la nourriture pour au moins deux mois. Le butin de chasse apportait en outre aux chasseurs de nombreuses peaux qui pouvaient servir à confectionner des vêtements ou à tendre des tentes. Les tendons pouvaient être utilisés comme cordes pour attacher des charges. Toutes ces possibilités ont très probablement été utilisées par les chasseurs.

On suppose que le camp était habité pendant les mois d'hiver et que la communauté de chasseurs se déplaçait au printemps. Le grand nombre d'artefacts et de restes osseux indique la capacité de l'*Homo heidelbergensis* à s'organiser en associations sociales. Les découvertes de Schöningen et Bilzingsleben ouvrent une perspective beaucoup plus profonde sur l'histoire de l'évolution que ce qui était possible jusqu'à présent. L'espèce de l'homme de Heidelberg possédait manifestement la capacité d'agir et de planifier de manière organisée, car la grande chasse aux troupeaux de chevaux sauvages était une action concertée et préparée. La sophistication technique des lances utilisées à cet effet donne une idée du savoir-faire des chasseurs et suggère une longue expérience de l'espèce dans la fabrication et l'utilisation de cette arme de chasse.

On peut raisonnablement supposer que les différents hominidés dans leur ensemble sont capables de fabriquer et d'utiliser des lances comme arme de chasse depuis environ un demi-million d'années. Cette longue tradition de savoir-faire technique s'étend sur l'histoire de l'évolution de quatre espèces humaines, qui étaient toutes présentes en Europe : l'*Homo erectus* et l'*Homo heidelbergensis* utilisaient des lances simples en bois taillé avec une pointe durcie au feu. L'homme archaïque (*Homo neanderthalensis*) utilisait le même type de javelot, ainsi que des javelots avec des lames de pierre (en obsidienne ou en silex) à leur pointe. Cette technique a probablement été adaptée au contact de l'espèce d'hominidé restante, l'homme anatomiquement moderne. Cet *Homo sapiens* a à son tour utilisé et utilise des lances ou des pointes de lances de n'importe quel matériau, à commencer par le bois, la pierre et le métal, jusqu'au carbone actuel.

C'est en Europe que l'histoire des premières armes de chasse est la mieux documentée. La carbonisation intentionnelle de la pointe de la lance avait pour but de durcir cette partie de l'arme. Cela suppose à son tour le contrôle du feu, une capacité qui peut être prouvée pour l'*Homo erectus* il y a environ 450 000 ans (Grimaud-Hervé et al. 2015 : 94 et suiv.).

Les huit lances de chasse de Schöningen continuent d'être entourées d'un halo de mystère. Pourquoi les chasseurs les ont-ils abandonnés ? Il est certain qu'ils ne les ont pas simplement oubliées, car pour les chasseurs, les lances étaient leur bien le plus précieux. De plus, leurs propriétaires les plaçaient à un endroit précis, avec des crânes de chevaux (fig. 1).

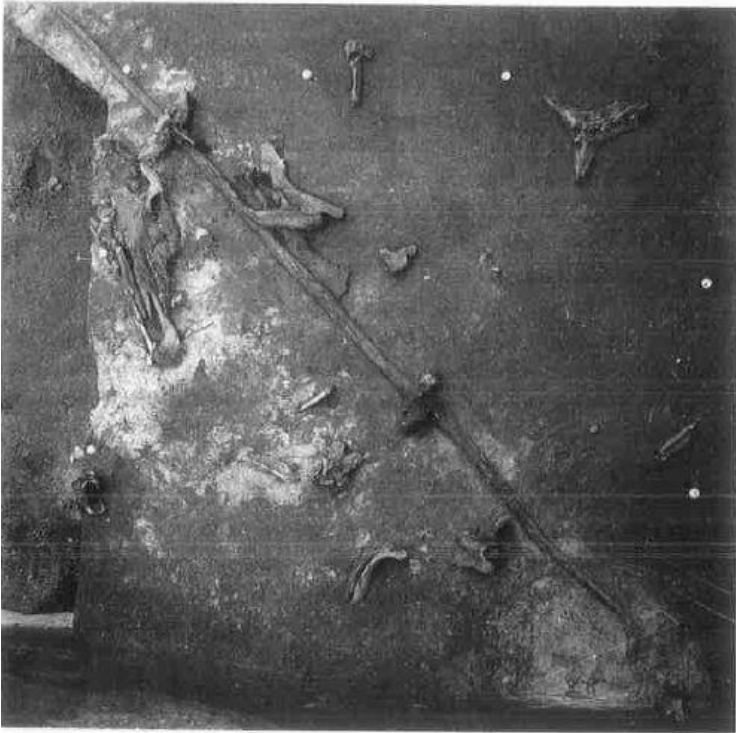


Fig.1- Scène d'un rituel équestre de l'homme de Heidelberg ? Détail de l'ensemble d'armes de chasse et de crâne de cheval

L'ensemble d'artefacts et d'ossements d'animaux rappelle les rituels du cheval encore en usage chez les Mongols : les crânes des chevaux sont placés dans des lieux sacrés. Les chasseurs de Schöningen pratiquaient-ils quelque chose comme des actes rituels au service de la magie de la chasse ? L'*Homo heidelbergensis* avait-il déjà idées animistes sur l'appartenance de toutes les formes de vie et éventuellement de l'existence métaphysique du principe vital, que nous appelons âme ? Le placement des lances, du crâne du cheval et d'autres os de cheval dans un ensemble fermé le laisse supposer.



Dans ce contexte, une comparaison avec le culte de l'ours est également possible. qui, à une époque historique, se répandit largement parmi les peuples de l'Eurasie. (jusqu'à la Sibérie orientale et au nord du Japon) et s'est encore produite aujourd'hui chez les peuples ob-ougriens, les Mansis (Vogoules) et les Khantys (Ostyaks) en Sibérie occidentale (Haarmann/Marler 2008: 98 et suiv.). Les chasseurs vivent dans l'idée que l'âme de l'ours, qui a été violemment séparée de l'animal lors de sa mise à mort, doit être apaisée afin de ne pas porter malheur aux chasseurs et de leur permettre de continuer à chasser avec succès. Une cérémonie est organisée à cet effet et l'ours (représenté par sa fourrure dressée) participe en tant qu'« invité d'honneur » à la fête, au cours de laquelle sa viande est consommée.

Quel que soit le rituel qui a suivi la chasse aux chevaux sauvages dans le camp de chasseurs du Lac de Schöningen, l'impression que l'espèce de l'homme de Heidelberg a déjà développé des représentations de phénomènes extrasensoriels se renforce. Les débuts de la religiosité remontent donc loin dans l'histoire de l'évolution, bien au-delà de notre propre espèce. « Nos représentations du monde spirituel des hommes préhistoriques restent maigres », estime le spécialiste de l'évolution J. Reichstein (2005 : 66). « Elles sont pourtant une condition importante pour pouvoir évaluer de manière à peu près correcte les formes d'expression culturelle, la religiosité, le comportement social et économique des hommes préhistoriques qui y est manifestement corrélé et leur confrontation avec leur environnement respectif ».

Les représentations religieuses supposent une pensée conceptuelle, et celle-ci était également indispensable pour la conception et la fabrication des armes de chasse. Ceux qui fabriquaient les lances étaient conscients de l'efficacité de l'instrument qui servait à

chasser, et ils appliquaient leur savoir-faire artisanal à rendre l'arme de chasse aussi efficace que possible. L'exécution de rituels de chasse présuppose en outre que les individus qui y participent sachent faire la distinction entre la sphère de ce qui est physiquement reconnaissable par l'observation (le cheval sauvage en tant que butin de chasse réel) et une sphère suprasensible (l'« âme » supposée de l'animal). L'utilisation du langage est en corrélation avec la pensée conceptuelle, car la communication par des sons ayant valeur de signes symboliques permet à l'homme d'« appeler les choses par leur nom » dans son environnement et d'organiser culturellement cet environnement. En d'autres termes, le langage est un instrument indispensable pour donner un sens à sa propre existence et pour se comporter en groupe au sein d'une association sociale.

Une question passionnante se pose donc : l'homme de Heidelberg possédait-il également le langage ? Si cette espèce d'hominidés a aujourd'hui livré quelques secrets de son existence, il n'est pas encore possible de répondre à la question de sa capacité à parler. Les découvertes de crânes d'*Homo heidelbergensis* sont à ce jour fragmentaires, et il manque des os de mâchoire qui auraient permis d'identifier la position du larynx et la cavité buccale dans le crâne. Il manque donc également un composant essentiel, appelé « os de la parole » (Lewin/Foley 2004 : 467). Il s'agit d'un insert osseux percé dans le larynx, caractéristique de l'homme moderne comme de l'homme archaïque. Les cordes musculaires responsables du mouvement de la langue passent par son ouverture circulaire.

Chez l'homme de Neandertal, cette ouverture est étroite, alors que chez l'homme anatomiquement moderne, elle est beaucoup plus large. Cela signifie que les possibilités pour l'homme de Neandertal de produire avec sa langue différentes positions pour articuler les

sons de la parole dans la cavité buccale étaient relativement limitées. Grâce aux nombreux muscles de la langue, l'homme moderne peut atteindre une multitude de positions et donc produire des dizaines de sons de parole - une condition préalable à l'utilisation d'un langage complexe (Haarmann 2016 : 31 et suiv.). Dans le cas de l'homme de Heidelberg, la question reste donc ouverte jusqu'à présent de savoir si cette espèce était anatomiquement capable de produire des sons de langage et, si oui, à quel point ses possibilités d'articulation étaient différenciées. La découverte d'un « os de langage » appartenant à l'*Homo heidelbergensis* serait une véritable sensation.

## 2. Ours, cygnes sauvages et esprits protecteurs féminins

### L'art paléolithique au bord du lac Baïkal

*Il y a 30 000 ans*

Les premiers représentants de *Homo sapiens* n'ont pas seulement vécu en Europe au bord des glaciers qui recouvraient le paysage pendant l'ère glaciaire, ils ont également atteint les vastes étendues de la Sibérie il y a environ 40 000 ans. Les chasseurs de l'ère glaciaire ont exploré les territoires, venant de l'ouest, jusqu'en Sibérie centrale, et se sont déplacés loin vers l'est, jusqu'à la péninsule du Kamtchatka.

Les premières découvertes d'habitats de l'ère glaciaire ont été faites par des archéologues russes dans les années 1920. Au cours de campagnes de fouilles répétées, de plus en plus de camps de l'ère glaciaire ont pu être localisés, des foyers datant du paléolithique. Les premières colonies se trouvent à proximité du lac Baïkal en Sibérie centrale. Le site où les plus anciens artefacts préhistoriques ont été découverts est Tolbaga, sur la rive orientale du lac. Ici, la présence précoce de l'homme est datée d'environ 35 000 ans avant l'époque actuelle. Les villages de Buret' et Mal'ta sur le côté ouest du lac Baïkal sont un peu plus récents (environ 23 000 ans avant l'ère actuelle ; Martynov 1991 : 116 et suiv.).

Malgré l'écart temporel considérable dans le peuplement de Tolbaga et de Mal'ta, les archéologues estiment qu'il s'agit de la même culture régionale. Les conditions écologiques de la toundra

arctique sont restées pour l'essentiel inchangées pendant de nombreux millénaires et, en conséquence, les conditions d'existence des êtres vivants (faune, populations humaines) dans la région sont restées constantes.

La steppe froide de l'ère glaciaire pendant la période de glaciation maximale était le terrain de chasse des Paléoasiatiques (ou Paléo-Sibériens), et les animaux qui y vivaient, dont la plupart étaient également chassés, comprenaient des mammoths, des rhinocéros laineux, des bisons, des ours, des rennes et des animaux plus petits comme le renard, le loup et le castor. La végétation de la steppe froide était certes limitée en termes d'espèces à des herbes, des mousses et des lichens, mais celles-ci étaient disponibles en grande quantité pour les animaux.

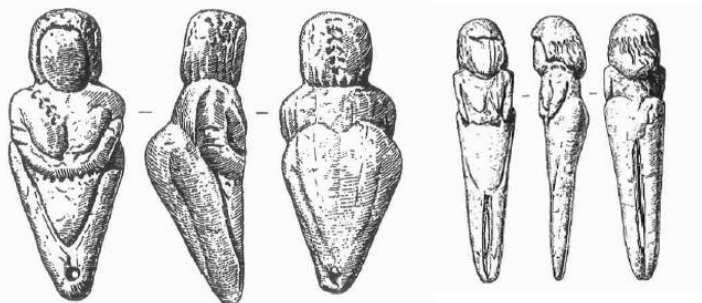


Fig. 2 – Les deux types principaux de figurines de Mal'ta (Abramova 1995, fig. 102-105)

a) Le type « corpulent »

b) Le type « mince »

De nombreux ossements d'animaux ont été retrouvés sur les sites d'habitat de l'ère glaciaire, ce qui donne des informations sur la nourriture disponible à l'époque pour les chasseurs. Des ossements humains font également partie des découvertes, comme les restes d'une sépulture d'enfant à Mal'ta. L'héritage matériel laissé par les

personnes qui vivaient à l'époque à cet endroit offre un aperçu particulièrement intéressant de la vie quotidienne des chasseurs de l'âge glaciaire. En plus des outils pour les activités pratiques en pierre (grattoirs) et en os (aiguilles), il y a parmi les objets trouvés une abondance d'artefacts que nous identifions aujourd'hui comme des « bijoux », notamment des bracelets et des colliers, des plaquettes en os avec des ornements et des pendentifs percés qui étaient probablement plutôt portés comme des talismans ou des amulettes (Abramova 1995, fig. 111 et suiv.).

À travers les nombreux artefacts que l'on peut considérer comme de « l'art de l'âge de glace », c'est aussi un peu de l'univers spirituel de cette époque qui nous est révélé. Un regard sur l'imaginaire de ces paléolithiques nous révèle la phase initiale des traditions artistiques et mythologiques eurasiennes.

Les découvertes du lac Baïkal sont uniques pour plusieurs raisons. D'un point de vue chronologique, il s'agit des plus anciennes manifestations de la création culturelle humaine en Sibérie. L'un des artefacts constitue même un record mondial : une petite sculpture de Tolbaga représentant un ours est la plus ancienne figure animale connue à ce jour. Elle est datée du même horizon temporel que la plus ancienne sculpture féminine du monde, l'« Ève souabe » découverte en Europe (voir chapitre 1). La statue d'ours de Tolbaga, sculptée dans l'os d'un rhinocéros laineux, est âgée d'environ 33 000 ans. Il existe également des ours sculptés de Mal'ta, mais d'une période plus récente.

Les statuettes féminines sont importantes pour le panorama des arts figuratifs de Mal'ta. Les figurines sibériennes ont une esthétique très particulière, qui diffère à plusieurs égards des figurines paléolithiques connues sur les sites d'Europe.

Toutes les figurines sibériennes ont une tête modelée avec des traits du visage dans lesquels on peut voir des détails tels que le menton, le nez, le contour de la bouche. En revanche, la plupart des figurines européennes n'ont pas de tête, et lorsqu'elle est exceptionnellement représentée, les traits du visage sont absents. En outre, les figurines sibériennes se présentent sous deux formes principales : les unes sont « corpulentes », les autres « minces » (fig. 2).

Une telle polarité en deux types principaux n'a pas de parallèle en Europe. La grande majorité des figurines paléolithiques d'Europe présentent des mensurations corpulentes, il n'y a que quelques exceptions, comme la sculpture du Galgenberg (près de Krems en Basse-Autriche) datant d'environ 31 000 ans et représentant une femme élancée, surnommée « la Vénus dansante » en raison de sa pose (Haarmann 2007 : 63 s.).

Les archéologues et les ethnographes s'accordent à penser que le type de figurines corpulentes est probablement lié à l'idée de fertilité, tandis que le type élancé est associé à des représentations animistes d'esprits protecteurs qui habitent tout ce qui vit dans la nature, et ces esprits protecteurs sont tous féminins dans la tradition mythique des peuples eurasiens.

« Il est typique des croyances des Finno-Ugriens que la terre ainsi que les différents éléments et phénomènes naturels du monde intermédiaire (eau, feu, vent, forêt, etc.) sont des incarnations de divinités féminines, des 'esprits maternels' [mother-spirits] ». (Ajkhenvald et al. 1989 : 158).

Les figurines élancées ont été spécifiées comme support symbolique de la cohésion des communautés de chasseurs eurasiens de l'ère glaciaire. Celles-ci étaient organisées en clans ou en associations de clans, la femme jouant un rôle privilégié de coordinatrice au sein du réseau social. Dans les années 1990, la responsable des fouilles de Mal'ta a postulé un lien étroit entre « la femme, figure dominante de l'habitat, et la figure de l'ancêtre de la communauté du foyer domestique » (Abramova 1995 : 82). Cette double fonction se retrouve dans les traditions mythiques des peuples d'Eurasie, on parle aussi de la relation “mère - ancêtre (fondatrice du clan)” en tant que « principe sacré orienté vers les femmes ou basé sur l'ordre clanique » (Ovsyannikov/Terebikhin 1994 : 71).

Les sculptures représentant différents animaux sont tout aussi nombreuses que les statuettes féminines. Outre quelques figures d'ours, les représentations d'oiseaux aquatiques sont particulièrement fréquentes. Les longs cous font référence aux cygnes sauvages, qui sont répandus dans toute l'Eurasie. L'art figuratif de Mal'ta connaît également des gravures, comme la représentation d'un mammouth sur un morceau d'os plat. Une plaquette en os, gravée d'un côté de lignes de points formant des spirales et de l'autre de trois serpents sculptés en relief, attire particulièrement l'attention. La spirale et le serpent sont tous deux connus comme motifs sacrés de la mythologie eurasiennne (fig. 3).



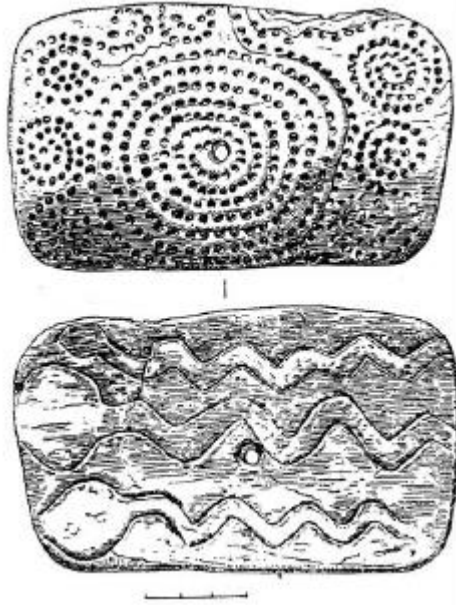


Fig. 3. Gravures sur la plaquette de Mal'ta (Abramova 1995, fig. 108)

Le totémisme est largement répandu parmi les peuples de Sibérie depuis la période historique. Les Mansis (Vogoules) et les Khantys (Ostyaks), peuples ougriens de Sibérie occidentale, associent encore aujourd'hui leur origine à l'ours, animal sacré de la mythologie eurasiennne. Selon le mythe, le soleil et le ciel envoyèrent leur fils, l'ours, sur la terre pour superviser le processus de création. L'ours était déçu parce que les humains n'existaient pas encore. Il prit pour épouse une femelle protectrice de la nature, et leurs descendants furent les plus anciens clans des Sibériens (Schmidt 1989).

Le cygne sauvage était également considéré comme un ancêtre mythique et un fondateur de clan par de nombreux petits peuples.

Dans la tradition, les Samis du nord de l'Europe sont appelés «peuple du cygne», et les Toungouses ainsi que les peuples de l'Altaï érigeaient des poteaux avec des figures d'oiseaux sculptées, vénérés comme des ancêtres mythiques. Le rôle de l'oiseau aquatique en tant que symbole sacré dans la mythologie s'explique par le fait que de tels animaux peuvent s'enfoncer sous la surface de l'eau et devenir alors invisibles. Dans l'imaginaire animiste, les oiseaux aquatiques sont les intermédiaires entre le monde d'ici-bas, le monde visible, et le monde des ancêtres, le monde invisible. Depuis les temps anciens, il existe un spécialiste de la communication avec les êtres d'ici-bas et de l'au-delà. Il s'agit du chaman (un mot de la langue des Toungouses) qui, lors de ses rituels, peut amener l'oiseau d'eau à révéler des informations sur le bien-être des ancêtres dans le monde souterrain (Kare 2000).

Le paléolithique en Sibérie a duré plus longtemps qu'en Europe. Ce n'est qu'environ 10 000 ans avant l'époque actuelle que la période glaciaire et donc le stade culturel paléolithique prennent fin en Sibérie, alors qu'en Europe, le mésolithique connaît déjà son apogée (Bailey/Spikins 2008). Dans la chronologie culturelle sibérienne, il n'existe pas de phase de transition comparable au Mésolithique en Europe. Après la fin de la période glaciaire, les grands animaux se sont retirés d'Europe vers la Sibérie, où ils ont continué à vivre pendant quelques milliers d'années. Le dernier refuge des mammouths était la péninsule de Taymir, à l'extrême nord, au-delà du cercle polaire. Les défenses les plus récentes qui y ont été découvertes datent du VI<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ.

Le réchauffement climatique a fait fondre les immenses plaques glaciaires et l'environnement naturel s'est modifié à vue d'œil. La zone de la toundra arctique s'est déplacée vers le nord. Le gros

gibier, qui dominait autrefois le paysage, s'est retiré dans des refuges, où de nombreuses espèces animales de l'ère glaciaire se sont éteintes. Des plantes pionnières comme l'épicéa et le bouleau conquièrent de plus en plus de terrain plus au nord et, en quelques milliers d'années, une vaste zone forestière, la taïga, s'était étendue aux latitudes septentrionales. Les conditions de vie des humains, avec leurs cultures de chasseurs, sont restées pour l'essentiel inchangées, même si les chasseurs sont passés de la chasse au gros gibier à la chasse d'animaux plus petits.

Les humains qui avaient vécu sur les bords de la glace pendant la période glaciaire ont progressivement migré vers la zone forestière et aussi vers la toundra arctique, qui s'étendait désormais sur de vastes territoires au nord du cercle polaire. Les descendants des chasseurs du lac Baïkal se sont séparés en deux groupes. Les uns restent dans la région et poursuivent leur vie à la manière de leurs ancêtres ; certes, les anciens sites d'habitat ont été abandonnés, mais de nouveaux ont vu le jour non loin de là, dans les paysages entourant le lac Baïkal (Martynov 1991 : 119). D'autres descendants des chasseurs de l'ère glaciaire se sont déplacés plus au nord, jusqu'en Sibérie orientale et au Kamtchatka. Leurs descendants y vivent encore aujourd'hui. Il s'agit de peuples paléoasiatiques - de petits peuples de quelques centaines ou milliers de personnes chacun - dont font partie les Tchouktches, les Koryaks, les Nivkhes, les Itelmènes, les Youkaguirs et les Kètes.

Plus nombreux sont les « nouveaux venus » d'Europe qui, vers 2500 av. J.-C., colonisent le nord de la Sibérie. Les montagnes de l'Oural isolent l'Europe de la Sibérie, mais deux passages permettent de passer librement : le passage sud s'ouvre entre les contreforts de l'Oural et la côte nord de la mer Caspienne ; il s'agit

de la « porte des peuples » connue depuis les temps historiques, par laquelle de nombreux groupes de nomades ont migré d'Europe vers l'Asie centrale et la Sibérie, et également dans le sens inverse. C'est par le passage nord, dans la zone côtière de la mer de glace, que sont arrivés les groupes ouraliens qui ont migré vers le nord de la Sibérie. Leurs descendants sont d'une part les petits peuples samoyèdes du nord de la Sibérie (Nénètes, Nghanassanes, Selkoupes et Énètes), dont l'activité principale est - comme pour les Paléoasiatiques - l'élevage de rennes ; d'autre part, les peuples ob-ougriens apparentés aux Hongrois en Europe (Mansis/Vogoules) et Khantys/Ostyaks).

Les Paléoasiatiques (Paléo-Sibériens) et les « nouveaux venus » ouraliens se distinguent certes par leurs langues, mais leurs cultures s'orientent de la même manière vers la vie au nord du cercle polaire, à laquelle tous les petits peuples se sont adaptés.

La vision animiste des chasseurs du Baïkal s'est maintenue pendant des milliers d'années et n'a subi que des transformations mineures au fil du temps. Tous les motifs des arts figuratifs, tels qu'ils sont connus dans le répertoire et les genres des artefacts de Mal'ta, ont conservé leur signification dans les phases ultérieures du développement culturel, dans le chamanisme de Sibérie (Haarmann/Marler 2008 : 70 et suiv.). On en trouve encore aujourd'hui : des statuettes féminines comme symboles des esprits protecteurs de la nature et comme ancêtres ou fondatrices de clans ; des représentations d'ours comme animal totem et comme « roi de la forêt » ; des oiseaux aquatiques comme animaux totems et comme médiateurs entre les mondes ; et enfin des serpents comme symboles du cycle de la vie (régénération par mue). « L'institution la plus archaïque, la plus ancienne et la plus durable dans

L'hémisphère nord est le chamanisme. Le chamanisme est une institution de la famille, du clan ; il a conservé sa validité dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs et d'agriculteurs jusqu'à nos jours, et il continue à vivre à l'ère industrielle » (Kare 2000 : 104).

Les formes directrices et les motifs principaux de la création artistique des chasseurs de l'âge de glace du lac Baïkal font depuis toujours partie de l'héritage culturel des habitants de la Sibérie et sont solidement ancrés dans la tradition orale des mythes d'Eurasie ainsi que dans le répertoire des rituels chamaniques. Depuis les années 1930, les idéologues soviétiques avaient affirmé que le chamanisme, « reliqu » d'une forme de société primitive, était révolu. Après l'abolition du système soviétique et la dissolution de l'Union soviétique en 1991, l'opinion publique mondiale a appris qu'il n'en était rien (Glavatskaya 2001). Les Sibériens locaux sont entrés en scène et ont guidé les visiteurs occidentaux vers leurs lieux de rituels secrets dans la forêt, où ils avaient préservé l'héritage culturel de leurs ancêtres au cours des décennies de domination soviétique.

Le chamanisme historique de la Sibérie est profondément ancré dans le temps, dans l'univers des idées des chasseurs de l'âge de glace et dans leurs représentations de la nature vivante (Hultkrantz 2001), et la conscience encore vive chez les Sibériens de la nécessité de protéger leur environnement naturel établit des normes pour nous tous.

### 3. Chasseurs de phoques sur la banquise

#### Y a-t-il eu des migrations glaciaires vers l'Amérique ?

*Il y a 23 000 à 19 000 ans*

Les représentants de l'homme anatomiquement moderne avaient déjà colonisé tous les autres continents avant d'arriver en Amérique, dernière étape de leur grande migration globale. Selon la chronologie conventionnelle, les hommes ont atteint le continent nord-américain environ 15 000 ans avant l'époque actuelle. On dit que les premiers colons étaient des chasseurs de l'ère glaciaire qui ont suivi les mammouths à travers le détroit de Béring jusqu'en Alaska. À cette époque, le niveau des mers du monde était bien inférieur à celui d'aujourd'hui et le détroit de Béring, le passage entre le Pacifique nord et la mer de glace qui sépare aujourd'hui la Sibérie de l'Amérique, était un terrain sec. L'Asie et l'Amérique du Nord étaient reliées par la plaine de Béringie en tant que masses terrestres.

Les chercheurs s'accordent à dire que l'Amérique a été colonisée à partir de l'Asie orientale. La date relativement « tardive » (environ 13 000 av. J.-C.) fait référence à la présence humaine sur le continent nord-américain. Les données concernant l'occupation des terres dans la région nord-ouest du continent américain, en Alaska, sont plus anciennes. L'arrivée de l'homme dans cette région remonte à plusieurs millénaires dans le passé. Les datations des artefacts et des restes d'animaux chassés indiquent que les hommes chassaient déjà il y a 27 000 ans sur le versant occidental (sibérien) de la Béringie et qu'ils avaient atteint son versant oriental, c'est-à-

dire l'Alaska, il y a environ 24 000 ans (Gruhn / Bryan 2011 : 18). Comment expliquer les divergences de datation entre l'Alaska et l'intérieur des terres américaines ?

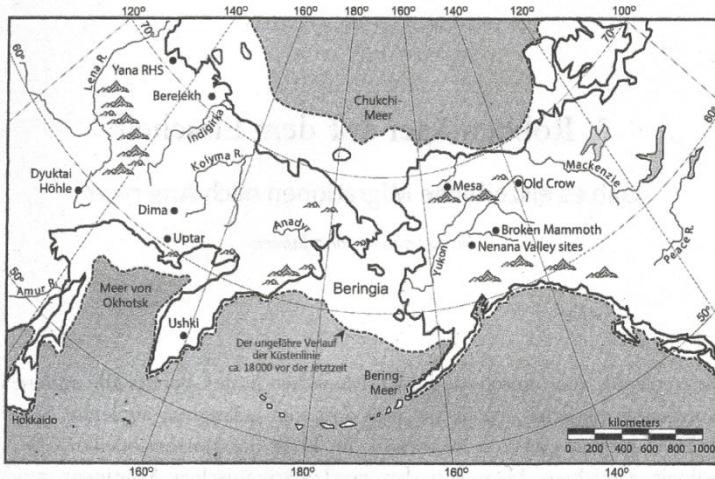


Fig. 4. Les paysages autour de la Béringie avec les premiers sites identifiés de présence humaine

Les premiers « Américains » sont restés quasiment bloqués en Alaska pendant plusieurs milliers d'années au cours de la période glaciaire et n'ont pas pu s'aventurer plus loin à l'intérieur de l'Amérique du Nord. En effet, les deux grands champs de glace, la calotte glaciaire occidentale (Inlandsis de la Cordillère) et la calotte glaciaire orientale (inlandsis laurentidien ou calotte laurentide), avaient fusionné pendant la période de glaciation maximale et bloquaient le passage vers le sud. Ce n'est que vers 12 000 ans avant l'époque actuelle, lorsque les masses de glace ont commencé à fondre dans le nord de l'Amérique, qu'un passage s'est ouvert pour permettre aux hommes d'accéder au terrain situé au sud des glaciers. La colonisation des vastes étendues du continent nord-

américain ne commence donc qu'après la période glaciaire, selon la vision traditionnelle.

Or, si l'on s'intéresse à l'histoire ancienne des anciens Américains, à leur héritage matériel, à leurs cultures et à leurs langues, on se heurte tôt ou tard à des incohérences qui ne correspondent pas au schéma de pensée conventionnel.

Tout d'abord, les outils de pierre caractéristiques (en particulier les lames) associés à la culture Clovis (du nom d'un site au Nouveau-Mexique). De telles lames étaient utilisées comme pointes aux extrémités des lances ou des harpons. Les plus anciennes découvertes datent d'environ 13 000 ans avant l'époque actuelle (Waters / Stafford 2007, Kilby 2011). La particularité de ces lames, avec leurs tranchants symétriques des deux côtés, est que leur technique d'usinage spécifique est apparue dans le sud-ouest de l'Amérique du Nord, apparemment de nulle part, sans aucun stade préalable.

Ce n'est pas seulement inhabituel, mais irréaliste. Aucun prototype de la technologie de la culture Clovis ne peut être identifié le long de la route empruntée par les anciens Américains pour migrer du nord-ouest (de l'Alaska) vers le sud. Les caractéristiques des outils de pierre trouvés en Sibérie ou en Asie de l'Est ne permettent pas non plus d'identifier facilement les précurseurs de la culture Clovis, qui correspondraient chronologiquement à la séquence "Sibérie - Alaska - Intérieur de l'Amérique du Nord". Il existe cependant des outils en pierre plus anciens (proto-Clovis), qui n'ont pas été trouvés dans le sud-ouest, mais dans l'est et le sud-est de l'Amérique du Nord.



En ce qui concerne les lames symétriques à bords tranchants sur les deux faces des outils proto-Clovis, la comparaison avec l'industrie de l'outillage en Europe montre que ce type était répandu pendant la période du Solutrén (env. 25 000- env. 16 500 ans avant l'époque actuelle). Comme le confirment les fouilles de Cactus Hill en Virginie, du Meadowcroft Rockshelter en Pennsylvanie et de Miles Point dans le Maryland, les lames Clovis perpétuent une technologie d'usinage telle qu'elle est connue en Europe à l'époque glaciaire.

Deuxièmement, certaines particularités de la génétique humaine des Américains de souche (population amérindienne) sont restées inexplicées. De l'Alaska à la Terre de Feu, cinq haplogroupes au total sont répandus, appelés A, B, C, D et X. Le fait que les hommes aient migré de Sibérie vers l'Alaska et plus loin dans l'intérieur de l'Amérique du Nord peut être prouvé par certaines caractéristiques spéciales (D9S1120 ou 9RA) dans le pool génétique, et celles-ci se retrouvent chez les anciens Américains ainsi que chez les peuples paléoasiatiques, chez les Tchouktches et les Koryaks (Schroeder et al. 2009).

L'haplogroupe X (plus précisément l'ADN mitochondrial X2) n'est présent que dans le nord-est du continent nord-américain, alors qu'il est absent du pool génétique des autres populations d'Américains de souche (Gruhn / Bryan 2011 : 18). D'autre part, ce groupe X2 se trouve dans le pool génétique des Européens, des personnes d'Afrique du Nord, du Proche-Orient et d'Asie centrale. Cependant, X2 n'a pas été retrouvé en Asie de l'Est ou en Sibérie, ni dans les populations historiques ni dans les populations actuelles. Des restes de X2 devraient toutefois être identifiables dans des groupes de population de Sibérie, si la route du détroit de Béring

était la seule porte d'entrée des hommes en Amérique. Si l'haplogroupe X2 n'est donc pas originaire d'Asie, d'où et par qui a-t-il été transféré en Amérique ?

Dans notre contexte, il est frappant de constater que l'haplogroupe X2 se retrouve chez les populations préhistoriques du sud-ouest de la France et dans le nord de l'Espagne (Balter 2013), ainsi que chez des groupes récents de Basques. Les Basques sont les lointains descendants des Vétéro-Européens qui vivaient en Europe occidentale pendant la période glaciaire. Leur héritage « patent » est constitué par les peintures des grottes paléolithiques (Lascaux, Pech-Merle, Chauvet, Altamira, etc.).

Un autre domaine présentant un développement particulier inexplicable jusqu'à présent est, troisièmement, le paysage linguistique de l'Amérique du Nord. Dans le Nord-Est, on trouve des langues dont les particularités structurelles diffèrent nettement des autres langues amérindiennes. Les langues du nord-est font partie de la famille des langues algonquines. Les langues de cette famille encore vivantes aujourd'hui (moins de 30) sont parlées par quelques milliers ou centaines de locuteurs. Elles sont le reste d'un paysage linguistique plus étendu à l'époque précolombienne, qui s'étendait jusqu'à la région des Grands Lacs (Goddard 1992).

La marque du pluriel pour les objets dénombrables par un suffixe (p. ex. *napens* "garçon" : *napens-ak* "garçons") est typique des langues algonquines. La différenciation numérique est inconnue dans la plupart des autres langues amérindiennes (c'est-à-dire les langues des Paléo-Amérindiens), tout comme la différenciation du genre pour le substantif. Les langues algonquines font cependant une distinction entre les objets animés et inanimés. Ainsi, les arbres, le tabac, la neige, les vêtements en peau de bête, les corps

célestes comme le soleil et la lune et quelques autres choses sont catégorisés comme animés et marqués grammaticalement en conséquence.

Enfin, les langues algonquines se caractérisent par leur construction grammaticale polysynthétique. Pour simplifier, de nombreux mots de ces langues sont composés de plus d'une racine. Il s'agit de formations complexes dans lesquelles les mots apparaissent dans des assemblages de mots et où les formants grammaticaux (suffixes, préfixes) ainsi que les conjonctions sont liés. De cette manière, de très longues chaînes de mots peuvent être formées, comme cet exemple tiré du mesquakie: *ka:hkibkenameske:nawote* "si une flèche lui érafle la peau", commençant par l'élément *ka:hkibke-* "érafle" et se terminant par l'élément *-e* ("si", expression de la possibilité).

Le polysynthétisme n'est plus connu pour d'autres langues amérindiennes d'Amérique du Nord que dans les langues inuites, qui ne se sont répandues que lors d'une migration tardive de la Sibérie vers l'Amérique, vers 9 500 avant l'époque actuelle. Les locuteurs des langues algonquines avaient cependant déjà vécu dans le nord-est des millénaires auparavant. Leur polysynthétisme est donc bien plus ancien. En cas de colonisation continue de l'Amérique du Nord à partir de l'ouest on s'attendrait à plus d'uniformité dans les relations de parenté des langues entre elles (c'est-à-dire dans la classification des familles linguistiques) et dans la construction des langues amérindiennes.

Les particularités du polysynthétisme, de la distinction entre genre animé et inanimé pour le substantif et de la marque numérique, si caractéristiques des langues algonquines, se concentrent de manière

aussi frappante dans une langue d'Europe dont les origines remontent à l'âge glaciaire : le basque (Trask 1997).

Si l'on entreprend maintenant d'ajuster le puzzle de toutes ces incohérences - technologie Clovis, particularités génétiques humaines et linguistiques - dans un cadre commun, cela conduit inévitablement à la question suivante : y a-t-il peut-être eu une migration de chasseurs de l'âge glaciaire de l'est (Europe) vers l'ouest (Amérique du Nord) qui est passée inaperçue jusqu'à présent ? Est-il concevable que des hommes aient traversé l'Atlantique pendant la période glaciaire ? Jusqu'à présent, l'exploration de la côte est américaine par des navigateurs venus d'Europe n'a été prouvée que pour une période bien plus tardive, à savoir par la présence documentée de Vikings à Terre-Neuve au Moyen-Âge (Fitzhugh / Ward 2000). Une traversée de l'Atlantique à l'époque préhistorique semble fantastique - mais peut-être seulement à première vue.

Dennis J. Stanford du Smithsonian National Museum et Bruce A. Bradley de l'Université d'Exeter ont attiré l'attention avec leur hypothèse d'une colonisation de l'Amérique du Nord à partir de l'Europe occidentale pendant la période glaciaire. Ils délimitent plus précisément la fenêtre temporelle à la période comprise entre environ 23 000 et environ 19 000 ans avant l'époque actuelle. Le début d'une poussée vers l'ouest à travers l'Atlantique Nord serait à chercher dans le fait que certains groupes de chasseurs se seraient spécialisés dans la chasse aux phoques dans l'Europe glaciaire. L'hypothèse selon laquelle les chasseurs de l'ère glaciaire connaissaient bien la faune marine est cohérente si l'on considère que parmi les motifs des peintures rupestres d'Europe occidentale, on trouve des représentations de phoques et d'autres animaux

marins (Stanford / Bradley 2012 : 142). La chasse aux phoques peut se faire avec de simples embarcations dans les eaux proches des côtes. L'Atlantique Nord était recouvert d'une épaisse banquise. Les chasseurs se déplaçaient le long du bord extérieur de la banquise, là où se déplaçaient également les mouvées de phoques. Des études paléobiologiques ont démontré que quatre espèces de phoques au total étaient présentes dans les eaux des deux côtés de l'Atlantique : *Phoca hispida* (phoque annelé), *Phoca groenlandica* (phoque du Groenland), *Erignathus barbatus* (phoque barbu), *Halichoerus grypus* (phoque gris) (Phillips 2014).

Les chasseurs n'avaient pas besoin de terre ferme, car la nourriture venait de la mer et ils pouvaient aussi planter leurs tentes sur la glace au bord de l'eau. Ils emportaient les perches dans leurs bateaux et le matériel pour tendre les tentes, les peaux de phoque, était sans cesse renouvelé.

Les chasseurs n'avaient pas besoin d'aller en pleine mer et n'étaient pas non plus exposés aux fluctuations de la houle. Lorsque le temps était favorable, ils croisaient avec leurs bateaux dans les eaux proches du plateau continental ; lorsque le temps était mauvais, ils restaient dans leurs abris provisoires au bord du plateau continental.

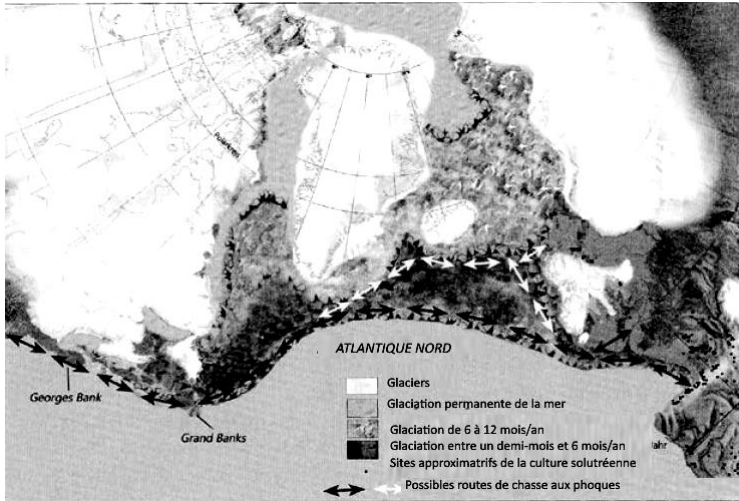


Fig. 5 Routes possibles pour les chasseurs de l'ère glaciaire dans l'Atlantique Nord

Les chasseurs suivaient le soleil qui décrivait son arc quotidien vers l'ouest. « Ces gens ont adapté leurs technologies et leur mode de vie pour tirer profit d'un environnement maritime et, au cours d'explorations qui ont duré des générations, certains ont trouvé leur chemin à travers l'Atlantique Nord pour finalement rencontrer la terre dans la région nord-est de l'Amérique du Nord ». (Stanford / Bradley 2012 : 247) Le mouvement vers l'ouest n'était pas une traversée intentionnelle de l'Atlantique, mais plutôt une exploration de nouveaux terrains de chasse le long du bord de la glace.

Face à une réorientation aussi prégnante de la chronologie des peuplements précolombiens d'Amérique du Nord, une vive controverse scientifique ne pouvait manquer d'éclater. Un véritable flot de publications s'est penché sur l' "hypothèse solutréenne" (Balter 2013, Raff / Bolnick 2015, Straus 2017, etc.). Ce sont en premier lieu les généticiens humains qui s'opposent à l'hypothèse atlantique. Mais si l'on suit le pour et le contre du débat,

l'impression se renforce que la question des migrations glaciaires ne peut pas recevoir de réponse concluante si l'on ne prend pas en compte les positions de toutes les disciplines scientifiques impliquées : la génétique humaine, l'archéologie, l'anthropologie et la typologie linguistique.

La différenciation dans le pool génétique des Paléo- Américains - en particulier du point de vue de la répartition de l'haplogroupe X2 - révèle un regroupement en deux branches d'origine (dual ancestry, Raghavan 2013), dont l'explication cohérente est leur stratification chronologique : les populations avec X2 sont originaires d'Europe, celles avec X d'Asie.

Si l'on voulait rejeter les similitudes dans la construction des langues algonquines avec le basque comme une simple coïncidence, cela n'aurait guère de sens, précisément parce que ce regroupement de techniques linguistiques n'est pas isolé, mais soutenu par des concordances dans d'autres domaines (profil génétique, industrie de l'outillage). L'industrie de l'outillage de la culture solutréenne, en particulier, permet de comprendre le développement de la technologie Clovis, qui ne peut être ancrée de manière pertinente sans l'apport préalable du savoir-faire d'Europe.

À la lumière de l'hypothèse atlantique, l'histoire du peuplement de l'Amérique s'échelonne donc en deux phases glaciaires : (1.) la phase précoce de l'immigration (en provenance d'Europe) : Solutréen (entre env. 23 000 et env. 19 000 avant l'époque actuelle) ; (2.) la phase ultérieure de l'immigration (en provenance d'Asie) : la Connexion béringienne jusqu'en Alaska (à partir d'env. 24 000 avant l'époque actuelle) ; de là, le passage vers l'intérieur de l'Amérique du Nord (env. 11 500 avant l'époque actuelle).

Les contacts avec l'Alaska via le détroit de Béring se sont poursuivis après la période glaciaire, et les migrations postglaciaires ont continué à pousser vers le Canada et les plaines nord-américaines. Il y a eu une deuxième migration de populations d'Asie (via la Sibérie orientale) vers l'Alaska vers 11 000 avant l'époque actuelle. Leurs descendants sont les Na-Déné-Américains na-déné, dont les langues appartiennent à la famille linguistique athapascan. Certaines langues isolées (eyak, tlingit, haïda) dans le nord-ouest de l'Amérique du Nord sont également des langues na-déné. Une troisième migration date de la période comprise entre environ 10 000 et 9 000 avant l'époque actuelle. C'est à cette époque que les ancêtres des Aléoutes et des Esquimaux sont arrivés en Amérique du Nord (Haarmann 2017 : 45 et suiv.). Les chasseurs de l'ère glaciaire venus d'Europe se sont installés dans des campements sur la côte est de l'Amérique de l'époque. À cette époque, le niveau d'eau de l'Atlantique était de plus de cent mètres plus bas qu'aujourd'hui. Cela signifie que tous les premiers camps de chasseurs sur le terrain côtier de l'ère glaciaire se trouvent aujourd'hui sous l'eau, loin au fond de la mer. Les archéologues sous-marins ont trouvé des restes d'os d'animaux chassés à l'époque, mais les camps de l'ère glaciaire n'ont pas encore été localisés. Chercher des outils de pierre des chasseurs de l'âge glaciaire dans les couches de sable du fond marin revient à chercher une aiguille dans une botte de foin. Cependant, une telle découverte serait le chaînon manquant entre l'industrie de l'outillage du Solutréen européen, la culture proto-Clovis au sud-est et la culture Clovis au sud-ouest.

Il n'existe actuellement qu'un seul indice concernant les voyageurs de l'Atlantique et leurs descendants en rapport avec l'apparition de



la culture proto-Clovis, et il s'agit à nouveau d'une empreinte génétique. Les chasseurs de l'ère glaciaire ont d'abord migré vers le sud, le long de la côte, puis vers l'ouest, dans les terres, à travers le Texas et jusqu'au Nouveau-Mexique. Les premiers sites de découverte d'outils de la culture Clovis se trouvent dans une région où l'haplogroupe X2 est détectable. Cela indique que les descendants tardifs des voyageurs atlantiques, qui avaient conservé le savoir-faire technique de leurs ancêtres pendant de nombreuses générations, ont également fabriqué des outils de style traditionnel dans les régions cibles de l'ouest.

Les descendants des gens du nord-est et ceux des immigrants du nord-ouest ont dû entrer en contact dans les vastes paysages d'Amérique du Nord. Les populations, à l'origine séparées, se sont mélangées et, au cours des processus de fusion ethnique, les cultures amérindiennes se sont ramifiées.

## 4. Les premiers temples construits par l'humanité

### La culture mésolithique des chasseurs de Göbekli Tepe

*X<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.*

Au sud-est de la Turquie, dans le paysage aride, presque sans arbres et vallonné de l'Anatolie, là où l'Euphrate décrit un arc à travers la Haute-Mésopotamie, l'installation complexe d'un site rituel monumental a été mise au jour dans les années 1990. Il a été dégagé sur le Göbekli Tepe, la « colline ventrue », près de la ville de Şanlıurfa, et a depuis posé de nombreuses énigmes que les archéologues et les chercheurs en civilisations s'efforcent encore aujourd'hui de résoudre. Il reste beaucoup de place pour les spéculations.

Les découvertes faites en Anatolie orientale ont donné l'occasion de reconsidérer la caractérisation conventionnelle d'une « civilisation avancée ». En effet, jusqu'alors, l'idée que l'architecture monumentale sacrée était apparue pour la première fois dans les premiers centres urbains de l'Ancien Monde, en Mésopotamie et en Égypte, dominait. Les monuments les plus anciens qui semblent confirmer cette conception sont les ziggourats, les tours de temple des villes sumériennes, et les pyramides égyptiennes de l'Ancien Empire. D'une manière générale, l'architecture monumentale était considérée comme un marqueur exclusif de ce qui caractérisait une civilisation.

D'ailleurs, Göbekli Tepe n'est pas le seul endroit d'Anatolie orientale où l'on trouve, de manière surprenante des constructions préhistoriques ont été mises au jour (fig. 6). Des fouilles avaient

déjà été menées à Çayönü dans les années 1960, complétées dans les années 1980 par la mise au jour du site culturel de l'âge de pierre de Nevalı Çori. Cependant, les riches découvertes de Göbekli Tepe ont éclipsé tout ce qui avait été découvert jusqu'alors.

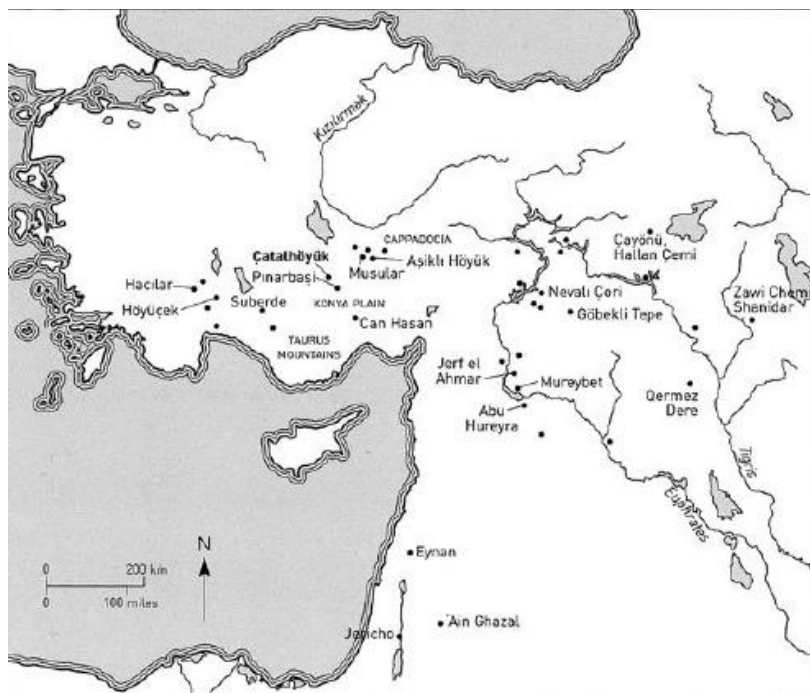


Fig. 6. Göbekli Tepe et autres sites culturels des X<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> millénaires avant J.-C. en Anatolie orientale (Hodder 2006 : 15)

La « colline ventrée », sur le sommet de laquelle a été aménagé le lieu de culte, mesure 15 mètres de haut. Le sanctuaire ne se compose pas d'un seul temple, mais de vingt constructions circulaires au total, dont quatre ont été entièrement fouillées jusqu'à présent. Chacune de ces constructions comprend huit piliers dont les proportions monumentales indiquent que nous avons affaire à

des temples mégalithiques, les plus anciens connus à ce jour dans le monde. Les piliers ont tous un sommet en forme de T (d'où le nom de piliers à tête en T), mesurent jusqu'à 6 mètres de haut et pèsent jusqu'à 20 tonnes. Certains de ces énormes éléments de construction se trouvent encore à l'endroit où ils ont été taillés dans la roche, mais pas (ou plus) utilisés. Le plus grand pilier mesure 7 mètres et son poids est estimé à environ 50 tonnes.

L'activité de construction des temples est datée d'une période comprise entre 9600 et 8800 av. J.-C. environ, ce qui correspond au Mésolithique (env. 10 000-7 000 av. J.-C.), à la période précéramique, lorsque la poterie n'avait pas encore été inventée. Il n'y avait pas non plus de villes à cette époque, ni en Anatolie ni ailleurs dans le monde. Les temples de Göbekli Tepe sont isolés au milieu du paysage. Il n'y a aucune trace d'habitat de cette période dans les environs. Klaus Schmidt, qui a dirigé les fouilles de 1995 jusqu'à sa mort en 2014 en tant que chargé de mission pour le département Orient de l'Institut archéologique allemand (Berlin), supposait que le sanctuaire était un lieu central pour de nombreux groupes locaux de chasseurs-cueilleurs qui, à certaines occasions, se rendaient en pèlerinage à cet important centre religieux depuis une distance pouvant atteindre 150 kilomètres, afin de renforcer leur sentiment d'appartenance et de célébrer ensemble des rituels animistes. Ils étaient donc déjà organisés à grande échelle à cette époque.

Au X<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., les chasseurs avaient certes déjà commencé à expérimenter la culture intentionnelle de plantes (au départ avec des graines d'herbes sauvages), mais des communautés sédentaires pratiquant l'agriculture n'avaient pas encore vu le jour. On peut donc supposer que les temples mégalithiques d'Anatolie

ont été construits par des chasseurs-cueilleurs. Cependant, des découvertes récentes suggèrent que les premiers stades de la domestication des céréales (blé) ont été stimulés par le défi logistique de nourrir un grand nombre d'ouvriers pendant la construction du lieu de culte (Harari 2015 : 118). Cependant, la période des constructeurs de mégalithes de Göbekli Tepe était différente de l'époque de l'agriculture, et cela se manifeste par le contraste avec Stonehenge, dans le sud de l'Angleterre, qui est plus jeune de six mille ans et dont les cercles de pierres ont été construits par des agriculteurs sédentaires (Burl 2006).

La forme typique de l'architecture des temples de Göbekli Tepe est la construction circulaire. La partie la plus ancienne mise au jour, le bâtiment à piliers en forme de serpent, est une construction semi-circulaire avec des parties latérales droites. D'autres parties de l'ensemble du complexe sont circulaires (fig. 7).



Fig. 7. Le lieu de culte de Göbekli Tepe : le temple circulaire (annexe D)

Les piliers massifs à tête en T sont caractéristiques de tous les bâtiments. Sur les faces latérales de ces piliers, on trouve des représentations d'animaux en relief. Ces images en relief apparaissent soit individuellement (par exemple un serpent, un renard, un sanglier ou un léopard), soit en groupe, dans des combinaisons telles que les oiseaux aquatiques et le sanglier ; ou le serpent, le taureau et le renard ; ou le serpent et l'âne sauvage ; ou

le renard, l'araignée et les oiseaux ; ou encore le sanglier et les chiens. En outre, on trouve également différentes sculptures comme celle d'un sanglier ou d'un prédateur félin (lion, léopard). La diversité des espèces animales représentées, dont aucune n'était domestiquée à l'époque où le lieu de culte était utilisé, donne l'impression d'un « zoo de l'âge de pierre » (Klaus Schmidt) ; (fig. 8).



Fig. 8. Reliefs de colonnes avec figures animales (Schmidt 2006 : 123, 134, 150)

Les représentations d'oiseaux montrent différentes espèces, mais surtout la grue, présente depuis les temps anciens dans l'est de l'Anatolie et en Mésopotamie. La relation particulière que les

chasseurs de l'âge de pierre entretenaient avec cette espèce d'oiseau est peut-être due à la danse impressionnante que la grue exécute pour exprimer son comportement nuptial.

« Il se peut que la fascination soit devenue si grande que les hommes de la culture des chasseurs aient essayé d'imiter cette danse des grues, voire de se transformer en elles par ce biais », estimait Klaus Schmidt (2006 : 193), ajoutant : « La découverte intéressante d'ailes de grues à Çatal Höyük, qui faisaient apparemment partie d'un costume correspondant, plaide également en ce sens ».

La motivation des nombreuses représentations d'animaux est sans doute à chercher dans la mentalité des chasseurs de l'âge de pierre, qui vivaient entièrement dans et avec la nature. La chasse aux animaux maintenait les hommes dans une relation étroite avec les autres êtres vivants et leur transmettait un sentiment intuitif du lien intime qui unit toutes les formes de vie. L'homme identifiait spontanément le comportement nuptial de la grue comme une forme d'expression connue de son propre comportement social, la « danse ». Le motif de la danse se retrouve dans les images en relief de Nevali Çori, où sont représentés des êtres hybrides dansant (des figures humaines avec des têtes d'oiseaux) (Garfinkel 2003).

Les représentations d'un lien entre les formes de vie dans un ordre du monde imaginaire s'orientaient également vers le souvenir des ancêtres. En cherchant une motivation pour les piliers monumentaux à tête en T, on tombe sur le motif bien connu de la mythologie eurasiennne de l'ancêtre (ou de l'aïeule) mythique, de l'aïeul vénéré (ou de la fondatrice vénérée) de son propre clan. Les piliers à tête en T représenteraient donc symboliquement la présence des ancêtres mythiques, qui étaient impliqués dans les



activités rituelles des chasseurs dans le sanctuaire. Si cette interprétation est correcte, le lieu de culte de Göbekli Tepe aurait également été un lieu de commémoration des morts. On peut établir ici un parallèle avec Stonehenge, dont l'aire du cercle de pierres a été récemment identifiée comme le point final d'un itinéraire processionnel à l'occasion de commémorations des morts (Burl 2006, Haarmann 2013 : 59 et suiv.).

Le sanctuaire de Göbekli Tepe ne comporte pas de statues de dieux aux traits anthropomorphes. Les statues de divinités à forme humaine n'apparaissent que bien plus tard, en Mésopotamie et en Égypte. Les personnes qui célébraient leurs rituels dans le sanctuaire de Göbekli Tepe avaient certainement des idées sur le surnaturel et des êtres spirituels (esprits protecteurs bienveillants et démons malveillants) jouaient certainement un rôle. L'idée de l'animation de toutes les formes de vie est en effet bien plus ancienne que les rituels anatoliens (cf. chapitre 2). Les représentations de la « mère nature » et des esprits protecteurs n'étaient probablement pas encore personnifiées sous forme de figures aux traits individuels. Sinon, on pourrait s'attendre à trouver des références à de telles figures dans l'iconographie de Göbekli Tepe.

On trouve des représentations d'animaux en relief non seulement sur les côtés des piliers, mais également sur la tête en T. Aucun indice ne permet de savoir si les reliefs situés sur le côté d'un pilier avaient des fonctions différentes de celles des images de la tête en T. Si l'on part du principe que les piliers de la tête T symbolisaient des ancêtres mythiques ou encore des êtres d'un autre monde, on pourrait interpréter les motifs d'animaux sur les têtes T comme des animaux totems (Peters/Schmidt 2004 : 209 et suiv.). Les chasseurs

qui accomplissaient des actes rituels dans le sanctuaire appartenaient à différents clans. Ceux-ci vénéraient probablement chacun la forme animale qu'ils associaient dans leur imaginaire à la fondation de leur propre clan. Selon cette interprétation, il y a peut-être eu le clan de la grue, le clan du lion, le clan du léopard, etc. On connaît du lieu de culte de Nevalı Çori une colonne de calcaire avec des motifs d'oiseaux (en partie en relief, en partie sculptés), appelée « totems » (Schmidt 2006 : 79). Le totémisme est répandu depuis longtemps dans les cultures d'Eurasie, et cette tradition animiste remonte bien au-delà de la période de Göbekli Tepe (cf. chapitre 2).

Tout porte à croire que le sanctuaire de montagne de Göbekli Tepe n'était utilisé que pour des rituels saisonniers. Aucun campement de chasseurs de l'âge de pierre n'a été trouvé tout autour, les visiteurs venaient probablement d'ailleurs en pèlerinage. Les bâtiments étaient donc vides la plupart du temps. On peut se demander si les visiteurs du site ont pris des dispositions pour empêcher les personnes non autorisées d'accéder au sanctuaire et pour protéger le lieu sacré. Au moins une place dans le bâtiment dit du Pilier du Lion donne des informations sur d'éventuelles mesures de protection : sur un banc constitué de grandes dalles de pierre sur le mur est, l'image d'une figure féminine est entaillée. La femme a les cuisses largement écartées, dans une pose qui expose ouvertement le sexe féminin avec des lèvres bombées (fig. 9). Cette pose semble « obscène » du point de vue de l'observateur moderne. La fonction de cette image n'a pas encore été interprétée par les archéologues, sans doute parce que l'impression superficielle d'obscénité ne permet pas de percevoir immédiatement la signification rituelle cachée derrière la pose.



Fig. 9. Un esprit protecteur féminin (?) en position menaçante (Schmidt 2006 : 238)

Des représentations comparables et leur fonction sont connues dans les cultures d'Eurasie (par ex. la Méduse de Corfou, la Kali dravidienne, les Vajrayogini indiennes, les Sheela na gigs irlandaises). Il ne s'agit pas de la représentation d'une obscénité en soi, mais plutôt d'un geste menaçant qui doit dissuader les personnes extérieures par son impudeur et les tenir à distance (Dexter/Mair 2010). Cette pose est connue des ethnographes et des spécialistes de la culture sous le nom d'apotropaïque, un terme dérivé du grec *apotropaïos* "quelque chose qu'il faut repousser"). La représentation de la femme du bâtiment à piliers en forme de lion,

dans sa pose dissuasive, pourrait être la personnification d'un esprit protecteur féminin chargé de protéger le complexe du temple de la profanation par des étrangers pendant l'absence des « membres de la communauté ».

Le sanctuaire a connu une fin peu dramatique. Il n'a pas été détruit, mais le temple a été abandonné et comblé vers le début du VIII<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ. Le comblement n'est pas le résultat de dépôts de sédiments sur de longues périodes. Les bâtiments ont plutôt été remplis de manière planifiée avec des produits de l'activité humaine : des outils en pierre usagés, des éclats de calcaire, des récipients en pierre cassés, ainsi que des os d'animaux. Quelques os humains ont également été trouvés dans le matériau de remplissage. Le remplissage a permis d'éviter que les bâtiments ne soient détruits par les intempéries ou par l'homme. Certaines têtes de piliers, seuls éléments de construction dépassant du sol, ont été brisées plus tard par des paysans, d'une part pour récupérer des matériaux pour la construction de maisons, d'autre part pour dégager des obstacles dans les champs.

Il n'y a en fait qu'une seule explication logique à cette action inhabituelle de comblement de l'installation : lors du passage de la chasse et de la cueillette à la culture des plantes, des associations de chasseurs autrefois mobiles se sont acculturées et sont devenues des agriculteurs sédentaires. Le passage à une nouvelle forme d'économie s'est accompagné d'un changement de vision du monde. Les esprits de la nature ont été remplacés par les dieux des agriculteurs. Le lieu de culte de Göbekli Tepe a donc perdu sa fonction de sanctuaire des chasseurs et a été abandonné.

Le niveau de développement intellectuel des chasseurs de l'âge de pierre anatolien ne se reflète pas seulement dans la riche diversité

des motifs animaliers dans l'art du relief, mais aussi dans la présence de symboles abstraits qui signale la capacité à manier des formes d'expression métaphoriques. En effet, sur les côtés des piliers, on ne trouve pas seulement des animaux, mais aussi des motifs tels qu'un signe en forme de H, un cercle ou un demi-cercle, une forme de faucille ou des bucranes (têtes de bovidé décharnées) en relief. La symbolique des bucranes, richement documentée dans l'iconographie de Çatalhöyük (v. chap. 5), perpétue donc manifestement une tradition qui remonte à deux millénaires, jusqu'à Göbekli Tepe. Et ce n'est certainement pas là non plus que cette tradition des bucranes a commencé. En effet, le large panorama des motifs picturaux et la sophistication technique de l'architecture indiquent que l'organisation du sanctuaire de Göbekli Tepe et la vision religieuse du monde exprimée ont bénéficié de l'expérience et du savoir-faire de périodes précédentes.

L'iconographie des chasseurs de l'âge de pierre en Eurasie et la tradition mythique des peuples eurasiens de l'époque historique présentent des similitudes évidentes. Certains motifs figuratifs et concepts symboliques se retrouvent chez les colons du lac Baïkal comme chez les bâtisseurs du sanctuaire d'Anatolie orientale : le serpent, les oiseaux aquatiques, le concept d'ancêtre mythique. Les premiers temples construits au Moyen-Orient l'ont été à la périphérie des cultures préhistoriques de chasseurs. Celles-ci se sont poursuivies de manière continue au nord, tandis qu'en Anatolie, elles sont entrées dans un processus de transition vers la sédentarisation, la culture des plantes et l'habitat urbain. L'héritage archéologique laissé par les bâtisseurs de Çatalhöyük, fondé environ deux millénaires après Göbekli Tepe, permet d'illustrer cette transition.

Les découvertes de Göbekli Tepe nous invitent à réviser les idées conventionnelles sur l'évolution civilisationnelle de l'homme : la ville n'a pas été à l'origine de la civilisation, et un environnement urbain n'a pas été la condition préalable à l'émergence d'une architecture monumentale. C'est exactement l'inverse : le temple en tant que point de cristallisation d'un ordre du monde religieux et en tant que lieu central pour la ritualisation du sentiment communautaire des groupes sociaux devient la pierre angulaire de l'évolution culturelle vers une extension du rôle de la place centrale à l'habitat urbain, l'architecture du temple étant promue au rang de forme directrice des premières civilisations.

## 5. La Grande Déesse et les moustiques

### Çatalhöyük, la plus ancienne grande ville du monde

*VIII<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*

En 1956, l'archéologue britannique Seton Lloyd, alors directeur de l'Institute of Archaeology à Ankara, exprimait encore sa conviction qu'il n'y avait aucune preuve que des hommes aient vécu en Anatolie durant le néolithique. Les hivers y étaient trop froids pour les agriculteurs préhistoriques.

L'image d'une région sans histoire devait toutefois changer lorsque l'archéologue américain James Mellaart a mis au jour des découvertes qui ont fait date. Mellaart avait parcouru la Turquie pendant des années et pris des notes sur des formations de sol remarquables. Sur les sommets d'une colline jumelle - *çatal* signifie « fourche » et *höyük* « colline, sommet de montagne » - au sud-est de la ville de Konya, dans le sud de l'Anatolie, il a cru reconnaître les restes d'une colonie. Des tessons de céramique éparpillés le confortèrent dans son projet d'étudier Çatalhöyük de plus près. En 1958, Mellaart entreprend les premières fouilles (voir carte au chap. 4, fig. 6).

Les fouilleurs ont trouvé des vestiges d'habitat sur les deux sommets. La partie orientale de l'agglomération s'élevait à environ

20 mètres au-dessus du niveau de la plaine voisine. Sur le sommet ouest de la montagne, il y avait également un petit village. A l'époque préhistorique, un bras de la rivière Çarsamba passait entre les deux villages, dans lesquels on n'a pas trouvé de citernes. Mais il n'était pas nécessaire de construire des réservoirs d'eau sur les sommets des montagnes, car l'approvisionnement en eau fraîche était assuré par le cours de la rivière dans la plaine.

Quatre campagnes de fouilles menées entre 1961 et 1965 ont permis de mettre au jour les vestiges d'une cité dont les dimensions laissent entrevoir le plan d'une installation urbaine. On estime qu'entre 7 000 et 10 000 personnes vivaient dans la partie est et quelques milliers dans la partie ouest, plus petite. Çatalhöyük est la plus ancienne ville d'Anatolie et elle peut se comparer à Jéricho, également très ancienne, dans la vallée du Jourdain. Elle a été habitée pendant près de deux millénaires, de sa fondation vers 7500 jusqu'à environ 5600 av. J.-C. L'agglomération ne s'est pas étendue de manière continue, mais de nouvelles zones d'habitation ont toujours été construites au-dessus des anciennes. Les archéologues ont identifié un total de dix-huit couches d'habitat (Hodder 2006 : 91 et suiv.).

Tout était inhabituel dans ce lotissement. Les maisons en briques d'argile séchée étaient construites les unes contre les autres, ou plus exactement, les murs d'une maison étaient aussi les murs des maisons voisines. Il n'y avait pas de couloirs ou de rues, ni de portes. Les habitants entraient et sortaient des maisons par une ouverture dans le toit. En même temps, les toits plats constituaient le niveau sur lequel on pouvait se déplacer d'une maison à l'autre et sur plusieurs à travers le lotissement. Vu du ciel, le lotissement sans



rue et ses maisons imbriquées donnaient l'impression d'un nid d'abeille (fig. 10).

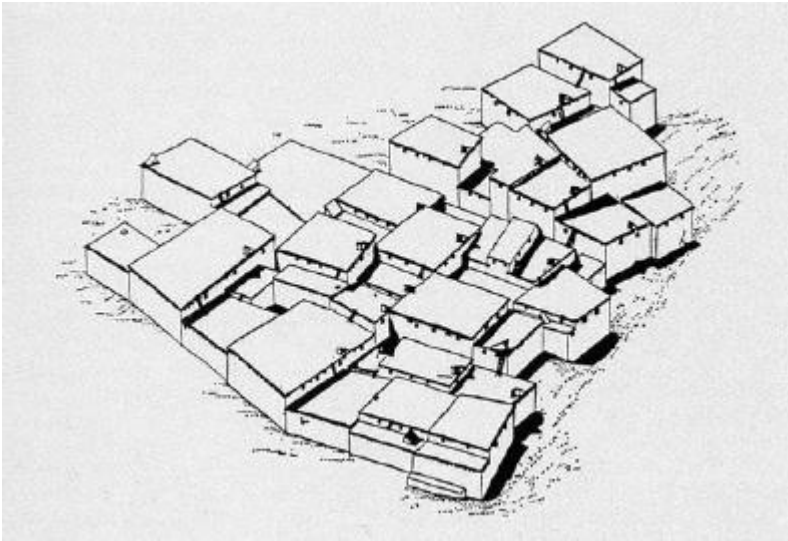


Fig. 10. Reconstruction de l'habitat dans la partie est de Çatalhöyük, niveau VI, vers 6500 av. J.-C. (Gimbutas 1991 : 8)

Dans cette ville de plusieurs milliers d'habitants, il manquait quelque chose de bien connu dans les villes des époques ultérieures : de grands bâtiments pour les riches et des palais pour le souverain. Les maisons de Çatalhöyük ne permettent pas de distinguer les classes sociales de la population et aucun bâtiment n'était plus riche que les autres. On peut donc en conclure qu'il n'y avait pas de hiérarchie sociale dans la société de l'époque. Mellaart avait identifié certains plans de maisons comme étant destinés à des fonctions publiques, comme des sanctuaires (ornés de bucranes) ou des lieux de réunion pour les assemblées communales. Ian Hodder, qui dirige les fouilles à Çatalhöyük depuis 1993, ne confirme pas l'existence de sanctuaires. Selon lui, tous les bâtiments étaient

habités de la même manière en tant que foyers. Les bucranes sur les murs auraient donc peut-être marqué l'emplacement d'autels domestiques.

Les habitants de Çatalhöyük étaient des cultivateurs et leurs champs se trouvaient non loin du village. A l'époque, la colline était entourée de marécages et la terre arable recevait donc suffisamment d'humidité après les semailles. On y cultivait du blé et de l'orge, dont les espèces sauvages étaient très répandues à l'époque de la fondation du village. Des chèvres et des moutons sauvages, domestiqués par les habitants, se déplaçaient également. Le blé était battu, les grains étaient moulus et la farine servait à faire du pain. Les maisons étaient équipées de meules et de fours. L'offre alimentaire comprenait également des produits laitiers et de la viande d'animaux abattus. Le menu des citadins était complété par la viande d'animaux sauvages chassés. Il s'agissait notamment de chevreuils, de renards et peut-être aussi de taureaux sauvages (aurochs). Dans l'ensemble, l'offre alimentaire était suffisante pour assurer un approvisionnement permanent du grand nombre d'habitants de la ville.

Comment cette communauté agricole était-elle organisée socialement ? Si l'on en juge par l'uniformité des bâtiments, il n'y avait pas de classes sociales distinctes, il n'y avait probablement pas non plus d'élite qui dirigeait et décidait du sort des autres habitants. Il y avait certes des sanctuaires et des lieux séparés pour les actes rituels dans les maisons, mais pas de temples et donc pas de sacerdoce organisé.

Les chercheurs s'accordent au moins à dire que la communauté de la ville n'était pas hiérarchisée. Hodder estime que la répartition des tâches était équilibrée et que les femmes étaient pour l'essentiel égales aux hommes. Cela s'exprime particulièrement bien dans les coutumes funéraires, où l'on n'observe pas de différences notables dans les objets funéraires qui indiqueraient une dotation préférentielle pour les hommes.

Une coutume particulière liée à l'enterrement des morts indique toutefois que la femme jouait un rôle culturel central. Les morts étaient enterrés et restaient intacts pendant un certain temps. Une fois le processus de décomposition achevé et l'enveloppe extérieure désintégrée, les tombes étaient ouvertes, les crânes séparés et placés dans l'habitat. Cela semble moins inhabituel quand on sait que les morts étaient tous enterrés soit dans la maison elle-même (sous le plancher, sous des bancs sur le côté ou sous le foyer), soit dans la cour juste à côté de la maison.

Certains crânes ont été modelés en plâtre. De tels « artefacts » étaient conservés dans des paniers placés de préférence à proximité des colonnes de bucranes (Hodder 2006 : 147 s.). Sur l'un des crânes découpés et modelés, les traits du visage avaient en outre été teintés en rouge avec de l'ocre. Ce crâne a été retrouvé dans le giron d'un squelette qui reposait en position accroupie dans la tombe (Haydaroglu 2006 : 140 s.). Les cadavres sur lesquels on pratiquait la coutume du crâne tranché étaient tous ceux de femmes. Le culte du crâne à Çatalhöyük n'est pas isolé dans l'histoire des premiers agriculteurs. Un culte du crâne est attesté pour une période beaucoup plus ancienne (par exemple à Çayönü) au Moyen-Orient et au Proche-Orient (Talalay 2004). Dans le contexte de cette coutume de modelage des crânes, on peut

supposer que les femmes jouaient un rôle particulier dans l'imaginaire des habitants de Çatalhöyük, peut-être en tant qu'ancêtres ou fondatrices de clans, et qu'elles étaient vénérées en conséquence. Les hypothèses sur le rôle des aïeules vénérées se retrouvent également dans l'art figuratif, comme par exemple dans les nombreuses figurines féminines trouvées dans les maisons de Çatalhöyük.

L'interprétation métaphorique de telles figurines laisse différentes options ouvertes, par exemple « comme une femme qui devient aïeule, comme une femme associée à la mort, ou dans l'association de la mort et de la vie » (Hodder 2006 : 214). En ce qui concerne la structure sociale de la société, telle qu'elle peut être reconstruite pour Çatalhöyük, des parallèles remarquables apparaissent avec les rapports sociaux dans la civilisation danubienne (v. chapitre 6). Là aussi, les femmes étaient sur un pied d'égalité avec les hommes, et le culte des ancêtres s'exprime également en Vieille Europe par des rituels domestiques associés à des figurines féminines.

Mellaart a vu dans l'omniprésence de l'iconographie féminine la manifestation d'un culte néolithique de la déesse. Un certain type de sculpture féminine, en particulier, suscite des spéculations : des femmes assises aux proportions corpulentes, aux fesses accentuées, aux cuisses larges et aux seins lourds. L'une de ces sculptures représente une femme assise sur une sorte de trône, avec deux léopards de chaque côté d'elle. Mellaart interprète cette sculpture comme une représentation de la Grande Déesse. Cette interprétation n'est pas restée incontestée et une interprétation minimale plus récente suppose qu'il pourrait s'agir simplement de la représentation d'une femme qui tenait des léopards (sur la base des impressions recueillies lors d'une table ronde organisée par

l'auteur avec des membres de l'équipe de fouilles de Çatalhöyük en été 2006).

Une telle interprétation minimaliste ne semble pas tenable pour plusieurs raisons. Pourquoi une femme de Çatalhöyük aurait-elle été représentée dans une pose imposant le respect, qui plus est sur un siège qui n'était clairement pas destiné à un usage quotidien ? Une telle attention portée à une personne est normalement imaginable dans une société avec une hiérarchie sociale, mais une élite n'existait pas à Çatalhöyük d'après les découvertes archéologiques. De plus, une femme aussi corpulente, avec ses mensurations disproportionnées, n'aurait pas pu grimper à l'échelle du toit d'une maison, ni accéder à l'intérieur du bâtiment par l'étroite lucarne. Tout porte à croire que nous avons affaire ici à la représentation d'une scène mythique : la Grande Déesse, accompagnée de ses « animaux emblématiques ». Un ensemble similaire de motifs de base (une figure féminine dans une pose respectueuse accompagnée de deux animaux sauvages) est connu de l'iconographie de Hacilar en Anatolie occidentale (vers 5500 av. J.-C.) et de la représentation de la déesse Cybèle dans une sculpture de Gordion, capitale de l'empire phrygien (3<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ici en compagnie de lions) (Roller 1999 : 189 et suiv.) ; (fig. 11).

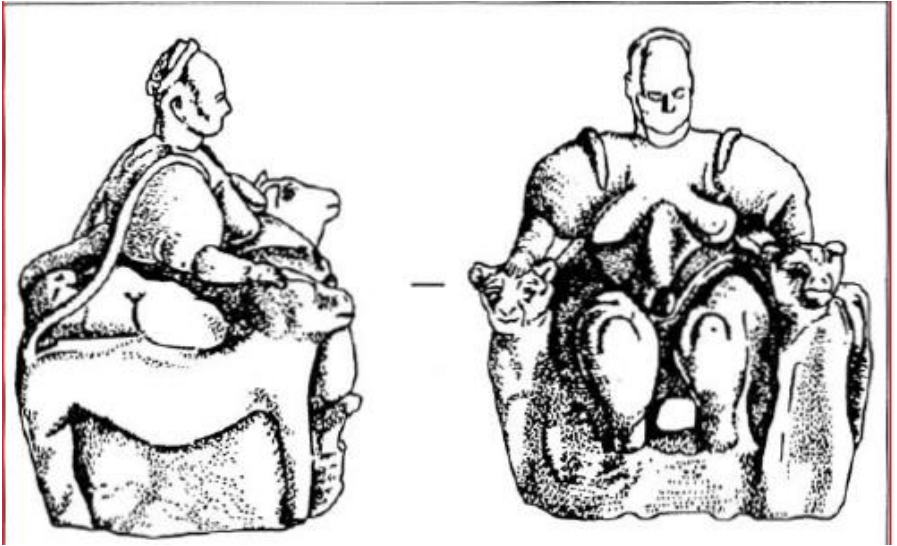


Fig. 11 Figure féminine imposante en compagnie de félins - une scène mythique ?

La sculpture de la femme accompagnée de léopards a été trouvée dans un lieu extraordinaire, un réservoir à grains. Cette association avec la culture des plantes peut peut-être être interprétée comme le fait que nous avons affaire ici à la représentation de la déesse de l'agriculture, comparable au rôle de Déméter dans la mythologie grecque.

La création artistique à Çatalhöyük ne se manifeste pas seulement par la multitude de figurines, mais aussi par des images en relief et des fresques d'une grande technicité. Des tableaux avec des motifs isolés ou des scènes complexes avec des animaux et des hommes se trouvent sur les murs de nombreuses maisons. L'une de ces fresques se distingue nettement de toutes les autres par son thème, elle représente pour ainsi dire une catégorie à part. Il s'agit d'une partie du labyrinthe de maisons de Çatalhöyük, vue d'en haut. Un motif particulier à l'arrière-plan de la fresque est

interprété comme la représentation des contours du volcan Hasan Dag et de son double cratère, qui se dresse à une distance d'environ 140 kilomètres. Cette fresque peut être interprétée comme le plus ancien « plan de ville » de l'histoire des civilisations (fig. 12).



Fig. 12. Fresque représentant le « plan de la ville » de Çatalhöyük (Haydaroglu 2006 : 200)

Les fresques de Çatalhöyük, trouvées et laissées sur le site de fouilles sont authentiques. Des copies et des dessins en ont été réalisées pour les musées et les expositions ou pour la recherche. En revanche, un groupe de fresques a fait l'objet d'un scandale qui a divisé le monde académique en deux camps. L'authenticité de certaines fresques mises au jour par Mellaart dans les années 1960 pose problème. Elles avaient alors été détachées et emballées pour être transportées au musée. - Mais elles ont

disparu. Les scènes picturales de ces fresques ne sont connues que par des dessins que Mellaart avait réalisés.

Cerains doutent que les images reproduites par Mellaart représentent réellement les fresques de Çatalhöyük et des doutes ont été émis quant à l'authenticité de ses découvertes. D'autres suivent la version de Mellaart de l'histoire des fouilles et reconnaissent que les dessins reproduits documentent de réelles découvertes de fresques. Malgré cette controverse, des copies des dessins de Mellaart ont été incluses dans la grande exposition Çatalhöyük de 2006 à Istanbul (Haydaroglu 2006 : 191 et suiv.).

Le soupçon que les dessins de Mellaart ne reproduisaient pas d'authentiques fresques n'était pas fortuit. Dans ses rapports de fouilles, il avait énuméré et décrit non seulement des fresques, mais aussi d'autres découvertes qui ont ensuite disparu. Mellaart a été accusé de fraude et d'avoir fait sortir de précieux artefacts du pays. Après 1965, sa licence de fouille n'a pas été renouvelée et il a été littéralement banni du site de fouilles. Ce scandale de détournement présumé d'objets découverts n'a jamais été élucidé et le site de fouilles est resté à l'arrêt pendant des décennies. Ce n'est qu'en 1993 que les travaux de fouilles ont repris sous la direction de Ian Hodder.

À Çatalhöyük, les archéologues ont également trouvé de nombreux poinçons en argile sur lesquels sont gravés des motifs abstraits. Ces poinçons étaient probablement utilisés pour peindre le corps ou pour imprimer des motifs colorés sur des textiles. En plus des motifs abstraits, on trouve également sur certains poinçons des images stylisées d'animaux, notamment d'ours (Haydaroglu 2006 : 62). L'ours joue un rôle particulier dans l'iconographie de Çatalhöyük, il est également représenté



dans des sculptures ainsi que des reliefs. L'ours en tant que créature mythique est connu dans la mythologie et l'iconographie des cultures de chasseurs d'Eurasie (par exemple au lac Baïkal, v. chapitre 2), et les représentations correspondantes n'étaient certainement pas étrangères aux habitants de Çatalhöyük qui, en plus de leurs travaux agricoles, chassaient et connaissaient étroitement la faune de leur environnement. Le motif de l'ours à Çatalhöyük trouve également son parallèle dans l'art néolithique de La Vieille Europe (Haarmann/Marler 2008 : 134 et suiv.).

L'histoire de la ville a connu une fin inhabituelle, probablement à cause d'une invasion continue de moustiques. Les moustiques ont certainement été présents tout au long de la vie de la ville, car les plaines humides et les rives des rivières attiraient ces insectes nuisibles. Pendant des siècles, les habitants de la ville s'en sont accommodés. Les archéologues ont constaté que les pièces de l'habitat dans les bâtiments de la ville étaient maintenues remarquablement propres, sans doute pour ne pas offrir aux moustiques des lieux de nidification à l'intérieur. Il se peut même que les habitants de la ville aient systématiquement éliminé les moustiques. Les foyers dans les maisons ne disposaient pas de leur propre système d'évacuation de la fumée, celle-ci ne pouvait s'échapper que par les ouvertures du toit. Le fait que la fumée du feu de foyer se propage longtemps dans toute la zone d'habitation était probablement intentionnel, et cette technique d'évacuation de la fumée permettait en même temps de repousser les moustiques. Peut-être qu'en l'absence d'ouvertures dans les murs de la maison, d'autres nuisibles étaient également repoussés. En tout cas, aucun reste, de rat par exemple, n'a été trouvé lors des fouilles.

Cependant, à un certain moment du VI<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., peut-être à la suite du réchauffement climatique vers 5800 avant J.-C., des moustiques porteurs du paludisme se sont également installés dans les plaines humides (Balter 2005 : 287). De plus en plus de personnes ont contracté la malaria, les experts ont constaté sur les squelettes dans les tombes une série d'anomalies du matériel osseux causées par la malaria.

La malaria rampante a probablement rendu la vie des habitants de la ville si difficile qu'ils ont finalement été contraints de quitter définitivement leurs foyers. Çatalhöyük a été abandonnée vers 5600 avant J.-C.. Peu de temps après, une nouvelle ville a été construite à l'ouest de Çatalhöyük, à un endroit qui s'appelle aujourd'hui Hacilar en turc. La culture néolithique s'y est poursuivie. On ne sait pas si les fondateurs de Hacilar étaient les descendants des gens de Çatalhöyük, et cela restera probablement toujours un mystère.

L'histoire extraordinaire de Çatalhöyük donne une impression d'un modèle alternatif d'évolution civilisationnel précoce. Une ville du début du néolithique pouvait - comme cela est documenté de manière exemplaire à Çatalhöyük - être construite sans différenciation entre bâtiments privés et publics, et l'organisation de la vie communautaire pour plusieurs milliers de membres dans le milieu urbain fonctionnait tout à fait sans hiérarchie sociale. Çatalhöyük n'est pas le seul modèle, des conditions similaires de formation de communautés urbaines ont été réalisées plus tard dans les mégapoles de la civilisation danubienne (v. chapitre 6). Ce n'est qu'ensuite que l'histoire urbaine linéaire, marquée par la hiérarchisation sociale, a commencé en Mésopotamie et en Égypte.

## 6. La puissance de rayonnement de la Veille Europe

### La civilisation danubienne, premier modèle de Commonwealth

*VI<sup>e</sup> -III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.*

La civilisation du Danube doit en fait sa découverte à un hasard, car personne ne l'avait explicitement recherchée. Dans les années 1870, la baronne hongroise Zsófia Torma entreprit des fouilles dans la région de Tordoș /Turdas (Transylvanie, Roumanie), qui appartenait à l'époque au royaume de Hongrie. Dans le village néolithique mis au jour, l'équipe de Zsófia a trouvé de nombreux tessons de céramique portant des signes gravés ou peints, ainsi que des statuettes féminines. A l'époque, aucun de ses contemporains n'était en mesure de déterminer à quelle civilisation ces objets pouvaient appartenir, et on n'avait pas encore mis au point de méthodes de datation des découvertes. Dans son journal, conservé dans les archives du Musée national d'histoire de Transylvanie à Cluj, on trouve une inscription pour l'année 1878, dans laquelle Sofie émet l'hypothèse que les groupements de signes pourraient être des «slogans religieux». Ce n'est que bien plus tard, plus de cent ans après, que les suppositions de Zsófia ont été confirmées (voir Merlini 2009b sur l'histoire de la recherche).

Zsófia a participé à des congrès internationaux d'anthropologie (à Budapest en 1876, à Berlin en 1880) et a présenté des exposés sur les découvertes de Turdas. L'attitude des spécialistes contemporains vis-à-vis de la découverte de Zsófia était

généralement sceptique, précisément en raison de l'absence de liens avec les civilisations connues à l'époque. Seul Heinrich Schliemann s'est montré ouvert d'esprit et a trouvé la comparaison de Zsófia entre les caractères de Turdas et les systèmes d'écriture de l'ancienne Chypre tout à fait concluante. Zsófia publia la somme des découvertes issues de ses campagnes de fouilles dans l'ouvrage *Ethnographische Analogien* (1894), qui ne fit guère de bruit. À l'époque, le monde académique était tenu en haleine par les découvertes spectaculaires de Schliemann. Il s'agit notamment du « Trésor de Priam » (1873) de Troie, du « Masque d'or d'Agamemnon » (1876) de Mycènes et des découvertes de fouilles de Tyrinthe (1884). Schliemann avait également l'intention de fouiller en Crète, à Cnossos, mais les négociations pour l'achat du terrain n'aboutirent pas (v. chap. 13).

En 1908, l'archéologue serbe Miloje Vasic a mis au jour, au sud de Belgrade, sur la rive escarpée du Danube, un vaste site tellien : Vinča. Cet habitat, dont les débuts sont datés d'environ 5700 avant J.-C., est qualifié de « métropole préhistorique » dans la littérature spécialisée moderne (Vinča - praistorijcka metropola, 2008). En effet, au néolithique, Vinča était une plaque tournante pour le commerce sur la grande voie navigable et ses affluents. Environ 2 500 personnes y vivaient et le site présente déjà clairement les caractéristiques d'un habitat urbain. D'autres découvertes d'habitats néolithiques ont suivi, et le nombre d'artefacts s'est accru de manière exponentielle. A Vinča, de nombreux objets portant des marques d'incision et/ou des symboles peints ont été découverts (principalement des figurines féminines). Les archéologues ont rapidement constaté que Vinča avait été un centre dont la culture avait largement rayonné dans d'autres régions des Balkans.

En 1961, la mise au jour de trois tablettes d'argile gravées lors de fouilles menées par Nicolae Vlassa à Tartaria (sur le fleuve Mures en Transylvanie) a déclenché un vif débat sur d'éventuelles influences anciennes de la Mésopotamie. L'eau apportée au moulin de ceux qui spéculaient sur des importations culturelles d'Anatolie et du Moyen-Orient ne s'est tarie que lorsque, dans les années 1980, une datation fiable des découvertes néolithiques en Europe du Sud-Est a été possible grâce à l'application de méthodes dendrochronologiques (détermination de l'âge des cernes des arbres). Il s'est avéré que le stade civilisationnel avec une utilisation vivante des signes, avec l'utilisation du métal, avec la production de céramique de haute qualité, avec le commerce à longue distance et les premières agglomérations urbaines dans le sud-est de l'Europe étaient bien plus anciens que les premiers centres de Mésopotamie.

L'unité des cultures régionales néolithiques dans la région des Balkans a d'abord été reconnue par l'archéologue américano-lituanienne Maria Gimbutas (1921 - 1994), qui a inventé le terme de « Vieille Europe » (Old Europe) pour désigner ce grand complexe culturel. « Au V<sup>e</sup> et au début du IV<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. (...), les Vieux Européens avaient des villes avec une concentration considérable d'habitants, des temples hauts de plusieurs étages, une écriture sacrée, des maisons spacieuses de quatre ou cinq pièces, des potiers professionnels, des tisserands, des orfèvres en cuivre et en or, et d'autres artisans qui produisaient une large gamme de biens sophistiqués » (Gimbutas 1991 : viii).

Une grande partie de ce que Gimbutas avait reconstitué pour sa mosaïque de la Vieille Europe était bien sûr encore hypothétique. . Dans les années 1990, le concept de Vieille Europe a fait l'objet de vives critiques, a été rejeté par de nombreux sceptiques et est

presque tombé dans l'oubli. Toutefois, à la lumière des recherches récentes sur es civilisations, la Vieille Europe a connu une renaissance et fait aujourd'hui partie intégrante du débat académique. (p. ex. Anthony / Chi 2009).

Lorsqu'il est question ici de « la Vieille Europe », de la « civilisation du Danube », ces termes généraux se réfèrent à un réseau de forces actives étroitement liées entre elles. Les acteurs de ce réseau sont des populations aux institutions convergentes, aux intérêts économiques alignés, aux systèmes de communication et de valeurs suprarégionaux ainsi qu'à la culture matérielle et à la symbolique culturelle similaires. Cette Vieille Europe en tant qu'espace d'interaction forme une mosaïque composée de plusieurs provinces culturelles régionales : Vinča (en Serbie, Bosnie, Albanie, Kosovo, Hongrie du Sud ; à partir d'environ 5500 av. J.-C.), Karanovo (Bulgarie, Macédoine), Cucuteni (Roumanie), Trypillya (Ukraine), Tisza et Lengyel (Hongrie), Dimini (Grèce) (carte 13).



Fig. 13. Les provinces culturelles de la civilisation danubienne (Gimbutas 1991 : 53)

De petits groupes de pionniers anatoliens ont transféré le savoir-faire de l'agriculture en Grèce, où les premières communautés agricoles ont vu le jour en Thessalie. Contrairement aux hypothèses antérieures sur les migrations à grande échelle d'agriculteurs anatoliens dans le sud-est de l'Europe, on sait aujourd'hui que ce sont des mésolithiques autochtones (chasseurs-cueilleurs de la

Vieille Europe) qui se sont acculturés, ont adopté le paquet agricole et ont développé eux-mêmes ses technologies. Cela concerne l'expérimentation de variétés de céréales et de légumes, ainsi que les essais de croisement entre les vaches anatoliennes et les aurochs indigènes. La propagation des habitudes de vie agricoles dans le sud-est de l'Europe s'explique par une transformation générale de la culture mésolithique de chasseurs-cueilleurs en culture végétale néolithique (Budja 2005). Le paquet agricole s'est répandu dans d'autres régions, non pas avec les pionniers anatoliens, mais par un transfert d'idées. Cela signifie que les populations autochtones de la Vieille Europe - les descendants des chasseurs de l'ère glaciaire - se sont familiarisées avec les nouvelles technologies grâce à leurs contacts sociaux avec les Anatoliens, les ont adoptées et sont devenues elles-mêmes des agriculteurs.

Les colonies agricoles de la Vieille Europe se développent sur une longue période (7<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.) et leur apogée se situe au néolithique et à l'âge du cuivre. Cela signifie que la période formative de la civilisation danubienne dure différemment selon les régions, jusqu'à ce que le seuil de la civilisation avancée soit franchi. Les premières traces d'installation d'agriculteurs sont datées du début du 7<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. C'est le cas des villages de Thessalie et du Péloponnèse. Les habitats de la région centrale des Balkans, de la Roumanie et de la Bulgarie sont plus récents. Les sites d'habitation en Ukraine et dans le sud de la Hongrie sont encore plus récents.

Suite au réchauffement climatique à partir de 5800 av. J.-C., les paysages culturels de la région du Danube se modifient. Les anciennes colonies s'étendent et de nouvelles sont créées. La densité croissante de l'habitat s'accompagne d'une intensification



de l'exploitation des sols. Alors qu'auparavant, seuls les sols les plus fertiles étaient utilisés pour la culture de plantes utiles, les champs moins productifs sont de plus en plus cultivés. Cela signifie que de plus en plus de terres arables sont aménagées autour des zones d'habitation en expansion et que les trajets entre les habitations et les champs s'allongent. La mise en culture des sols les plus pauvres nécessite certaines innovations technologiques. Les plus anciennes traces de l'utilisation de la charrue dans l'histoire de l'agriculture proviennent du sud-est de l'Europe (Hodder 1990 : 53 et suiv.).



**Fig. 14. Céramique de la Vieille Europe**

Des constatations récentes sur le statut des cultures pré-grecques et leur niveau de développement par rapport à la civilisation grecque appellent à une révision des conceptions dépassées : « La Grèce de l'âge du bronze est généralement considérée comme la première civilisation européenne. [...] Bien plus tôt que ce qui est

généralement admis, l'Europe du Sud-Est a atteint un niveau de compétences technologiques, de créativité artistique et de complexité sociale qui contredit les idées reçues » (Anthony 2009a : 53).



Fig. 15. « Le penseur » : une figurine de la nécropole de Cernavoda, vers 4800 avant J.-C.

Le niveau technologique et culturel de la civilisation danubienne est illustré par un large panorama de réalisations civilisatrices (Haarmann 2011a : 70 et suiv., 118 et suiv.) :

- Cultivation du vin, des olives et des légumes ;

- Architecture profane et sacrée (avec compétences techniques pour la construction de bâtiments à plusieurs étages) ;
- Poterie et fabrication de céramique (avec l'utilisation de fours, qui permettaient de contrôler des températures de plus de 1000° ; techniques de glaçage ; invention de la roue de potier, entre autres (Gligor et al. 2007) ;
- Traitement des métaux (fusion du cuivre - à partir d'environ 5400 av. - et de l'or - à partir d'environ 4500 av. J.-C.)
- Systèmes de notation : système de signes pour l'écriture des chiffres ; calendrier agricole ; système de poids et mesures, etc. (Haarmann 2010, p. 44 et suiv.) ;
- Une écriture non encore déchiffrée, avec laquelle on enregistrerait probablement des formules rituelles et de courts textes à contenu religieux (Merlini 2009 a, Haarmann 2010 : 52 et s.) ;
- Arts figuratifs : figurines, objets de culte, des peintures sur vases, etc ;
- Une vie culturelle développée, orientée vers les divinités naturelles, avec des autels miniatures, des tables d'offrandes, des vases de libation et des modèles de temples.

Le passage du mésolithique au néolithique a apporté une autre innovation, le troc. Il s'est développé dans le sud-est de l'Europe sans influence extérieure. Le commerce des marchandises a joué un rôle clé dans le développement socio-économique de La Vieille Europe.

Il garantissait d'une part la cohésion de l'infrastructure communale dans les cultures régionales et favorisait d'autre part les tendances à l'équilibre dans les zones de contact. Le grand réseau de

communication par lequel se déroulaient les contacts économiques, culturels et sociaux était la voie navigable centrale, le Danube et ses nombreux affluents - d'où le nom de « civilisation danubienne » (Haarmann 2011 a). Certaines colonies se sont développées en centres commerciaux d'importance suprarégionale, entre autres Vinča sur le Danube, Turdaş sur la Mureş en Transylvanie et Varna sur la côte de la mer Noire.

La plus ancienne marchandise échangée par les Mésolithiques était l'obsidienne. Du 11<sup>e</sup> au 8<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., l'obsidienne était extraite de l'île de Mélos et utilisée dans la région côtière occidentale de la mer Égée. Les premiers colons de Thessalie et du Péloponnèse ont repris le commerce de l'obsidienne et ont approvisionné les colonies d'agriculteurs de la Grèce orientale en ce matériau très convoité. Plus tard, une route commerciale pour l'obsidienne est ouverte depuis le nord, depuis la Hongrie le long de la Tisza jusqu'au Danube et plus en aval. C'est par cette route que l'obsidienne est arrivée dans le sud à partir du 7<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.

Un autre produit commercial très populaire était une certaine espèce de coquillage, le *spondylus*, et le mot est entré dans le grec depuis la Vieille Europe (Beekes 2010 : 1432). Les moules spondylus (*Spondylus gaederopus*) se trouvent en Méditerranée à des profondeurs comprises entre deux et trente mètres. Elles sont absentes de la mer Noire. Les coquilles calcaires de *spondylus* faisaient également partie des marchandises d'échange des Mésolithiques, et ce bien commercial a également été monopolisé par les agriculteurs au 7<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.. Comme l'obsidienne, la diffusion des spondylus est d'abord restée limitée à l'est de la Grèce. Avec l'extension du réseau d'habitations, la

marchandise a également migré de la mer Égée vers l'intérieur de la région des Balkans. Au fil du temps, le réseau de distribution des spondylus s'est étendu sur une zone dont les avant-postes dépassent largement les frontières étroites des cultures régionales néolithiques du sud-est de l'Europe, jusqu'à la France, l'Allemagne et la Pologne (voir la carte de Sfériadès 2009 : 182).

À la différence de l'obsidienne, les spondylus pouvaient être exploités de différentes manières, allant de l'utilisation purement pratique du calcaire coquillier à la fonction ornementale de la coquille spiralée. Les spondylus étaient surtout appréciés pour leur forme spiralée exquise. Des artisans habiles découpaient les coquillages en disques annulaires qui servaient de bracelets. Des morceaux de coquillages ont été transformés en colliers ou modelés en pendentifs de chaînes. On fabriquait également des récipients en spondylus, taillés avec beaucoup de soin, et qui n'étaient manifestement pas destinés à un usage quotidien. De nombreux objets fabriqués à partir de spondylus ont été découverts, témoignant de la popularité de ce matériau et de l'habileté des artisans de la Vieille Europe qui fabriquaient ces bijoux (Sfériadès 2009 : 183 et suiv.).

Les spondylus jouaient également un rôle d'ustensiles à des fins rituelles, comme le montre le regroupement d'artefacts sur des autels et des plateformes cérémonielles. Le calcaire coquillier était utilisé par les potiers qui broyaient les coquillages pour remplir de blanc les lignes ornementales gravées sur les poteries avec la poudre de calcaire, afin de créer des contrastes avec la teinte rougeâtre ou brune des parois des récipients.

Le calcaire coquillier était également utilisé pour enrichir l'argile afin d'obtenir une meilleure qualité d'argile naturelle pour les

besoins de la poterie et pour éviter que des fissures ne se forment pendant la cuisson sur les parois des récipients qui étaient cuits à feu vif.

Des indices provenant du domaine de la métallurgie montrent à quel point la croissance de l'économie de la Vieille Europe a dû être importante aux 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> millénaires avant J.-C. Les cuivriers de la Vieille Europe ont travaillé d'énormes quantités de cuivre, et la plupart des artefacts ont été retrouvés dans des endroits très dispersés, parfois très éloignés des lieux de stockage et des ateliers. Le poids total des objets en cuivre transportés représente à lui seul plus de quatre tonnes. Cela signifie que la circulation des marchandises dans la civilisation du Danube atteignait un volume qui n'est attesté que des millénaires plus tard pour la Mésopotamie ou l'Égypte. Une part non négligeable de la circulation des marchandises était assurée par le transport maritime, attesté pour la zone côtière occidentale de la mer Noire au 5<sup>e</sup> millénaire avant notre ère.

Outre les biens commerciaux et les technologies, les artefacts se sont également répandus pour d'autres raisons, qui témoignent de la conscience d'appartenance des Vétéro-Européens, notamment au-delà du cercle restreint de la communauté villageoise. Il s'agissait de la coutume de l'échange de cadeaux, qui permettait d'affirmer les liens de parenté et de maintenir les contacts entre les groupes qui commerçaient entre eux.

Parmi les artefacts les plus appréciés dans cet échange suprarégional de cadeaux figuraient des parties de figurines qui étaient intentionnellement brisées (*intentional fragmentation*) puis enchaînées rituellement comme objets de cadeaux (*fragment enchainment*) (Chapman 2000). L'échange de cadeaux identifié pour

les communautés de la Vieille Europe est peut-être le plus ancien du monde. Sinon, la tradition d'un échange rituel de cadeaux est restée vivante dans certaines cultures du monde jusqu'à l'époque contemporaine, comme le réseau kula auquel sont intégrées de nombreuses îles et leur population en Mélanésie (Nile/Clerk 1996 : 89).

Les archéologues qui étudient les sites du néolithique et de l'âge du cuivre en Europe du Sud-Est ont jusqu'à présent du mal à identifier le stade de développement de la société agricole de l'époque sur le continuum de l'évolution culturelle. L'idée que cette culture ancienne puisse être une civilisation précoce au sens d'une culture avancée semble pour beaucoup aberrante. Cela s'explique en premier lieu par le fait qu'aucune forme d'organisation étatique n'a pu être mise en évidence pour les habitats des premiers agriculteurs. Selon la conception traditionnelle, l'émergence d'une civilisation primitive est liée à la formation d'un État. Cette relation se retrouve justement dans les civilisations bien étudiées et connues de tous de la Mésopotamie et de l'Égypte ancienne (Albertz et al. 2003 : 8 et suiv., 131 et suiv.).

L'étude de ces cultures a suggéré le concept d'un cas modèle orienté vers l'État, qui se serait manifesté dans l'émergence de toutes les premières civilisations. On donne ici l'impression que la mise en place d'une organisation étatique est la condition préalable à l'épanouissement d'une civilisation avancée. Selon une logique selon laquelle l'équation « civilisation précoce : État ancien » est valable et que cette équation peut d'abord être démontrée dans l'Orient ancien (« *ex oriente lux* »), mais pas en Europe, le niveau culturel néolithique dans le sud-est de l'Europe ne peut pas non plus être une civilisation. Le canon de la recherche ancienne est un

cas d'école de pensée stéréotypée (voir Kristiansen 1998 : 44 et suiv. et Haarmann 2011b : 13 et suiv. sur l'histoire de la recherche).

La conséquence de ce raisonnement circulaire est que tout ce qui est en rapport avec le développement de la Vieille Europe à cette époque n'a pas de caractère civilisationnel et reste bloqué dans la primitivité préhistorique. Dans une vision globale et comparative des premières civilisations de l'Ancien et du Nouveau Monde, il s'avère toutefois que les modèles de civilisation de l'Égypte ancienne et de l'Ancienne Sumer constituent plutôt l'exception que la règle. Aujourd'hui, les archéologues, les anthropologues et les spécialistes de la culture disposent de connaissances sur d'autres civilisations du monde dont les premiers stades de développement d'un ordre étatique ne peuvent être prouvés ou dans lesquels un tel ordre n'est développé que de manière rudimentaire (Haarmann 2011b : 83 et suiv.). La discussion sur les premières civilisations ne peut donc plus se limiter aux modèles accessibles à la recherche traditionnelle, comme l'Égypte, la Mésopotamie et le Proche-Orient, mais doit nécessairement s'étendre à d'autres civilisations anciennes comme l'ancienne civilisation de l'Indus (Maisels 1999 : 186 et suiv.) et la civilisation du Danube.

En l'état actuel des connaissances, nous pouvons supposer que la civilisation danubienne était une société égalitaire. L'archéologie offre une preuve particulière de l'égalitarisme social, et elle est pour ainsi dire négativement révélatrice. Dans les habitats des Vétéro-Européens, les traits caractéristiques d'un pouvoir d'élite et d'une société hiérarchisée font défaut : (i) la culture funéraire ne permet pas de distinguer les riches des pauvres ; (ii) il n'y a pas d'insignes typiques du pouvoir (par ex. des symboles de statut tels que des sceptres ou des artefacts ayant une fonction héraldique et



symbolique pour identifier l'appartenance à un clan ayant un rôle de chefferie, etc.) ; (iii) la configuration des habitats manque de plans de grandes constructions pouvant être identifiées comme des maisons de chefs ou de membres d'une élite sociale ; (iv) des constructions cérémonielles démontrant un pouvoir temporel (p. ex. des palais) sont absentes.

La somme de ces facteurs négatifs parle d'elle-même. La société des premiers agriculteurs connaissait une division du travail poussée. Il y avait des domaines privilégiés d'activités féminines (p. ex. soins aux enfants, tissage, horticulture) et d'activités masculines (p. ex. construction de maisons, travail du métal, approvisionnement en matières premières).

Dans certains domaines, on peut supposer que les hommes et les femmes participaient de manière égale au processus de travail, mais avec des tâches différentes. Ainsi, les chercheurs sont largement d'accord pour dire que la céramique de haute qualité, avec son ornementation esthétique subtile, connue dans la culture locale de Cucuteni en Roumanie, est l'œuvre de potières (Lazarovici 2009 : 134). Les hommes étaient probablement responsables de l'approvisionnement en matières premières (argile convenant à la poterie) et de la cuisson de la poterie dans des fours spécialement conçus à cet effet, tandis que les femmes étaient responsables de l'exécution artistique.

Les structures sociales égalitaires de la civilisation danubienne sont parfois décrites, à tort, comme matriarcales. Comme il n'y avait pas de domination des femmes sur les hommes, les rapports entre les sexes étaient équilibrés. Mais comme les femmes avaient un rôle particulier en tant que fondatrices de clans, la description de la

société comme « matristique », « matrilineaire » ou encore « matrifocale » (ainsi chez Gimbutas 1991 : 324 et suiv.).

De la même manière que Gimbutas, Ian Hodder décrit l'organisation de la société à Çatalhöyük comme égalitaire avec une position centrée des femmes (voir chap. 5).

Dans la Vieille Europe, de grandes agglomérations semblables à des villes ont été construites à la fin de la période tardive (5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> millénaires av. J.-C.). Les plus anciennes de ces mégapoles se trouvent dans l'ouest de l'Ukraine et le nord de la Moldavie, dans une région appartenant à la culture Cucuteni. Au cours du 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., on observe quelques records sont alors enregistrés. « Entre environ 3700 et 3400 av. J.-C. un groupe d'établissements urbains de l'ère Trypillya CI s'étendait sur des surfaces de 250 à 450 hectares, deux à quatre fois plus grandes que les premières villes de Mésopotamie [...]. Il s'agissait des plus grandes colonies humaines, non seulement d'Europe, mais du monde » (Anthony 2009 : 52).

Des métropoles comme Dobrovody, Majdanec'ke et Tallyanky ont même vu le jour. La population de Majdanec'ke est estimée à environ 7500 habitants. La ville de Tallyanky, avec ses plus de 2000 maisons, s'étendait sur une superficie de 3,5 x 1,5 kilomètres. Il est probable que plus de 10 000 personnes y vivaient. (Videjko 2003 : 68 et suiv.). Mais là encore, « dans les mégapoles on ne trouve pas de palais, de grands temples centraux, de grands bâtiments centraux de stockage, pas même de maisons particulièrement richement meublées » (Chapman 2009 : 85). Les habitants des quartiers d'habitation se regroupaient probablement par familles élargies et par clans.

La civilisation danubienne nous apprend une chose importante : des normes socio-économiques et technologiques élevées peuvent se développer même si la société n'est pas organisée de manière hiérarchique. La formation d'élites n'est donc pas une condition préalable générale à l'émergence d'une civilisation avancée. Le modèle de société de la Vieille Europe, un ancien Commonwealth (ou oikumène), se caractérisait par la coopération entre les sexes. Les relations commerciales régionales et interrégionales - via le Danube et ses affluents et aussi de la mer Égée à la mer Noire - apportaient des gains, qui étaient répartis au niveau communal.

Si on s'intéresse à l'Antiquité et qu'on est impressionné par l'ascension fulgurante de la civilisation grecque, il ne faut pas oublier de porter son attention sur les périodes antérieures. En effet, l'empreinte typique de l'Antiquité reposait sur un cycle de développement propre (voir également chapitre 12), au début duquel se trouvait la Vieille Europe.

## 7. La mythique Dilmun

### Une métropole commerciale dans le golfe Persique

*III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*

Enki, le dieu originel des Sumériens et dieu suprême des eaux, promet à Ninhursag, la déesse-mère de la Terre, de créer pour le pays de Dilmun de longues voies navigables, des fleuves et des canaux, afin que l'élixir qui donne la vie soit disponible de manière inépuisable pour tous les êtres vivants. Les marchandises sont transportées par la mer, les navires de Dilmun sont hautement chargés de cuivre de Magan, et les bateaux de Meluhha apportent de l'or et de l'argent en Mésopotamie.

Les plus anciennes références à Dilmun se trouvent dans les mythes sumériens. Enki fait partie du mythe sumérien de la création et de l'ordre du monde, qui nous est parvenu sous différentes versions, et il existe un certain nombre d'histoires sur Enki (Moore/Lewis 2009 : 42 s.).

L'une de ces histoires concerne la relation amoureuse entre Enki et Ninhursag, la déesse-mère, qui s'unissent à Dilmun : « Après que le temps se fut installé et que les processus sacrés de croissance et de repos furent connus, la sainte Dilmun, la terre des vivants, le jardin des grands dieux et le paradis terrestre, [ ... ] était le lieu où résidait Ninhursag, la maîtresse hautement louée. [...] Et c'est à Dilmun, à cette époque, qu'Enki, le dieu sage et maître de l'eau douce, s'est uni à Ninhursag. Ils étaient tout à fait à part à Dilmun, et le lieu où Enki s'unit à son épouse était encore vierge ».

<https://biblebrisket.files.wordpress.com/2013/11/enki-and-ninhursag.pdf>

Dans l'une des différentes versions du mythe de la création, Dilmun est décrit comme le pays où Utnapishtim, le Noé sumérien, est accueilli après le Grand Déluge par les dieux qui lui accordent la vie éternelle. L'idée d'un « Élysée » au Moyen-Orient, d'une terre paradisiaque idyllique, où les hommes ne vieillissent pas et où les animaux sauvages sont apprivoisés, se trouve déjà dans des textes sumériens de la fin du 4<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

L'épopée de Gilgamesh - dont la version sumérienne la plus ancienne date de 2100 av. J.-C. et la version « standard » en akkadien de 1300 av. J.-C. - raconte une visite à Dilmun. Gilgamesh, roi d'Uruk, se rend à Dilmun, sur la piste du secret de la jeunesse éternelle. Cette source de jeunesse éternelle a été décrite de diverses manières, comme une plante ou un animal marin (coquillage). Les histoires des aventures de Gilgamesh étaient très répandues dans l'Antiquité. Il se peut que Cléopâtre ait offert à son amant, Marc-Antoine, une potion préparée avec des perles de Bahreïn broyées.

Il est possible que ces allusions mystiques résonnent dans la mémoire culturelle des habitants de cette région où, à l'époque préhistorique, s'étendaient encore des lagunes, des plaines alluviales verdoyantes et des terres fertiles. Le Wadi Batin, par exemple, situé au centre de la péninsule arabique, faisait alors partie d'un système fluvial qui irriguait le paysage fertile de son bassin versant. Dans les années 1920, Eduard Glaser avait émis l'hypothèse que le jardin d'Eden biblique devait être localisé dans la partie orientale de l'Arabie, et que cela incluait Dilmun. À l'époque moderne, des images satellites du programme Landsat ont également été exploitées pour étayer une telle hypothèse du jardin d'Éden.

Les textes sumériens et akkadiens qui parlent de Dilmun évoquent une ambiance nostalgique. Loin derrière l'horizon se trouve un pays, « là où le soleil se lève », que l'on ne peut atteindre que par bateau. Les bateaux de Dilmun apportent des marchandises exquises, dont des produits de luxe très recherchés. Les commerçants et les marins qui font venir ces marchandises de loin gardent la connaissance de leur pays comme leur monopole commercial. À la lumière d'une telle nébuleuse mystérieuse, il n'est pas étonnant que Dilmun devienne, dans l'imagination du peuple de Sumer, le paradis où les héros se rendent pour chercher la source de l'immortalité. Et les ruines de Dilmun rappellent aux mortels que nous sommes les rêves perdus de l'Élysée.

Où se trouvait exactement Dilmun ? Dès les années 1860, des archéologues ont découvert des ruines près de Bassorah en Irak, qui ont été associées à Dilmun. Mais à l'époque, Bahreïn était déjà évoqué comme alternative géographique. Des fouilles systématiques y ont été entreprises dans les années 1880 par E.L. Dunnand et dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle par F.B. Prideaux. Une campagne de fouilles a été menée par une équipe dano-britannique (P.V. Glob, P. Mortensen et G. Bibby) dans les années 1950. Le projet archéologique d'une équipe koweïtienne et danoise dirigée par F. Hojlund est en cours depuis 2008.

La région centrale de Dilmun se trouvait probablement au nord de Bahreïn et sur d'autres îles du golfe Persique, sur Tarut, qui appartient territorialement à l'Arabie saoudite, et sur Failaka, sur le territoire du Koweït. Les plus anciennes traces d'habitat découvertes à ce jour à Qala'at al Bahrain remontent au 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. (Howard-Carter 1981). Ces régions, aujourd'hui inhospitalières et au climat désertique, étaient alors des terres agricoles fertiles, suffisamment approvisionnées en eau par des sources artésiennes qui se sont taries par la suite (Larson 1983).

À partir de 6000 avant J.-C., la majeure partie de cette région fertile a été progressivement submergée par l'eau salée en raison de l'élévation du niveau de la mer. Ce qui n'a pas été submergé est une petite partie résiduelle de l'«Élysée», autrefois plus étendu. Jusqu'aux temps historiques, le jardin d'Eden s'était transformé en un bras de mer, le golfe Persique, et les régions riveraines s'étaient asséchées. Il y a quelques années, des recherches sous-marines ont permis de découvrir des vestiges de ruines au fond du golfe Persique. On suppose que ces restes de murs pourraient indiquer une colonie pré-diluvienne, au sens propre du terme, de la mystérieuse Dilmun (*Science*, décembre 2010).

Les humains, qui avaient disposé d'eau douce en grandes quantités, ont vu leur environnement se transformer radicalement en l'espace de quelques générations. Ils se sont confrontés à l'élément eau salée et l'ont exploité en commençant à construire des bateaux. L'évolution des conditions d'existence écologiques a entraîné un changement des habitudes de vie culturelles. Les pêcheurs et les habitants des marais sont devenus des agriculteurs et des marins.

Dans le manuel des États du golfe Persique, on peut lire à propos de Dilmun : «De 4000 à 2000 av. J.-C. environ, la civilisation de Dilmun a dominé sur environ 250 miles le long de la côte est de l'Arabie, de l'actuel Koweït au Bahreïn et 60 miles à l'intérieur des terres (jusqu'à l'oasis de Hufuf)» (Nyrop 2008 : 11). C'est entre 2200 et 1600 av. J.-C. que la puissance commerciale de Dilmun a connu son apogée. L'histoire de Dilmun peut être périodisée comme suit (Hirst 2016) :

- La période formative de Dilmun au 3<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. : les références à Dilmun dans les textes cunéiformes ont été identifiées pour la première fois dans les années 1880 par Friedrich Delitzsch et Henry Rawlinson. Les documents

datant de la période des souverains d'Akkad (de Sargon à Nabonidus) indiquent que Dilmun était politiquement sous contrôle akkadien jusqu'à la deuxième moitié du 3<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

- Période I : 2200-2000 avant J.-C. : à cette époque, une société hiérarchisée s'est formée avec des élites sociales. Le commerce des métaux se concentrait sur le cuivre. Les sites de ce commerce se trouvent à Magan (Oman), mais pas à Bahreïn. Dans un premier temps, Magan avait le monopole du commerce du cuivre avec la Mésopotamie ; vers 2150 av. J.-C., il fut repris par Dilmun (Laursen 2009). Qala'at al Bahrain s'agrandit pour devenir une colonie urbaine avec un mur d'enceinte. La culture de Dilmun montre une forte influence de la part de la civilisation de l'Indus. Vers la fin de cette période, de nombreux cimetières ont été construits avec des tombes pour les membres de l'élite, comme on peut le voir dans les objets funéraires exquis (par ex. perles et bijoux en corail). Jusqu'à présent, environ 17 000 tumulus ont été répertoriés (Laursen 2008).
- Période II : 2000-1800 avant J.-C. : les centres commerciaux de la région de Magan furent abandonnés, probablement par suite du déclin des relations commerciales avec les centres indiens. Les relations politiques, économiques et culturelles avec les Amorites, l'élite politique de Mésopotamie, ont été renforcées (Højlund 1989).
- Période III : 1800-1650 av. : les principales activités politico-économiques se sont déplacées de Bahreïn à Failaka.



- Déclin : après l'an 1000 av. J.-C., Dilmun perdit définitivement sa suprématie et passa quelques siècles plus tard sous la coupe de l'Empire néo-babylonien, puis de l'Empire perse.

Dilmun était-elle un État au sens des cités-États sumériennes ou akkadiennes ou des futurs empires de Mésopotamie, ou plutôt une puissance commerciale le long des routes maritimes, dont l'influence s'étendait aussi loin que les marchandises étaient transportées ? Cette question n'a pas encore été résolue. Il n'y a en tout cas pas eu de marquage territorial des frontières. Il semble plausible de caractériser Dilmun comme une puissance commerciale sans institutions étatiques, mais avec une société hiérarchisée.

Les habitants de Dilmun n'étaient pas seulement des agriculteurs, ils organisaient également un commerce maritime intense. L'exploration de routes commerciales par la mer nécessitait des navires en bon état de navigabilité. Au 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., les ingénieurs de Dilmun étaient les premiers constructeurs de bateaux au Moyen-Orient, car les autres civilisations premières n'avaient pas besoin de naviguer en haute mer. Les villes sumériennes se sont développées dans le bassin des grands fleuves, l'Euphrate et le Tigre ; le pays voisin, l'Elam, entretenait des contacts commerciaux avec la lointaine civilisation de l'Indus, et ceux-ci empruntaient la route terrestre à travers les hauts plateaux iraniens et jusqu'aux basses terres de l'Indus ; dans l'Égypte ancienne, l'économie intérieure se faisait par la grande voie fluviale, le Nil. En revanche, un modèle de bateau datant des débuts du commerce maritime a été retrouvé sur le territoire de l'actuel Koweït, et les archéologues supposent que cela renvoie aux premiers échanges maritimes de Dilmun. En comparaison mondiale, nous n'avons toutefois pas

affaire ici à la plus ancienne tradition de navires en état de naviguer. En effet, dans la mer Égée et la mer Noire, le commerce maritime était déjà pratiqué à la fin du 5<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. (voir chap. 6).

L'une des plus anciennes mentions de Dilmun se trouve dans des textes sumériens archaïques d'Uruk, datant d'environ 3200 avant Jésus-Christ. Plus tard, Dilmun apparaît dans une inscription du roi Ur-Nanshe de Lagash datant d'environ 2300 avant Jésus-Christ. Il y est question de bateaux en provenance de Dilmun qui apportaient des tributs d'autres pays. Des lettres entre un fonctionnaire du gouvernement provincial de Dilmun et le gouverneur de Nippur datant du deuxième millénaire avant J.-C. nous sont parvenues. Cette correspondance, datée d'environ 1370 av. J.-C., indique des contacts diplomatiques et économiques entre Dilmun et la dynastie des Kassites de Babylone, dont les souverains ont régné de 1531 à 1155 av.

Dilmun n'était pas seulement le pays par lequel le cuivre était échangé. Ses ports servaient également de points de transbordement pour les marchandises en provenance des pays partenaires. Les marchandises sumériennes arrivaient en Inde via Dilmun, et de là, les marchands de Dilmun transportaient des marchandises à Sumer. Sur la route maritime de Dilmun à Meluhha, Magan (la péninsule d'Oman) était une étape importante. Les marchandises qui arrivaient à Dilmun et qui étaient ensuite transportées en Mésopotamie comprenaient des métaux (outre le cuivre, l'étain et l'argent) - sous forme de matières premières ou de produits finis -, de l'ivoire, du bois précieux, des textiles et des bijoux. Le métal était échangé contre du métal. Il existe de nombreuses références à ce sujet dans les textes akkadien ancien : « Le cuivre importé de Dilmun était payé [en troc] avec de la laine, de l'argent, de la graisse et divers produits laitiers et céréaliers. Il était également courant de dédier les modèles en bronze des

bateaux dits de Dilmun à la déesse Nanshe, une fois le voyage commercial achevé avec succès » (Ray 2003 : 85).

L'intensité du commerce et du transbordement de marchandises via Dilmun peut également être mesurée par le fait que les poids et les unités de mesure utilisés à Dilmun étaient les mêmes que dans les villes sumériennes et dans les centres commerciaux de l'Indus.

Des biens culturels de l'ouest et de l'est ont également été transférés à Dilmun. Sur les sites de colonisation du nord de Bahreïn, on a retrouvé des sceaux portant des signes de l'écriture de l'Indus ainsi que des fragments de textes en cunéiforme. Les commerçants de Dilmun eux-mêmes utilisaient l'écriture cunéiforme sumérienne pour leurs transactions.

L'histoire de Dilmun et de ses contacts commerciaux est une pièce importante du puzzle des premières civilisations, et quel pays ne serait pas fier d'abriter une culture aussi vénérable ? La culture historique n'est toutefois pas cultivée partout de la même manière, mais dépend des courants idéologiques. L'appréciation des antiquités de Dilmun ne fait pas l'unanimité parmi les sujets de Bahreïn. Les conservateurs du musée national de Bahreïn s'efforcent de protéger les sites en ruine, qui revêtent une grande importance pour l'histoire ancienne de leur pays, mais ils sont confrontés aux vents contraires de l'opposition islamiste fondamentaliste. Les activistes du mouvement salafiste ont choisi la confrontation et se sont prononcés de manière ostentatoire contre la préservation de l'héritage culturel pré-islamique. Lors d'une session parlementaire en juillet 2005, le chef du mouvement salafiste, Cheikh Adel Al Mouwdah, a demandé que les ruines soient bétonnées et que des maisons soient construites au-dessus pour les musulmans pieux.

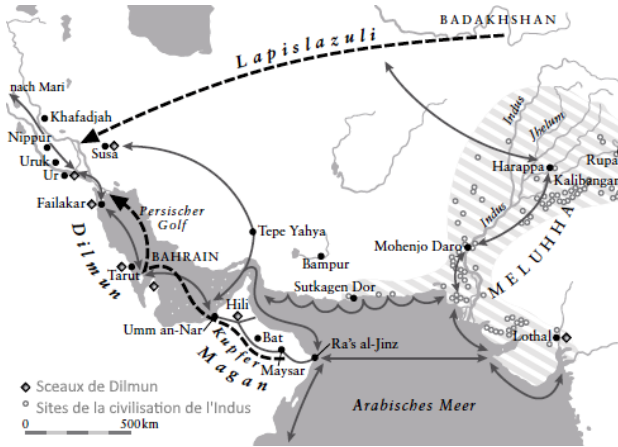


Fig. 16 : Routes commerciales et Centres commerciaux au Moyen-Orient et sites de la civilisation de l'Indus du 4<sup>e</sup> au 2<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. Source :

[www.crystalinks.com/dilmun.html](http://www.crystalinks.com/dilmun.html)

## 8. Entre Harappa et Mohenjo-Daro Les mille et une colonies de la civilisation de l'Indus *2800-1800 av. J.-C.*

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la civilisation de l'Indus était encore totalement inconnue. C'est ce que montre le rapport rédigé en 1912 par le directeur de la section occidentale de l'Archaeological Survey of India, le surintendant D.B. Bhandarkar. Il avait visité la province désertique du Sind et inspecté les ruines de Mohenjo-Daro. A l'époque, on y voyait un grand monticule de décombres et six autres plus petits. Bhandarkar en conclut que ces ruines « ne représentent pas les restes d'un quelconque monument ancien. Selon la tradition locale, ce sont les ruines d'une ville qui n'a que 200 ans environ » (cité par Possehl 1982 : 405). Par monuments anciens, on entendait alors généralement des tours de temples comme les ziggourats en Mésopotamie ou les pyramides en Égypte.

Et le surintendant pensait que les tuiles retrouvées éparpillées ne pouvaient pas être d'anciens restes, parce qu'il n'y avait pas de tuiles en terre cuite courbées sur place. Il avait « tort jusque dans les moindres détails » (Keay 2000 : 8).

À la fin des années 1920, les successeurs de Bhandarkar, R.D. Banerji et John Marshall, ont réexaminé le site de Mohenjo-Daro, car ils avaient des doutes sur son jugement. Rapidement, l'impression d'ancienneté des ruines a encouragé les deux archéologues à poursuivre leurs fouilles. D'autres ont poursuivi ce travail et les fouilles ont été étendues à d'autres monticules

similaires dans la région de Harappa. La suite a été un travail de longue haleine, qui a duré plusieurs décennies. Enfin, dans les années 1960, un premier bilan a été dressé : « Notre impression écrasante est celle d'une uniformité culturelle, tant à travers les siècles pendant lesquels la civilisation de Harappa a connu son apogée qu'à travers le vaste territoire où elle s'est répandue » (B. et F.R. Allchin 1968 : 131).

Aujourd'hui, quelque 1050 villages et établissements urbains de cette ancienne civilisation sont mieux connus. Mais il existe encore d'autres sites qui appartiennent à l'horizon de la civilisation de l'Indus. Mais ils se trouvent sur des terrains inhospitaliers et ne seront probablement pas explorés plus avant.

Différentes dénominations sont utilisées pour désigner cette civilisation avancée, la plus ancienne du sous-continent indien : « civilisation de l'Indus » associe le complexe culturel à la grande voie navigable par laquelle transitaient les personnes et les marchandises. « Civilisation Harappa » fait référence aux nombreuses colonies situées sur le cours supérieur de l'Indus et du principal de ses affluents, le Sarasvati. Il existe également des appellations telles que « civilisation de l'Indus-Sarasvati » ou « civilisation de la vallée de l'Indus ». La plupart des colonies (plus d'un millier) se concentraient dans le bassin de l'Indus et de la Sarasvati. Elles étaient en contact étroit les unes avec les autres grâce à un réseau commercial dense qui s'étendait sur plus de 1000 kilomètres dans le sens nord-sud (fig. 20).

Les deux plus grandes villes étaient situées sur l'Indus : Mohenjo-Daro sur le cours inférieur et Harappa sur le cours supérieur. Selon les estimations, chacune comptait entre 30 000 et 40 000 habitants. Mohenjo-Daro est le premier site d'Asie du Sud à avoir été inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Ces deux villes

ainsi que Ganeriwala se trouvent aujourd'hui en territoire pakistanais, tandis que des agglomérations urbaines comme Dholavira, Kalibangan, Rakhigarhi, Rupar et Lothal (un port important pour les navires de Dilmun) se trouvent en territoire indien.

La base de la civilisation de l'Indus était constituée par des agriculteurs sédentaires qui avaient mis au point un système d'irrigation sophistiqué pour leurs cultures. Ces agriculteurs ne faisaient pas partie de la population indigène du sous-continent indien, leurs ancêtres avaient migré vers l'Asie du Sud depuis l'ouest au cours du 6<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.. La carte génétique de l'Asie du Sud montre une concentration de l'haplogroupe L-M20 parmi les populations de la vallée de l'Indus, et des fréquences élevées de ce marqueur génétique s'étendent comme une ceinture dans l'ouest de l'Inde jusqu'à la pointe sud du continent. McElreavy et Quintana-Murci (2005) soulignent que « la fréquence et la durée estimée de l'expansion (environ 5000 avant J.-C.) de ce pool génétique suggèrent que sa diffusion dans la vallée de l'Indus est peut-être liée à l'expansion de groupes locaux d'agriculteurs pendant la période néolithique ».

Culturellement et linguistiquement, ces premiers migrants sont identifiés comme des Dravidiens anciens. Les langues dravidiennes font partie d'une famille linguistique distincte et se distinguent donc considérablement des langues indiennes (ou indo-aryennes), dont les locuteurs n'ont migré vers l'Inde qu'au deuxième millénaire avant J.-C. (Haarmann 2016 : 292 et suiv.). Plus de soixante-dix langues dravidiennes sont encore parlées aujourd'hui dans une région qui s'étend de l'est du Pakistan jusqu'au sud de l'Inde et au Sri Lanka.

Dans leur terre d'origine, sur les hauts plateaux iraniens, les Dravidiens avaient adopté, au contact des civilisations occidentales d'Elam et de Sumer, le paquet agricole qu'ils ont ensuite transféré en Inde. Il s'agissait notamment du savoir-faire pour la culture de plantes domestiquées comme le blé, l'orge, les lentilles, les pois et le lin (Parzinger 2014 : 453 s.). Les plus anciennes références à l'élevage de bétail (entre autres de buffles d'eau) datent d'environ 5000 ans avant J.-C. (Gallego Romero et al. 2011). Les formes économiques de l'horticulture (culture de légumes) et de l'agriculture (culture de céréales et de lin) ainsi que l'élevage sont attestés pour la première fois dans le site néolithique de Mehrgarh, à l'ouest de l'Indus (district de Kachi, Pakistan). Ce paquet agricole était complètement établi dans le nord-ouest de l'Inde au troisième millénaire avant Jésus-Christ. Les conditions préalables à l'établissement de colonies urbaines étaient ainsi réunies (Fuller 2002 : 193 et suiv.).

La périodisation de la civilisation de l'Indus distingue quatre phases.

- Phase Harappa précoce (3300-2600 av. J.-C.) : des vestiges d'habitats précoces et de canaux d'irrigation aménagés dès les premiers temps pour utiliser l'eau de la rivière Hakra sont attestés.
- Période d'apogée (2600-1900 av. J.-C.) : durant cette phase principale, de grandes villes avec des rues en damier. L'infrastructure urbaine comprenait des bains publics, des entrepôts et des fortifications, ainsi que le plus ancien système d'égouts urbains du monde. Des prototypes de toilettes étaient installés dans les maisons de Harappa et de Mohenjo-Daro.
- Phase Harappa tardive (1900-1700 av. J.-C.) : le système de canaux d'irrigation est plus ramifié qu'auparavant afin



d'utiliser au mieux les ressources de plus en plus rares des fleuves menacés d'assèchement, le Hakra et le Sarasvati.

- Déclin (à partir de 1700 av. J.-C.) : le Hakra, le Sarasvati et leurs affluents s'assèchent, provoquant une catastrophe écologique.

Dans les régions périphériques telles que le Sind (à l'ouest de l'Indus inférieur), le Gujarat (au sud-est de l'Indus) et le Maharashtra (à l'est, entre les rivières Tapti et Godavari), des cultures résiduelles tardives de l'ère Harappa se sont maintenues jusque vers 1500 avant J.-C. (Parpola 1994 : 24 et suiv.).

Le réseau commercial de l'Asie du Sud s'étendait bien au-delà de la vallée de l'Indus, jusqu'aux civilisations florissantes de l'Ouest. Il existait une route terrestre menant à l'Elam via les hauts plateaux iraniens (et comprenant également des parties de l'Afghanistan) et une route commerciale maritime par laquelle transitaient les marchandises vers les cités-États de Mésopotamie, avec la participation des marchands de Dilmun (cf. chap. 7#6).

La société dravidienne ancienne ne connaissait manifestement pas la hiérarchie sociale qui caractérisait les sociétés d'autres civilisations anciennes, telles que les civilisations sumérienne et élamienne : « Les habitats harappéens, de la taille d'un village ou plus, donnent l'impression d'être des lieux d'artisanat et de commerce, dépourvus de tout dispositif de contrôle étatique ou d'administration centrale » (Maisels 1999 : 226). Il n'y a pas de restes de bâtiments administratifs centraux ou de tombes richement dotées qui indiqueraient la présence d'une élite dirigeante. La société précoce de l'Indus, avec ses structures d'égalité sociale et économique, n'est pas un cas particulier, mais trouve son parallèle dans la civilisation danubienne (voir chap. 6). Ces deux civilisations primitives représentent le modèle de société d'une zone

économique intégrée (un *commonwealth*) sans constitution d'un empire politique.

L'héritage culturel de la civilisation de l'Indus comprend une production de céramique riche et variée, une iconographie religieuse complexe et des documents écrits sur des objets divers. Les marchandises transportées par les navires de Dilmun depuis la ville portuaire de Lothal (Gujarat, Inde occidentale) vers la Mésopotamie comprenaient des récipients en céramique et en bronze, des bijoux (perles, colliers en or, stéatite, cornaline), des sceaux avec des images et des symboles écrits, des figurines en terre cuite, du bois précieux. Dans la zone portuaire de Lothal, les archéologues ont trouvé les vestiges d'un dock (probablement destiné à l'entretien et à la réparation des bateaux) et d'un canal d'alimentation.

L'iconographie religieuse est particulièrement passionnante, car il y a de plus en plus de confirmations que le symbolisme et les rituels de la civilisation de l'Indus ont influencé durablement les traditions religieuses ultérieures de l'Inde, l'hindouisme et le bouddhisme. Parmi les nombreuses figurines, il existe un groupe thématique particulier : des jeunes femmes dansant, peut-être le modèle des *apsaras*, les « vierges dansantes célestes » du bouddhisme. Les immigrants aryens qui sont arrivés dans le nord-ouest de l'Inde vers 1700 avant J.-C. ont apparemment été impressionnés par la tradition des anciens Dravidiens de fabriquer des figurines féminines. Aujourd'hui encore, elles sont fabriquées et utilisées dans certains rituels hindous (Dexter 2012 : 206 et suiv.).

Les sceaux en argile, dont un nombre extraordinaire a été découvert, constituent une forme dominante de l'héritage matériel de la civilisation de l'Indus. Il existe deux types de sceaux avec des signes ou des images. Les plus simples, qui ne comportent que

quelques signes (chiffres sans images), étaient utilisés pour le marquage des marchandises et de leurs quantités. D'autres sont très soignés et révèlent qu'ils étaient probablement utilisés dans un contexte religieux. Sur certains d'entre eux, un personnage - assis et dans une pose de yoga - est représenté avec une coiffe dont la particularité est la présence de cornes de taureau. Le personnage est entouré d'animaux. Il ne semble pas absurde de supposer ici un parallèle avec le dieu hindou Shiva, considéré comme le maître des animaux. A la lumière de cette interprétation, le type de sceau avec le motif pictural de la parure de cornes est appelé sceau Pashupati (« Seigneur de tous les animaux »). La coutume des femmes et des hommes indiens de se peindre un point rouge sur le front pourrait également être attribuée à une tradition religieuse correspondante de la civilisation de l'Indus (Parpola 1994 : 264 s.). Ce point est symboliquement compris comme l'œil du dieu Shiva, avec une fonction protectrice correspondante pour celui qui porte ce signe. Si le dieu lui-même est d'origine pré-aryenne, il est évident que sa symbolique perdure également.

La crémation des défunts, généralement pratiquée par les hindouistes, est également attestée dans les rites funéraires de la civilisation de l'Indus. La figure de la grande déesse Kali et son culte datent clairement de cette époque. Son nom est associé à l'expression dravidienne *kala* 'noir ; sombre'. Kali est également appelée la déesse noire, et dans l'iconographie, sa silhouette est représentée de manière sombre. Kali est vénérée à la fois par les hindouistes et les bouddhistes. Le principal lieu de culte de Kali chez les bouddhistes est Bhaktapur au Népal, et chez les hindouistes, Dakshineswar, au nord de Calcutta (Harding 1993).

L'utilisation de l'écriture fait partie des marqueurs d'une civilisation avancée, et c'était également une caractéristique de la civilisation de l'Indus. Le développement de l'écriture a peut-être été motivé par

l'expérience acquise par les commerçants au contact de leurs partenaires commerciaux en Mésopotamie, en Elam et à Dilmun, dont les sociétés étaient déjà lettrées lorsque l'échange de marchandises a été organisé. Certains signes de l'écriture de l'Indus ont manifestement été dérivés de signes plus anciens de potiers et de clans, déjà utilisés au 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. La formation d'un répertoire de signes conventionnels était achevée vers le milieu du 3<sup>e</sup> millénaire avant JC. L'écriture de l'Indus ne repose pas sur l'adoption d'un système de signes étranger, comme l'utilisation de l'écriture à Dilmun, où l'écriture cunéiforme sumérienne a été adaptée. Le système de signes de l'écriture de l'Indus est une création locale.



Fig. 17 Sceau avec une inscription en écriture de l'Indus, une création originale de cette civilisation

Le nombre total de signes s'élève à un peu plus de quatre cents. Leur utilisation était très probablement basée sur le principe logographique, c'est-à-dire qu'un signe représente un mot entier. Ce principe est également caractéristique d'autres écritures originales telles que l'écriture sumérienne et l'ancienne écriture égyptienne. On ne sait pas dans quelle mesure les signes de l'écriture de l'Indus ont également permis de reproduire des sons de la langue - par exemple des syllabes (par ex. des terminaisons flexionnelles ou des formants de mots comme les suffixes). Le sens de l'écriture allait de droite à gauche. La plupart des inscriptions sont courtes et comportent en moyenne cinq caractères. Les inscriptions plus longues peuvent comporter jusqu'à dix-sept, voire vingt-six signes (Parpola 1994 : 82 s.). Plus de 60 % de toutes les inscriptions se trouvent sur des sceaux, dont l'utilisation probablement spirituelle a déjà été évoquée. Ceux-ci sont très soigneusement travaillés et montrent qu'ils n'étaient pas utilisés pour un marquage pratique de la livraison de marchandises, mais qu'ils étaient probablement utilisés dans un contexte religieux. L'utilisation de l'écriture sur des tablettes d'amulettes plaide également en ce sens. Les inscriptions sur les parois extérieures des récipients pourraient donc être interprétées comme des inscriptions de consécration d'offrandes.

Cette écriture était en usage entre environ 2500 et environ 1900 avant Jésus-Christ. Des objets portant des inscriptions en écriture de l'Indus - surtout des sceaux - ont été trouvés non seulement dans les villes de l'Indus, mais aussi dans de nombreux endroits du haut plateau iranien, au Bahreïn et dans les centres culturels de Mésopotamie (Parpola 1994 : 10).

L'ancienne écriture de l'Indus a certes été abandonnée lors du déclin de la civilisation de l'Indus, mais certaines formes de signes sont restées dans la mémoire culturelle des gens. Aujourd'hui

encore, on peut observer la coutume des femmes dravidiennes de peindre des symboles rappelant les signes de l'écriture de l'Indus sur les murs des maisons et sur le sol des cours intérieures. On dit que ces symboles ont des pouvoirs magiques et qu'ils éloignent les mauvais esprits. Un symbole qui laisse apparaître les contours abstraits d'un poisson est particulièrement apprécié. Aujourd'hui, l'Inde utilise des écritures alphabétiques dérivées de la variante araméenne de l'alphabet sémitique (Haarmann 2002 : 96 et suiv.).

Quelles ont été les causes du déclin de la civilisation de l'Indus ? Entre 1900 et 1800 av. J.-C., un changement climatique profond s'est produit (MacDonald 2011). Le climat s'est globalement rafraîchi. Les pluies de mousson, jusqu'alors régulières, s'affaiblirent ou disparurent, et les terres arables s'asséchèrent de plus en plus. Les débordements des rivières au printemps, qui apportaient de l'humidité aux champs, s'affaiblirent. D'autre part, de fortes pluies inopinées pouvaient provoquer des inondations qui ensevelissaient des villages entiers. La région située le long de la rivière Sarasvati a connu sa fin lorsque celle-ci a cessé d'être alimentée en eau suite à des périodes de sécheresse successives. Des centaines d'habitations locales ont été touchées (Dexter 2012 : 197 s.). L'assèchement progressif des terres arables a incité de nombreux habitants de la région située entre l'Indus et Sarasvati à quitter leurs habitations et à se déplacer plus à l'est à la recherche de nouvelles terres arables suffisamment irriguées. D'autre part, de fortes pluies inopinées pouvaient provoquer des inondations qui ensevelissaient des villages entiers, surtout sur le cours inférieur de l'Indus. Mohenjo-Daro et d'autres villages ont donc été abandonnés (Keay 2000 : 4).

Les séquelles de la civilisation de l'Indus sont visibles dans la production de céramique et dans la symbolique religieuse des civilisations suivantes jusqu'aux alentours de 300 avant Jésus-Christ.

## 9. Procession des dieux sous les murailles de Hattusha

### Essor et déclin de l'empire hittite

#### *II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.*

Dans les années 1830, le Français Charles Texier a parcouru les hauts plateaux d'Anatolie et est également parvenu aux ruines de Hattusha, situées à environ 180 km d'Ankara, en direction du nord-est. Texier ne pouvait pas situer chronologiquement sa découverte de ces ruines et n'était donc pas conscient qu'il avait découvert le site de l'ancienne capitale de l'empire hittite disparu. Il a sans doute été plus fortement impressionné par les reliefs picturaux monumentaux de la procession des douze dieux dans le sanctuaire rupestre de *Yazılıkaya*, situé à proximité (Ökse 2011). Texier a retranscrit ses impressions dans des dessins, ces esquisses constituent la première documentation sur le répertoire pictural de ce lieu.

Le sanctuaire rupestre, avec ses deux chambres creusées dans la roche (la chambre A, spacieuse, et la chambre B, plus petite et plus étroite), se trouve non loin du site en ruines d'Hattusha et peut être atteint à pied. Les rois hittites visitaient régulièrement le sanctuaire. Le plus important de tous les rituels qui y étaient organisés était la fête du Nouvel An. On pense que le site sacré de Yazılıkaya était visité depuis le 16<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Mais la plupart des magnifiques peintures rupestres datent du 13<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sous les règnes de Tudhaliya IV et Suppiluliuma II.

Dans les reliefs picturaux de la chambre A sont représentés les personnages de l'ensemble du panthéon des dieux hittites. Dans la scène centrale, on peut voir le couple des grands dieux : le dieu de l'orage Teshub, debout sur deux dieux de la montagne, et son épouse, la déesse du soleil Hebat, debout sur une panthère (ou un léopard). Les images sur le mur de gauche représentent une procession de divinités masculines. Les figures sur le côté droit sont des déesses vêtues de longues robes et portant des couronnes sur la tête. Cette répartition des divinités selon leur sexe n'est rompue que par une seule exception. Il s'agit de l'image de la déesse Shaushka - l'équivalent de l'Inanna / Ishtar mésopotamienne - qui est placée dans la procession des divinités masculines. Shaushka est la déesse de l'amour et de la guerre.

Les particularités de la chambre B (notamment la représentation de dieux du monde souterrain) laissent penser que ce lieu était probablement consacré comme mausolée ou lieu de commémoration du roi hittite Tadhaliya IV.



Fig. 18 - La procession des douze dieux. Frise d'images dans la chambre B de Yazilikaya

Les visiteurs ultérieurs du site sacré de Yazilikaya et des ruines de Hattusha, comme l'Anglais William John Hamilton, le Français Ernest Chantre - qui a pris les premières photos des ruines - et



quelques architectes allemands (Carl Humann, Heinrich Barth et Otto Puchstein), se demandaient qui avait bien pu construire cette ville aux murs imposants. Ce sont les fouilles menées par Hugo Winckler et Theodor Makridi en 1906 qui ont permis d'y voir plus clair.

L'histoire de la recherche sur la civilisation hittite a emprunté des chemins tortueux et ce n'est que longtemps après la découverte des premiers sites en ruines que leur appartenance a pu être clairement identifiée. A l'époque, on ne savait pas encore qui étaient les Hittites et quelle langue ils parlaient. D'autres campagnes de fouilles (en 1907 et 1911/12) ont permis de mettre au jour des milliers de fragments de tablettes d'argile enregistrés en écriture cunéiforme. Au début, les fouilleurs pensaient que la langue de tous ces textes était l'akkadien. En effet, il s'est avéré par la suite que certains textes étaient rédigés en akkadien. Mais la majorité était rédigée en hittite. Les Hittites avaient importé l'écriture cunéiforme de Mésopotamie en tant que technologie culturelle et l'avaient adaptée à leur langue. Les quelque 30 000 fragments de tablettes d'argile des archives de Hattusha constituent la plus grande collection d'écrits conservés en langue hittite.

Avec quelles autres langues le hittite pourrait-il être apparenté ? On pouvait supposer qu'il avait des liens généalogiques avec d'autres langues du Proche et du Moyen-Orient, dont la plupart appartiennent au groupe des langues sémitiques. Grâce aux recherches de Friedrich Hrozný (1915), il a été définitivement établi que le hittite était une langue indo-européenne, donc apparentée au grec, au persan, au sanskrit et à d'autres langues. En 2001, les tablettes d'argile des archives de Hattusha (Bogazköy) ont été inscrites patrimoine mondial de l'UNESCO. L'ensemble des ruines de Hattusha et de Yazılıkaya appartenait déjà à ce patrimoine mondial depuis 1986.

Les Indo-Européens se sont installés dans des régions autour de la mer Noire lors de deux vagues de migration. La première migration en provenance de la steppe eurasiennne, qui a eu lieu dans la première moitié du 5<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., était orientée vers la région du nord-ouest (Roumanie et Bulgarie actuelles). Lors d'une deuxième poussée (après 3000 av. J.-C.), des Indo-Européens sont arrivés de Thrace en Asie Mineure, où ils se sont installés sur le plateau anatolien. Au troisième millénaire avant J.-C., des cultures régionales indo-européennes ont pris un profil propre en Anatolie. Il s'agissait des cultures hittite et palaique au nord et louvite au sud. Les sources assyriennes du début du 2<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. mentionnent les Hittites pour la première fois.

Là où les cultures régionales indo-européennes se sont formées, des peuples pré-indo-européens étaient déjà installés. Dans ce qui allait devenir le cœur de la civilisation hittite, en Cappadoce, les Hatti étaient alors politiquement dominants. Ils ont donné leur nom à la région (Chatti), où ils se sont établis en tant qu'élite de la population indigène. Dans les sources extérieures, on trouve le nom de Kittim (sous sa forme hébraïque dans la Bible) ou de Kheta (« royaume de Kheta » dans les textes égyptiens), auquel on a associé par erreur les Hittites, qui s'appelaient eux-mêmes Nesa. C'est de la forme hébraïque du nom que découlent les appellations ultérieures dans les langues européennes.

À la fin du troisième millénaire avant J.-C., les Hittites étaient donc sous la direction des Hatti et s'adaptaient à la situation politique. Les représentants de l'élite hittite avaient la possibilité de s'élever socialement au service des dirigeants hattis. Dans la première moitié du deuxième millénaire avant J.-C., « certains princes indo-européens prirent des noms hattis et hourrites pour des raisons politiques » (Akurgal 2001 : 34). Le hittite s'est imposé comme langue de chancellerie aux côtés du hattis, et ce n'était qu'une

question de temps avant qu'un changement de pouvoir ne s'opère en faveur des dirigeants hittites.

Un tel changement de pouvoir a eu lieu vers 1600 avant Jésus-Christ. Le détachement de la domination hattite s'est exprimé symboliquement par la création d'un royaume indépendant des Hittites sous la direction de leur premier roi : Hattusili Ier (Freu/Mazoyer 2007-12). L'ère de ce premier royaume (l'Ancien Empire) s'achève vers 1450 av. J.-C. Les troubles politiques qui s'ensuivent ne s'apaisent que lorsque Suppiluliuma Ier (r. env. 1344-1322 av. J.-C.) fonde le Nouvel Empire. Sous son règne, le territoire du royaume hittite s'est étendu aussi bien vers l'ouest et le sud-ouest que vers l'est. Dans le cadre de l'extension de la sphère d'influence hittite vers le sud-ouest, les Louvites passèrent sous la souveraineté hittite.

Le territoire de la future Syrie faisait partie de la sphère d'intérêt politique du royaume hittite, et c'est là que se produisit la collision avec la volonté d'expansion de la grande puissance du sud, l'Égypte pharaonique. En 1274 av. J.-C., les armées des deux puissances se sont affrontées à Kadesh (Qadesh). Des deux côtés, de grandes armées, estimées à entre 5000 et 6000 chars - un record dans l'histoire de la guerre - ont été mobilisées. Cette bataille est l'affrontement militaire le mieux documenté de l'Antiquité. Et pourtant, les sources historiographiques contemporaines ne fournissent aucune information fiable sur son issue. La bataille de Qadesh est évoquée par des frises d'images égyptiennes qui célèbrent la victoire des forces égyptiennes. L'autoglorification des Égyptiens masque sans doute davantage la réalité : les Égyptiens n'ont pas réussi à chasser les Hittites, mais en revanche, les Hittites ont stoppé l'expansion coloniale des Égyptiens vers le nord.

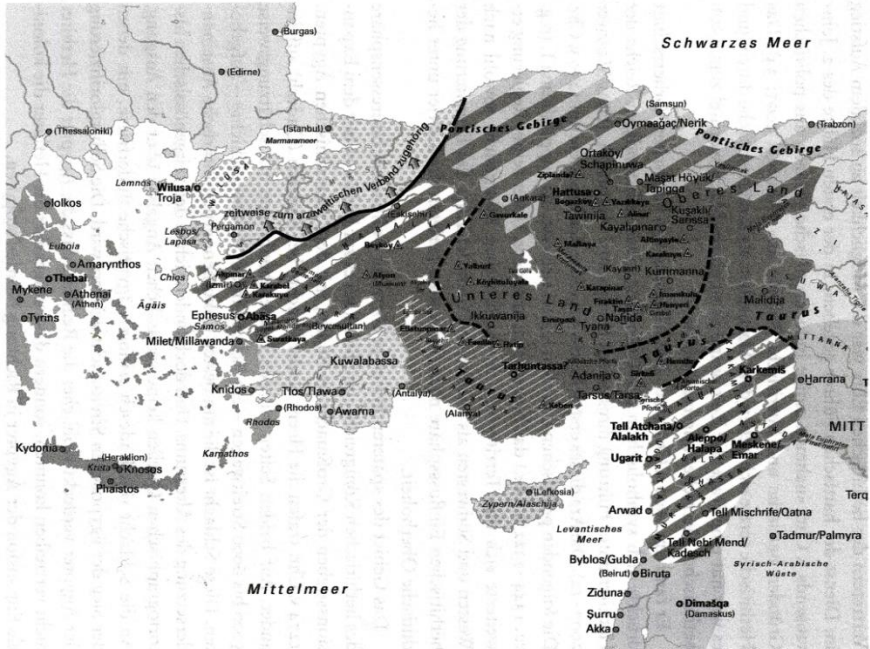


Fig. 19 - L'empire hittite parmi les cultures de contact d'Asie occidentale

Ce n'est que bien des années après la bataille de Qadesh, en 1259 ou 1258 av. J.-C., que les souverains des deux pays, le roi hittite Hattusili III (régnant 1270-1250 av. J.-C.) et le pharaon égyptien Ramsès II (régnant 1279-1213 av. J.-C.), se sont mis d'accord pour délimiter définitivement leurs sphères d'influence politique respectives. Un traité a été conclu - le plus ancien traité de paix connu dans l'histoire du monde. Il est rédigé en akkadien, la langue de la diplomatie internationale de l'époque, et enregistré en écriture cunéiforme. Une reproduction de ce traité est aujourd'hui exposée au deuxième étage du bâtiment des conférences des Nations unies à New York.

La fin du deuxième millénaire avant J.-C. a de nouveau apporté des troubles, cette fois de nature économique. Pour cette période, on

observe en outre une détérioration du climat et les mauvaises récoltes sont fréquentes. L'affaiblissement général de l'empire fut suivi d'une crise militaire, la confrontation avec l'alliance des peuples de la mer qui, vers 1200 av. J.-C., harcelèrent l'empire hittite. Les Hittites furent vaincus dans ces combats. Leur empire s'effondra.

La société hittite était littéralement une culture mosaïque, et son caractère multiculturel et multilingue se manifestait dans la vie quotidienne et jusqu'au plus haut niveau politique (Bryce 2002). Les Louvites ont joué un rôle particulier, car malgré leur dépendance politique, ils ont exercé une influence sur la vie culturelle des Hittites et sont également devenus des intermédiaires pour les traditions culturelles des Hourrites qui, comme les Hatti, faisaient partie de la population pré-indo-européenne.

C'est à ces deux peuples que les Hittites devaient les principaux acteurs et cultes de leur panthéon divin. A l'époque de l'Ancien Empire, les divinités hatti prédominaient dans la vie culturelle des Hittites : le dieu du temps Taru et son épouse, la déesse du soleil Wurusemu. Leur centre de culte était Arinna, où les rois hittites se rendaient en pèlerinage pour célébrer chaque année la déesse du soleil. L'évolution de la vie religieuse a entraîné des changements dans le Nouvel Empire, car à cette époque, le couple de dieux suprême était incarné par des divinités hourrites : Teshub et Hebat (ou Chepat). Suite au rayonnement culturel de la Mésopotamie, et plus particulièrement de Babylone, le culte de la déesse Ishtar s'est répandu en Anatolie et cette figure est rapidement devenue populaire auprès du petit peuple.

L'image d'un empire puissant passe aussi par une capitale puissante : Hattusha, à l'origine une fondation des Hatti, qui furent plus tard détrônés politiquement par les Hittites. Le nom d'origine était

Hattus. La région où les Hatti ont établi leur centre politique était une ancienne terre de culture, les plus anciennes traces de colonisation remontant au 6<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ.

Vers 1700 av. J.-C., Hattus fut conquise et détruite par Anitta, le roi de Kussara. Celui-ci laissa une inscription avec une malédiction qui devait frapper tous ceux qui oseraient reconstruire la ville : « Quiconque deviendra roi après moi et repeuplera Hattusha sera terrassé par le dieu des tempêtes du ciel » (Neu 1974). On suppose qu'Anitta était le souverain d'un petit royaume hittite local, rendant les rivaux Hatti de Hattus politiquement insignifiants. Le fondateur de l'Ancien Empire, Hattusili - dont le nom signifie simplement « homme de Hattusha » -, ne craignait manifestement pas la malédiction.

Lorsque l'élite hittite a pris le pouvoir à Hattusha, cela n'a pas signifié l'expulsion de la population hattite. Au contraire, celle-ci a été intégrée dans le nouveau domaine de domination. Toutefois, les architectes hittites ont complètement recouvert les restes d'une activité de construction pré-hittite à Hattusha. La construction et l'extension de la capitale ont pris des allures véritablement monumentales. Le site de l'agglomération urbaine, divisé en un centre intérieur (la ville haute) et des quartiers extérieurs (la ville basse), s'étendait à vue d'œil. La ville haute et la ville basse étaient toutes deux entourées de murs massifs. Aucune autre ville contemporaine n'a été fortifiée de manière aussi compacte que celle de Hattusha.



Fig. 20 - Plan de la ville de Hattusha (Akurgal 2001 : 137)



La ville a connu son apogée dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Au centre de la ville s'élevait une citadelle, sur le terrain de cette installation se trouvaient également de grands bâtiments administratifs et des temples. Sur un haut versant de montagne (nom actuel : Büyükkale « Grande forteresse ») se trouvait le palais royal. La ville haute était précédée par le terrain de la ville basse. Les voies de passage étaient ornées de reliefs représentant des animaux (lions), des créatures mythiques (sphinx) et des guerriers. Une voie processionnelle menait du temple au sanctuaire de Yazılıkaya.

Deux des sphinx des rues d'Hattusha ont leur propre histoire, et une histoire à portée politique. Ces sculptures ont été emmenées en Allemagne en 1917 pour être restaurées. Après la guerre, l'un des sphinx a été restitué à la Turquie (1924), mais l'autre est resté en Allemagne et était exposé au musée de Pergame à Berlin depuis 1934. Pendant de nombreuses années, les tentatives de la Turquie de rapatrier également ce sphinx sont restées infructueuses. En 2011, la Turquie a lancé un ultimatum selon lequel les archéologues allemands se verraient refuser à l'avenir les licences de fouilles si la restitution était encore retardée. La direction de la Fondation du patrimoine culturel prussien a cédé et le Sphinx a été renvoyé en Turquie. Le sphinx restitué précédemment, qui se trouvait entre-temps au Musée archéologique d'Istanbul, a été transporté à Bogazköy, où les deux sphinx ont été installés à leur emplacement d'origine.

Sur le terrain des quartiers extérieurs, il y avait quatre grands temples avec une cour à colonnades. Comme les bâtiments appartenant à la résidence et les fortifications, ils étaient construits en pierre massive, tandis que les maisons d'habitation étaient



construites en bois et en briques d'argile. À l'apogée de la ville, entre 40 000 et 50 000 personnes vivaient à Hattusha, dont environ un tiers dans la ville haute. Des cimetières avaient été créés à l'extérieur des murs de la ville. Le mode d'inhumation préféré était la crémation.

La puissante forteresse de Hattusha n'a pas été conquise par les assaillants, mais simplement abandonnée. Les gigantesques remparts de la ville n'ont pas non plus été pris d'assaut, mais sont restés debout, perdant sans bruit leur fonction de protection. Les peuples de la mer victorieux n'étaient pas intéressés par la ville. Peu après 1200 av. J.-C., avec la chute de l'empire, Hattusha a commencé à décliner rapidement. Il semble qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., des étrangers aient pénétré dans la ville, où il n'y avait pourtant plus rien à prendre, car les anciens habitants avaient déjà évacué tout ce qui avait de la valeur plus tôt (Seeher 2001).

Le dernier roi hittite dont le nom est connu est Suppiluliuma II (règne à partir de 1207 av. J.-C.) ; on ne sait pas combien de temps il a régné ni quand il est mort. Il ne reste que peu de textes de son règne, la tradition s'interrompant brusquement à un moment donné (Bryce 2005). Les archéologues avaient constaté très tôt que de nombreux bâtiments de Hattusha avaient été détruits par le feu, et on a longtemps cru que les nomades kaskan de la steppe pontique au nord de la mer Noire avaient conquis la ville. Des recherches récentes ont toutefois montré que Hattusha était déjà abandonnée à l'époque où les Kaskan y ont pénétré. Selon certaines hypothèses (voir Bryce 2005), la région autour de la capitale impériale aurait été frappée par des tremblements de terre répétés. Mais tout porte à croire que Suppiluliuma II a fait évacuer sa cour et la famille royale lorsque le déclin de l'empire est devenu évident. Le départ de l'élite politique, des fonctionnaires de l'administration, des troupes de protection et des habitants s'est fait

progressivement, un processus apparemment peu dramatique (Beckman 2007). Après quelques décennies, l'ancien centre du pouvoir hittite était devenu une ville fantôme.

Mais où s'est déplacée la troupe ? Un lieu s'est peut-être imposé comme asile politique pour les Hittites en partance. Suppiluliuma II s'est peut-être établi à Karkemish, au bord de l'Euphrate, siège de vice-rois hittites loyaux depuis le XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il est rapporté qu'une branche de la famille royale hittite a survécu quelques siècles après l'abandon d'Hattusha. Dans le nord de la Syrie, une série de petits royaumes dits « néo-hittites » se sont organisés au début du 1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. (Bryce 2012). Il n'est pas exclu que le dernier foyer de Suppiluliuma II soit encore totalement inexploré. Ces dernières années, de nombreux textes cunéiformes hittites ont été découverts, dispersés sur tout le territoire de l'ancien empire. Ces textes attendent jusqu'à présent d'être analysés de manière critique. Ces textes de la fin de l'empire hittite permettront peut-être de comprendre ce qui a motivé Suppiluliuma dans son plan d'évacuation et où il s'est rendu.

Aucune activité n'a été constatée à Yazilikaya après 1200 avant J.-C. Pendant des siècles, Hattusha a été abandonnée, jusqu'à ce qu'une petite colonie phrygienne y soit installée vers 800 avant J.-C.. On ne sait pas quand les derniers habitants ont quitté définitivement la ville. L'ethnie hittite a été absorbée par les cultures qui lui ont succédé.

## 10. Les momies blondes de Loulan

### Des Indo-Européens dans la province chinoise du Xinjiang

#### *II<sup>e</sup> -1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C.*

Les archéologues ont coutume de donner des noms individuels à des momies particulièrement bien conservées. Une telle momie féminine est appelée la « Belle de Loulan », elle a été découverte en 1980 à l'extrême ouest de la Chine. Cette femme aux traits fins et réguliers et aux cheveux brun clair tombant sur les épaules semble sourire encore dans la mort. On estime qu'elle avait quarante-cinq ans au moment de sa mort. Cette momie est l'une des plus anciennes trouvées dans cette région et est datée de la période comprise entre 2000 et 1800 avant J.-C.



Fig. 21 - La momie de la « Belle de Loulan » (env. 1800 av. J.-C.) : original et tentative de reconstitution du visage (Mallory/Mair 2000 : 182)

Loin des centres des civilisations connues de l'Ancien Monde, des découvertes sensationnelles de momies ont été faites depuis la fin des années 1970 et n'ont révélé leurs secrets que petit à petit. Il

s'agit de la région autonome du Xinjiang, dont le centre administratif est Ürümqi. Le Xinjiang est la terre natale des Ouïghours, un peuple turc qui y est arrivé au début du Moyen-Âge. De vastes zones du Xinjiang sont inhospitalières et font partie d'un bassin de basse altitude connu sous le nom de bassin du Tarim ou de désert du Taklamakan, il s'agit de l'extension sud-ouest du désert de Gobi.

La région du bassin du Tarim est connue depuis longtemps comme une ancienne terre de culture et a attiré, il y a plus de cent ans déjà, des explorateurs à la recherche d'antiquités. Dans les notes de voyage de Sven Hedin, Aurel Stein et Albert von Le Coq, il est question de cadavres desséchés qui gisaient là quelque part dans le sable (Mallory/Mair 2000 : 10). Mais il faudra attendre encore de nombreuses décennies avant que la région ne soit explorée de manière systématique.

À la fin des années 1970, des archéologues chinois ont découvert dans le nord du bassin du Tarim un cimetière appartenant à une culture inconnue jusqu'alors. Le climat de cette région est si sec que les corps des défunts ont été conservés sous forme momifiée et que les vêtements et les objets funéraires en textile ne se sont pas décomposés. Même les cheveux des défunts étaient conservés et leur couleur était visible.

Dès le début de la campagne de fouilles, il était clair que ce n'étaient ni des Chinois, ni des Ouïghours, ni des Mongols qui avaient trouvé leur dernier repos dans ces tombes. Les dimensions des squelettes indiquaient que les personnes étaient plus grandes que les Ouïghours ou les Chinois, et que beaucoup avaient des cheveux blonds ou roux. Les traits du visage étaient également souvent si reconnaissables qu'il était facile de constater que ces personnes n'étaient pas originaires d'Asie orientale. Les

archéologues ne connaissaient pas encore suffisamment de pièces du grand puzzle qu'il s'agissait de reconstituer, et l'idée que des Occidentaux, voire des Européens, aient pu migrer vers la région reculée du Xinjiang dans les temps anciens semblait tout simplement impensable à l'époque.

Mais les observations sur « l'exotisme » des morts et de leur environnement culturel se sont intensifiées lorsque, dans les années 1980 et 1990, de plus en plus de tombes ont été découvertes et ouvertes. Les trouvailles ont été transportées au musée de la capitale de la province du Xinjiang, à Ürümqi, où elles ont d'abord été stockées de manière désordonnée dans un entrepôt. Au début des années 1990, les premières analyses d'ADN ont été effectuées et leurs résultats ont choqué les anthropologues chinois : les gènes des morts, dont les squelettes les plus anciens datent d'environ quatre mille ans, indiquaient une population présentant des caractéristiques anthropologiques "europoïdes", c'est-à-dire des ancêtres vivant en Europe. La nouvelle du pool génétique européen des habitants préhistoriques du Xinjiang a fait les gros titres, d'abord dans le journal londonien *Mail on Sunday* en 1994. Depuis, les morts du Xinjiang sont connus sous le nom de « momies d'Ürümqi », « momies du Xinjiang » ou encore « momies du Tarim ».

L'histoire des habitants préhistoriques du bord du désert du Taklamakan remonte à une période où il n'y avait pas encore de Chinois dans cette région. Ceux-ci ne sont arrivés que bien plus tard. Les ancêtres des gens d'Ürümqi étaient des éleveurs nomades qui se sont installés au 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. dans les contreforts des montagnes de l'Altai, dans le sud de la Sibérie, et ont développé une culture locale, la culture Afanasevo. Vers le milieu du troisième millénaire avant J.-C., quelques groupes de gens d'Afanasevo ont migré vers le sud et se sont déplacés jusqu'au bord du bassin du

Tarim. Il s'agissait de la dernière étape d'un vaste mouvement migratoire qui avait amené en plusieurs vagues des nomades indo-européens des steppes de la Caspienne en Asie centrale et plus loin jusqu'au sud de la Sibérie. Parmi ces Indo-Européens, les gens d'Ürümqi sont ceux qui ont migré le plus loin vers l'est.

Entre-temps, plusieurs centaines de corps ont été exhumés, momifiés en raison des conditions climatiques extrêmement sèches. Les sites de découverte de momies se répartissent tout autour du bassin du Tarim. Il est frappant de constater que les sites situés sur le bord nord du bassin se trouvent sur la route qui, à l'époque historique, empruntait l'itinéraire nord de la Route de la Soie. Les sites du sud se trouvent sur l'itinéraire sud de la Route de la Soie. Celle-ci se divisait à Dunhuang en deux lignes latérales, l'une au nord et l'autre au sud, et se rejoignait dans la région de Kashgar (Qashgar). Peut-être les sites de peuplement des gens d'Ürümqi étaient-ils intégrés dans un réseau commercial qui a été recouvert plus tard par la Route de la Soie ?

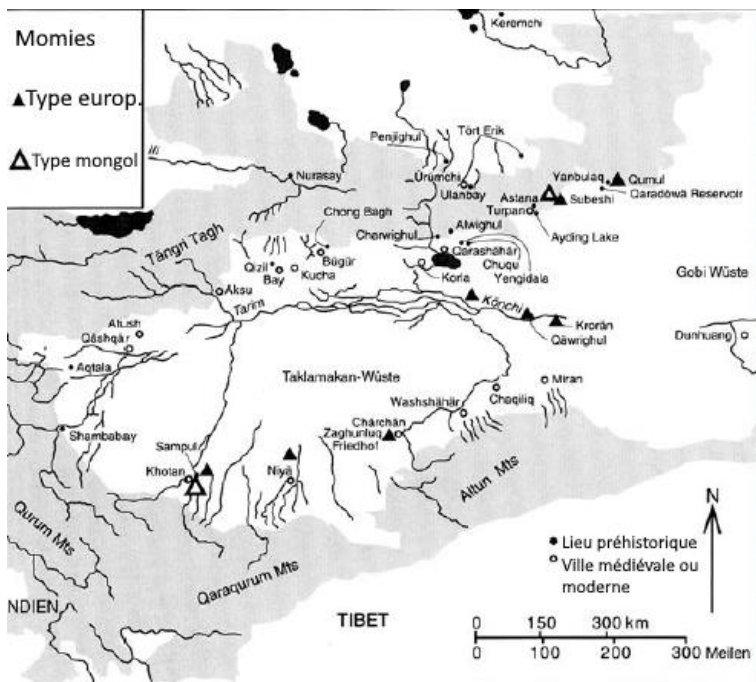


Fig. 22 - Sites de momies d'origine européenne en bordure du désert du Taklamakan, 2<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> millénaires avant J.-C.

Face au contraste sensationnel entre la population actuelle du Xinjiang et les caractéristiques anthropologiques des habitants préhistoriques, les réactions émotionnelles aux découvertes n'ont pas manqué. Les archéologues chinois qui ont participé aux campagnes de fouilles ne sont pas tous restés objectifs dans leurs prises de position, certains se sont montrés tout à fait méprisants. Les fonctionnaires de l'Etat ont également fait part à plusieurs reprises de leur mécontentement face aux « diables étrangers », et le fait qu'il ait fallu de nombreuses années pour que les momies soient exposées dans des vitrines en bonne et due forme au musée d'Ürümqi n'est pas étranger aux résistances dues à une attitude xénophobe envers l'étranger exotique. Cette distance émotionnelle vis-à-vis des découvertes contraste avec les tentatives de

manipulation des nationalistes ouïghours, qui attellent les momies comme prétendue preuve de la continuité de l'établissement des Ouïghours dans la région devant leur charrette idéologique.

Les débuts de l'histoire locale au Xinjiang se situent loin dans le passé, du moins du point de vue chronologique de l'immigration ultérieure des Ouïghours, qui y sont arrivés à partir du milieu du 9<sup>e</sup> siècle après J.-C.. Les momies les plus anciennes sont datées d'environ 2000 avant Jésus-Christ. Les gens d'Ürümqi ont donc vécu là bien avant toutes les populations historiques du Xinjiang. Leur présence dans la région s'étend sur plus de deux millénaires, jusqu'à ce que leurs traces se perdent vers le milieu du 4<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Les premiers habitants du Xinjiang étaient isolés en tant que groupe indo-européen et leur culture ainsi que leur langue se sont développées sans contact avec d'autres langues apparentées. Mais les habitants d'Ürümqi sont entrés en contact avec des étrangers, à savoir les premiers groupes ethniques chinois qui ont migré vers la région du bassin du Tarim à partir de l'an 1000 avant J.-C., en provenance de l'est. Leur motivation à explorer la région était probablement liée à l'une des marchandises les plus recherchées : le jade. Dans les tombes de la dynastie Shang datant du premier millénaire avant J.-C. en Chine, on a retrouvé de nombreux bijoux en jade, dont la matière première provenait de Khotan, sur le bord occidental du bassin du Tarim. Des contacts sociaux précoces se sont probablement développés entre les éleveurs indo-européens du bassin du Tarim et les Asiatiques de l'Est. L'analyse génétique (ADN Y et ADNmt) d'un grand nombre de momies provenant du cimetière de Xiaohe a révélé que la lignée paternelle pointe exclusivement vers l'Eurasie occidentale, tandis que la lignée maternelle présente des caractéristiques occidentales et orientales dans le pool génétique (Li et al. 2010, 2015), c'est-à-dire que des



hommes indo-européens ont eu une descendance avec des femmes asiatiques.

Environ mille ans après les habitants d'Ürümqi, les Tokhariens, dont la langue est proche, sont arrivés dans le bassin du Tarim et leur culture, comme celle des habitants plus anciens de la région, était enracinée dans la culture afanasevo. Peu avant le tournant de l'ère, les Tokhariens ont acquis un profil culturel et linguistique propre. Leur langue a été transmise par des inscriptions. Les textes les plus récents datent du VIII<sup>e</sup> siècle après J.-C. On trouve des représentations de Tokhariens dans les peintures murales des monastères bouddhistes jusqu'au X<sup>e</sup> siècle. Les gens d'Ürümqi et les nouveaux arrivants tokhariens entretenaient des contacts sociaux qui se sont également approfondis en relations familiales. Il en va de même pour les relations des Tokhariens avec les Ouïghours qui ont immigré plus tard. Génétiquement, toutes ces populations sont liées ou, en forçant un peu le trait, « le sang des momies du Xinjiang coule dans les veines de la population actuelle de la région » (Mallory/Mair 2000 : 251).

En raison de l'état de conservation exceptionnellement bon des corps momifiés et de leur mobilier funéraire, nous connaissons de nombreux détails de la culture de l'époque. Nous connaissons les vêtements des hommes et des femmes, et même des enfants. Les différences entre les vêtements d'été et d'hiver sautent aux yeux, tout comme les différences entre l'équipement de fête et les vêtements de tous les jours. Tant les hommes que les femmes avaient des tatouages sur les mains, le visage et les bras. Il semble que la société de l'époque était largement égalitaire sur le plan social, car les tombes féminines sont aussi richement dotées que les tombes masculines. Certaines tombes féminines attirent même l'attention par la diversité de leur mobilier. Cela concerne les

vêtements et les accessoires, les coiffures et les couvre-chefs ainsi que la multitude d'offrandes.

Trois tombes de femmes de ce type ont été découvertes dans le cimetière de Subeshi (Barber 1999 : 197 et suiv.). On suppose que les femmes qui y sont enterrées étaient soit des dignitaires religieuses, soit des membres de l'aristocratie locale. Les gens d'Ürümqi étaient animistes, et les chamans y assumaient la responsabilité de l'exécution des actes rituels. Dans la tradition eurasiennne du chamanisme, dont les racines remontent à la culture des chasseurs de l'âge de glace (voir chapitre 2), tant les hommes que les femmes jouent un rôle de fonctionnaires hautement honorés pour le ritualisme animiste. Les femmes chamanes agissent encore aujourd'hui dans les cultures paléoasiatiques du nord-est de la Sibérie (Haarmann/Marler 2008 : 67 et suiv.). Il n'est sans doute pas absurde d'identifier les trois femmes de Subeshi, avec leur équipement exclusif - dont des ustensiles rituels - comme des chamanes.



Fig. 23 - Reconstitution d'une des momies de Subeshi et de son mobilier (Mallory/Mair 2000 : 220)

Notre « Belle (ou Beauté) de Loulan » décrite plus haut était enveloppée dans une couverture de laine, chaussée de bottes de cuir et coiffée d'un bonnet fait de laine de mouton. A côté d'elle se trouvait une corbeille tressée d'herbe et de branches de tamaris, remplie d'épis de blé (Wang et al. 2001 : 42 et suiv.).

L'une des momies masculines les plus marquantes est « l'homme de Chärchän », qui était allongé dans sa tombe. Sa tête était posée sur un coussin blanc. Il portait une chemise en laine pourpre et un

pantalon, également en laine, ainsi que des bottes en cuir blanc qui lui arrivaient aux genoux, et ses pieds étaient chaussés de chaussettes tricotées aux couleurs de l'arc-en-ciel. L'homme, dont la momie est datée des environs de 800 av. J.-C., était un cavalier. C'est ce qu'indique le principal objet funéraire, une selle (Mallory/Mair 2000 : 16 et suiv.).

Les conditions de vie aux abords du désert étaient difficiles et les nombreuses découvertes de tombes d'enfants indiquent un taux de mortalité infantile élevé. Parmi les plus anciennes inhumations du site funéraire de Qäwrighul, datant du deuxième millénaire avant J.-C., on trouve celle d'un bébé, qui attire l'attention par ses textiles bien conservés. Ce qui impressionne particulièrement dans ce cas, c'est le soin avec lequel le petit corps a été enveloppé dans une couverture. « La fière mère ou grand-mère qui avait tissé cette couverture pourrait presque être accusée d'avoir exhibé, pour ainsi dire dans un tour de force, différentes techniques de tissage » (Mallory/Mair 2000 : 213).

Le temps des découvertes de momies n'est pas encore terminé, de nouvelles tombes sont encore découvertes. Ce n'est qu'en 2009 qu'un nouveau site funéraire a été mis en valeur à l'intérieur du bassin du Tarim, celui d'Ayala Mazar (« cimetière des femmes »). Sur les plus de quarante corps momifiés, deux tiers étaient des femmes. L'âge des momies de ce cimetière est daté d'une période comprise entre 1800 et 1700 avant Jésus-Christ. Le mode d'inhumation semble exotique. Les morts, enveloppés dans des couvertures, reposaient dans des cercueils en forme de bateau, empilés les uns sur les autres en au moins deux couches. Dans le sable du désert se trouvaient huit statues en bois, peut-être des figures de gardiens ou des ancêtres personnifiés qui veillaient au bien-être de leurs descendants décédés (Baumer 2012 : 129 et suiv.).

Les textiles bien conservés révèlent un haut niveau de savoir-faire artisanal. Les habitants du Xinjiang maîtrisaient la technique du tissage, travaillaient la laine et d'autres matériaux et fabriquaient des vêtements ainsi que de nombreuses sortes d'accessoires. Les motifs des couvertures, qui rappellent les tartans de la tradition de tissage celtique, sont frappants. Il serait erroné de postuler une migration des populations celtes d'Europe occidentale vers le bassin du Tarim sur la base de ce parallèle particulier. Il en va de même pour les parallèles linguistiques entre le tokharien et les langues occidentales. Dans de tels cas également, une corrélation avec des déplacements démographiques n'a pas de sens.

On ne sait pas quelle langue parlaient les habitants d'Ürümqi, car il n'existe aucun document écrit de cette époque. Leur origine en Eurasie occidentale est cependant incontestée et l'association ethnique avec les nomades des steppes proto-iraniennes des cultures Afanasevo et Andronovo est également certaine. Il est donc logique de postuler une forme archaïque de la branche iranienne de l'indo-européen comme langue de l'ancienne population du Xinjiang. Il ressort des textes tokhariens - plus tardifs - que cette langue est clairement indo-européenne. Il est même possible de mettre en évidence dans le vocabulaire du tokharien quelques parallèles avec des langues de branches linguistiques occidentales (Mallory/Adams 1997 : 590 et suiv.), comme par exemple des paires de mots tokhariens-germaniques : tokharien *want* : allemand *Wind* ; tokharien *ek* 'œil' : suédois *öga*. Les langues des premières populations du Xinjiang et des Tokhariens étaient donc apparentées, si ce n'est que le tokharien est une évolution de la langue plus ancienne de la région.

L'histoire du peuple du Xinjiang serait intéressante, ne serait-ce que parce que cette culture régionale était l'avant-poste oriental d'un complexe culturel de grande envergure, l'indo-européen. De plus,

le développement culturel des habitants du Xinjiang a une portée intercontinentale, car des innovations ont été transférées dans cette région et ont ensuite rayonné dans l'aire culturelle chinoise voisine (Baumer 2012 : 133 et suiv.). Les habitants du Xinjiang maîtrisaient la technologie de la fabrication du bronze. Les plus anciens ustensiles en bronze mis au jour sur le territoire chinois proviennent de sites du Xinjiang et datent du milieu du 2<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. Les restes d'un chariot à roues datent de la même époque, leur site de découverte se trouvait également dans le bassin oriental du Tarim (Wupu). Il est probable que les Chinois aient connu cette technologie au contact des habitants du Xinjiang. Ceux-ci possédaient en outre des chevaux et savaient les monter. Les chevaux et la technique équestre ne se sont répandus en Chine qu'à partir du milieu du deuxième millénaire avant J.-C., ce qui indique également des contacts précoces de la Chine avec les habitants du bassin du Tarim.

L'accumulation des innovations mentionnées, adaptées par les Chinois au cours du 2<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., rend probable l'hypothèse que les liaisons entre la Chine et l'Asie centrale (avec le Xinjiang dans une position intermédiaire), qui passaient par la Route de la Soie depuis le 1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., étaient déjà actives bien avant, mais à leurs débuts avec une orientation unilatérale d'ouest en est (Kuzmina 2008 : 88 et suiv.).

## 11. Pount, le fabuleux pays de l'or

### L'ambassade de la pharaonne Hatchepsout *XV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*

Probablement la neuvième année du règne de la pharaonne Hatchepsout, une ambassade pacifique s'est rendue en son nom dans le lointain royaume de Pount. La flottille qui prit la mer et vogua vers le sud était composée d'au moins cinq navires, de vingt et un mètres de long chacun, avec trente rameurs et cent quatre-vingts marins à bord, et les navires pouvaient hisser plusieurs voiles. Ils devaient revenir richement chargés.

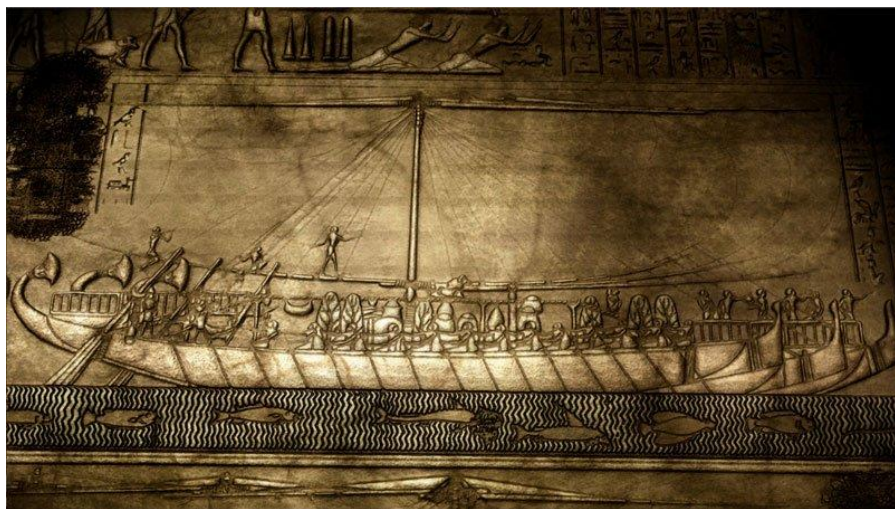


Fig. 24 – Détail des bas-reliefs du mausolée d'Hatchepsout à Deir el-Bahri représentant un des navires de l'ambassade à Punt

Tout ce qui a trait légendaire pays de l'or de Pount et à la mission diplomatique qui y a été envoyée sur ordre de la pharaonne

Hatchepsout est extraordinaire. Jusqu'à aujourd'hui, on ne sait toujours pas où localiser exactement ce pays. Le royaume de Pount était appelé Pwenet (ou Pwene) par les Égyptiens (Shaw/Nicholson 1995 : 231). On trouve également le nom de Ta netjer (« pays du dieu »), car selon la conception égyptienne, la région faisait partie des terres du dieu solaire Amon Ra. Peut-être Pount est-il identique au pays appelé Opone dans les sources grecques (Wood 2005 : 155).

Le fait que la souveraine de la puissante Égypte ait envoyé une ambassade dans un pays bien moins puissant et important que le sien est une grande exception, et il n'existe aucun cas comparable de mission pacifique à l'étranger d'un souverain égyptien, dans le but de renforcer les relations commerciales. S'il y avait une raison pour un pharaon de chercher personnellement à établir des contacts avec d'autres États, elle était généralement d'ordre militaire.

La figure de la régente elle-même était également exceptionnelle (Tyldesley 1996, Roehrig et al. 2005, Nadig 2014). Il n'y a eu que très peu de femmes souveraines sur le trône pharaonique et avant elle - pour autant que cela soit confirmé par l'histoire - une seule femme avait régné sur le royaume du Nil. Il s'agit de Sobekneferu, la dernière régente de la 12<sup>e</sup> dynastie (règne 1806-1802 av. J.-C.). Après Hatchepsout, il faudra attendre plus de mille quatre cents ans pour qu'une femme règne à nouveau sur l'Égypte : Cléopâtre VII Philopator (69-30 av. J.-C.), l'avant-dernière régente de la dynastie des Ptolémées en Égypte, qui se lia avec César, eut un fils avec lui et se suicida plus tard.

Le nom d'Hatchepsout signifie « la première de toutes les dames distinguées ». Elle est née en 1507 av. J.-C., fille du pharaon Thoutmosis I<sup>er</sup>, alors au pouvoir. Elle monta sur le trône en 1478



av. J.-C., à l'âge de vingt-neuf ans, en tant que cinquième pharaon de la 18<sup>e</sup> dynastie. Elle a régné sur l'Égypte pendant vingt-et-un ans au total. L'époux d'Hatchepsout était son demi-frère Thoutmosis II, avec lequel elle eut un enfant, sa fille Neferure. Officiellement, la pharaonne régnait en tant que corégente avec Thoutmosis III, le fils de Thoutmosis II et d'une concubine. Ce dernier avait été proclamé pharaon à l'âge de deux ans, un an avant l'accession au trône d'Hatshepsout. Même après la majorité de Thoutmosis III, Hatchepsout continua à donner le ton et à montrer la voie en tant que régente.

Hatchepsout a régné plus longtemps que n'importe laquelle des autres femmes souveraines d'Égypte, et les égyptologues voient en elle « la première grande femme de l'histoire dont nous ayons connaissance » (J.H. Breasted, cité par Ph. True, *Queen Hatchepsout (1500 B.C.)*, nbufront.org).

En tant que régente, Hatchepsout s'est montrée extrêmement pacifique. Il est peut-être justifié de la mettre en avant comme la première souveraine de l'histoire à avoir fait preuve de clairvoyance pour établir et consolider la stabilité politique et les relations commerciales avec les pays voisins par le biais de missions diplomatiques. Certains indices laissent toutefois penser qu'Hatchepsout aurait envoyé des expéditions punitives dans le Sinaï et en Canaan dans les années qui ont suivi le voyage à Pount.

Hatchepsout fit la paix avec les gens de Koush (Nubie) au sud, mettant ainsi fin à une période de troubles guerriers, et les relations commerciales entre Koush et l'Égypte reprirent (Lobban 2010 : 236). Son père (Thoutmosis I) avait entrepris plusieurs expéditions militaires pour soumettre la Nubie à son empire, et après la mort d'Hatshepsout, Thoutmosis III poursuivrait les conflits armés.

Hatchepsout a également envoyé plusieurs ambassades le long de la côte est-africaine vers le sud. On dit que la mission la plus coûteuse était celle vers un royaume non précisé en Inde. Mais l'ambassade la plus lointaine était celle de Pount. Des contacts avaient déjà eu lieu auparavant, datent du règne de la 5<sup>e</sup> dynastie de l'Ancien Empire (vers le milieu du 3<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.). A l'époque, les marchandises circulaient par voie terrestre, avec des caravanes d'ânes, car les chameaux ne se sont répandus qu'au deuxième millénaire av. J.-C.

Depuis le Moyen Empire (à partir de 2000 av. J.-C.), les contacts sont devenus plus fréquents et le trafic de marchandises s'est déplacé vers la route maritime. Mais les relations commerciales se sont interrompues pendant la période de domination étrangère des Hyksos, vers 1600 av. J.-C. L'ambassade d'Hatchepsout eut alors pour fonction symbolique de renouer les relations éprouvées avec Punt. La mission fut manifestement couronnée de succès, car les échanges de marchandises entre les deux pays reprirent de plus belle.

Cependant, le réseau de contacts diplomatiques et de relations commerciales mis en place sous l'impulsion de Hatchepsut n'a pas perduré.

En effet, son successeur, Thoutmosis III, s'efforça par tous les moyens de réduire l'héritage politique de sa tante et d'effacer son souvenir dans l'opinion publique. Les raisons en sont probablement à chercher dans la rivalité entre les deux co-régents. Certains historiographes supposent que la mort soudaine de la régente en 1458 av. J.-C. était peut-être la conséquence d'un complot d'assassinat de Thoutmosis III, qui avait fait disparaître sa tante détestée. Il détruisit ses statues et ses reliefs, et dénonça la paix avec les gens du sud.

Néanmoins, le souvenir d'Hatchepsout a été conservé dans la mémoire culturelle. Pour des raisons encore inconnues, le mausolée d'Hatchepsout dans la Vallée des rois n'a pas été détruit par Thoutmosis III. L'endroit où le monument funéraire a été érigé porte aujourd'hui le nom de Deir el-Bahri. Hatchepsout avait elle-même choisi cet endroit et son mausolée fut la première construction dans la vallée, appelée depuis lors Vallée des rois. Le monument funéraire est l'œuvre de Senemut, le vizir et principal architecte de la pharaonne. Il occupe une place à part dans l'histoire de l'architecture, en tant que première construction égyptienne à la symétrie parfaite (Naville 1894-1908, Pirelli 1999). Ce n'est qu'environ mille ans plus tard qu'une autre construction à la symétrie parfaite a été érigée : le temple du Parthénon sur l'Acropole à Athènes.

Le centre du mausolée était le Djoser-Djeseru, « le plus raffiné des raffinements » Il s'agissait d'une colonnade posée sur des terrasses, sur lesquelles étaient aménagés des jardins luxuriants. Par chance, les riches frises picturales qui ornaient les murs du tombeau ont également été préservées de la destruction. L'expédition vers le pays de l'or de Pount fut de toute évidence l'entreprise la plus importante de la pharaonne, car cette mission et l'échange de marchandises avec Pount constituent le thème principal des scènes narratives des reliefs picturaux (qui sont également les seuls rapports » qui en ont été faits). On ne peut que spéculer sur le fait qu'Hatchepsout ait participé personnellement à ce voyage à Pount. Les sources n'en font pas mention.

L'histoire du voyage à Pount prend vie dans les scènes narratives avec leurs nombreux détails visuels. Le plaisir du détail va jusqu'à la représentation minutieuse de l'apparence physique de la reine du pays de Pount, dont le nom est mentionné comme étant Ati (Tyldesley 1996 : 137 et suiv.) : une grande figure féminine, avec

des seins opulents, des coussinets de graisse et une lordose remarquable.



Fig. 25 - Ati, reine de Pount, bas-relief à Deir el-Bahri

Certains chercheurs veulent reconnaître dans l'embonpoint d'Ati une forme typique de stéatopygie. Des études médicales récentes sur les proportions du corps d'Ati vont dans une autre direction. B. Christenson (2006) énumère pour l'obésité les tableaux cliniques alternatifs suivants : maladie de Launois-Bensaude (lipomatose), neurofibromatose, achondroplasie, l'hypophosphatémie ou syndrome de Protée.

Malgré tout le soin apporté aux détails, les images ne disent pas où se trouvait exactement le pays de Pount. Et les sources écrites ne fournissent pas non plus d'informations utiles. Les descriptions de Pount sont dispersées et fragmentaires, de surcroît très vagues, et les conclusions sur sa situation géographique restent spéculatives. L'est du Soudan, l'Érythrée et le Somaliland (la partie nord-est de la Somalie actuelle) sont des candidats possibles pour la localisation de Pount (Fattovich 1999 : 637, Meeks 2003). Des artefacts égyptiens datant du deuxième millénaire avant J.-C. ont été découverts dans ces régions et y sont manifestement parvenus par le biais de contacts commerciaux.

Certains textes égyptiens nous apprennent quelque chose sur la faune et la flore du Puntland, que des palmiers y poussaient et que des singes y vivaient, par exemple. Ainsi, cette région se trouvait probablement dans la zone au climat tropical. Dans le cadre d'un projet spécial, des généticiens ont comparé des échantillons d'ADN de babouins momifiés ramenés de Pount en Égypte avec l'ADN de babouins actuels et ont mis en évidence des similitudes entre les singes d'Éthiopie, d'Érythrée, de Somalie et du Yémen. Cela suggérerait une extension géographique de Pount des deux côtés du Golfe arabe (Dominy et al. 2016).

Le royaume de Pount semble s'être étendu sur une plus grande surface, car on dit qu'il était divisé en plusieurs districts. Ses habitants connaissaient le travail des métaux et avaient une expérience de la navigation. Les bateaux de Pount transportaient des marchandises vers l'Égypte et débarquaient sur les côtes de la mer Rouge. À l'intérieur des terres de Punt, les habitants vivaient de l'élevage. Le bétail est décrit comme des bovins aux cornes courtes.

Le pays de Pount avait une large gamme de produits à offrir qui intéressaient les Égyptiens. L'encens (*Boswellia*, appelé *senetjer* en égyptien) et la myrrhe (*Commiphora*, '*antyu* en égyptien) en faisaient partie depuis les temps anciens. Et l'or, métal précieux très convoité, a été apporté en Égypte dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ. C'est ainsi que l'image de Pount comme pays de l'or est née chez les Égyptiens.

À l'époque d'Hatchepsout, l'offre de marchandises s'est élargie, avec l'arrivée de l'ébène, de l'ivoire, des peaux de léopard, des singes, des chiens et peut-être des esclaves. Les nombreuses scènes peintes sur le mausolée d'Hatchepsout ne représentent pas seulement le départ de l'ambassade vers Pount, mais aussi le retour des bateaux chargés de marchandises en provenance du sud. Parmi elles, une image d'arbres de myrrhe vivants, dont les racines ont été soigneusement emballées pour le transport de Pount vers l'Égypte (fig. 33).

Au total, trente-et-un arbres de ce type ont été apportés au mausolée de la pharaonne et plantés dans l'enceinte de l'avant-cour. Il s'agit du premier rapport historique (en images) sur l'importation d'espèces d'arbres étrangères en Égypte. Une autre nouveauté remonte également au règne d'Hatchepsout et à sa politique d'importation. La pharaonne avait l'habitude de réduire en poudre de la résine d'encens brûlée et d'utiliser cette poudre comme maquillage, pour accentuer le trait de la paupière (*kból* égyptien). La pharaonne est devenue une créatrice de tendances et *le kból a* depuis été utilisé par les dames distinguées de l'empire du Nil.

Sous le règne d'Hatchepsout, non seulement les relations commerciales avec Pount se sont intensifiées, mais l'influence culturelle égyptienne s'est également répandue dans le sud. Les sources mentionnent que les habitants de Pount ont érigé un

sanctuaire à la déesse Hathor. Les relations commerciales avec Pount se sont affaiblies au cours du 11<sup>e</sup> siècle avant J.-C., pendant la période de la 20<sup>e</sup> dynastie en Égypte. Plus tard, des tentatives ont été faites pour relancer les contacts, mais sans succès. Pendant de nombreux siècles, même lorsque les Ptolémées régnaient sur l'Égypte (332-32 av. J.-C.) et pendant la période de domination coloniale romaine, le pays de l'or de Pount est resté vivant dans la tradition mythique.

Son nom a été réutilisé à notre époque : pour désigner une région de Somalie. En 1998, les dirigeants politiques du nord-est de la Somalie, dans la Corne de l'Afrique, ont déclaré Puntland State of Somalia comme une entité autonome. La ville de Garoowe est le centre administratif du nouveau Puntland, en somali Puntlaand.

## 13. L'énigme des Pélasges

La culture pré-indo-européenne passée sous silence par les Grecs

*III<sup>e</sup> - I<sup>er</sup> millénaires avant J.-C.*

Les ancêtres des Grecs ont migré du nord des Balkans vers le sud, c'étaient des éleveurs nomades venant de la steppe eurasiennne. Les migrants parlaient une variante de l'indo-européen, qui a ensuite évolué vers le grec. La plus ancienne documentation écrite de ce dernier est le mycénien connu grâce aux textes sur tablette d'argile du linéaire B. Dans leur nouvelle patrie, que les migrants appelèrent Hellas, la grécité s'est formée avec sa division en tribus, et une identité ethnique en tant qu'Hellènes s'est forgée.

L'Hellade était bien sûr déjà peuplée bien avant l'arrivée des Grecs. Les anciens habitants ne pouvaient pas se comprendre avec les nouveaux arrivants, avec eux, car ils parlaient une langue étrangère. Peut-être qu'au début, il y a eu des conflits entre les deux groupes, mais une cohabitation pacifique a dû rapidement s'instaurer. On peut le constater entre autres à travers l'attribution des noms. Les Grecs appelaient les autochtones Pelasgoi (« Pélasges »), qui contient l'adverbe *pelas* (« proche ; voisin »). Les Pélasges étaient donc les gens du voisinage (*hoi pelas ontes*). Dans l'*Illiade* d'Homère (XVI 233), les Pelasgoi sont mentionnés comme étant les premiers habitants de l'Hellade. Les Grecs savaient que le site de l'oracle de Dodona était une fondation pélasgique.

La culture des Pélasges autochtones était marquée par une continuité de longue durée, ce qui se traduit par un fort attachement aux traditions générales des habitudes de vie. D'un



point de vue archéologique la longévité des traditions néolithiques dans le monde grec a pu être établie : « La structure générale du mode de vie néolithique, qui s'appuie sur de petites communautés villageoises très denses avec une économie solidement enracinée dans l'agriculture et l'élevage, n'était pas dissemblable de la vie rurale en Grèce à travers les millénaires jusqu'à aujourd'hui » (Runnels/Murray 2001 : 62). Il ne faut pas non plus oublier que que même les monuments les plus brillants de l'Antiquité classique – les édifices comme les œuvres philosophiques et littéraires – ont été créés par des hommes qui venaient précisément de cet environnement à dominante agricole.

Les traditions des autochtones ont profondément influencé la culture des premiers Grecs. Beaucoup de choses ne leur étaient pas familières, comme la culture de la vigne et de l'olivier, la médecine, la fabrication de céramiques de grande valeur, le travail du métal, les oracles, la musique et la culture théâtrale et bien d'autres choses encore. Les nouveaux arrivants se sont habitués à un mode de vie sédentaire, avec toutes les conventions sociales de comportement et d'autonomie communale que cela implique. Et ils se sont habitués à l'architecture dans un environnement urbain. Il existe des témoignages de la construction pélasgienne, par exemple des restes de murs sur l'Acropole. Ces restes de l'époque pré-grecque ont été appelés par les Grecs *pelasgikon* (« ce qui a été construit par les Pélasges »).

Lorsque les ancêtres des Grecs sont arrivés dans le sud, ils n'avaient même pas de nom pour la mer. Ils ont donc adopté le mot local pour la désigner. dans leur langue. En grec ancien, la mer, le grand large, est appelée *thalassa*, un mot qui a survécu jusqu'à aujourd'hui en grec moderne.

Les Grecs de l'Antiquité ne savaient pas non plus construire des bateaux capables de tenir la mer et n'osaient pas prendre la mer.

Tout cela, ils l'ont appris des autochtones. Il n'est donc pas surprenant qu'« aucun des termes utilisés en grec pour désigner les parties du bateau ne provient d'une racine sémitique » (Hall 2014 : 12). Une preuve de la tradition indigène de la construction navale sont les mots empruntés au pré-grec, qui constituent la base de la terminologie grecque ancienne dans ce domaine.

Il s'agit entre autres de :

- *agkyra* (*ankyra*) 'ancre', *eune* 'pierres d'ancre', *boutani* 'partie du navire où est fixé le gouvernail', *kalon* 'bois de construction pour les navires', *kantbelia* 'pièce de bois courbée à la poupe', *kindynos* 'banquette dans la partie avant d'un navire', *korymbos* 'le point le plus haut d'un navire', *kydaros* 'petit navire', *laipha* 'voile (faite de peaux de bêtes)', *lenos* 'support dans lequel le mât est encastré', *malthē* 'mélange de cire et de goudron pour fermer de manière étanche les interstices entre les planches de la coque', *paron* 'navire léger', *selis* 'bôme croisée d'un navire', *phalkes* 'nervures dans la coque', *stamines* 'montants latéraux verticaux (pour renforcer la coque)', *sipharos* 'voile supérieure'.

Un terme central de la navigation a également été emprunté à la langue de la population pré-grecque : *kybernao* ('diriger un navire ; naviguer'). Le mot a également pris un sens abstrait dans des comparaisons métaphoriques, dans le sens de 'diriger le bon cap dans la vie' (en tant que leader politique), 'diriger le navire de l'État', etc. Le mot survit dans de nombreuses langues modernes, de gouvernement à cybernétique.

Comme de nombreuses autres réalisations de l'Antiquité grecque, le savoir-faire artisanal en matière de construction navale est associé à la déesse pré-grecque Athéna. Dans le mythe, Danaos est

mentionné comme le premier constructeur de bateaux, qu'Athéna assiste de ses conseils et de son aide (Apollodoros *Mythographos* 2. 1. 4). Elle soutient également le charpentier Tecton. Celui-ci est responsable de la construction du bateau sur lequel Pâris emmène Hélène à Troie (*Iliade* V, 59-60). Athéna coupe des arbres appropriés sur le mont Pélion pour la construction de l'Argo, avec lequel les Argonautes partent pour le pays de l'or, la Colchide (Apollonios de Rhodes, *Argonautika* 2. 1187-89). Dans son épopée *L'Odyssée*, Homère loue l'habileté d'Athéna en tant que constructrice de bateaux, qui conseille Ulysse afin qu'il puisse se construire un navire pour quitter l'île de Calypso (*Odyssée* V, 234-257). Athéna enseigne également à son protégé Ulysse l'art de la navigation (*Odyssée* V, 234-274).

Au fil du temps, les premiers Grecs et les Pélasges ont tissé des liens sociaux au sein de groupes familiaux, et les communautés biculturelles et bilingues ainsi créées ont permis une fusion culturelle et linguistique globale. Elle a façonné le profil de la culture mosaïque qui se présente à nous dans l'Antiquité « grecque » (Haarmann 2014).

Les linguistes se sont longtemps efforcés d'identifier le pélasgique comme une ancienne forme linguistique de l'indo-européen, mais toutes les approches d'une telle reconstruction sont restées stériles. En se basant sur les recherches de Furnée (1972), Beekes (2004, 2010) et Haarmann (2013b, 2014), il est désormais clair que le pélasgique était une langue non indo-européenne ou pré-indo-européenne. Et les Pélasges n'étant pas indo-européens, leur langue n'était pas non plus apparentée au grec.

Dans le vocabulaire du grec ancien, les mots empruntés au pélasgique sont très répandus, et ce dans les domaines de sens les plus divers. Le grec n'a pas seulement adapté des emprunts, mais

aussi une série d'éléments formatifs, p.ex. des suffixes comme *-ss-* (p.ex. dans *narkissos* "narcisse"), *-n-* (p.ex. dans *eiene* "paix") ou *-nd-* (p. ex. dans *spondylos* "conque marine"). Ces formants sont devenus productifs en grec et ont également permis de créer des dérivés de mots héréditaires purement grecs.

Des centaines d'expressions d'origine grecque font partie du bagage culturel de la civilisation occidentale. Mais nous ne sommes guère conscients que nombre de ces emprunts culturels n'ont pas été créés par les Grecs. mais que ceux-ci les ont empruntés eux-mêmes, en l'occurrence aux Pélasges. Le vocabulaire d'emprunt d'origine pélasgique, qui a été transmis par des canaux grecs, est très ramifié, bien au-delà de la construction navale. Les mots arôme, théâtre et psyché sont très répandus ais on y trouve aussi (Haarmann 2017 : 16 et suiv.) :

- Des noms de plantes (plantes naturelles et utiles) : narcisse (*narkissos*), jacinthe (*hyakinthos*), châtaigne (*kastana*), olive (via le latin *oliva*, du grec *elaia*) ;
- Vocabulaire des métiers : céramique (dérivé du grec *keramos* "argile, argile pour faire de la poterie"), cheminée (avec glissement de sens du grec *kaminos* "four du potier"), marbre (*marmaros*), métal (*metallon*) ;
- Expressions pour les propriétés et les attributs : dynamique (dérivé de grec *dynamis* "force, dynamisme"), ethnique (dérivé du grec *ethnos* "peuple ; groupe tribal"), hybride (avec glissement de sens comme dérivé du grec *hybris* "prétention, arrogance ; empiètement ; arbitraire")

Les Grecs, doctes élèves des Pélasges, ont subi le même sort que d'autres nouveaux venus qui ont donné plus tard le ton politiquement en Europe du Sud-Est, les Romains. Les Grecs ont peu à peu dominé les Pélasges, mais ont adopté une grande partie

de leur culture et ont enrichi leur langue. avec des mots d'emprunt. Les Romains qui ont ensuite régné en Grèce ont appris de ceux qu'ils dominaient, les Grecs, et ont intégré de nombreux emprunts dans le vocabulaire de leur langue, le latin.

La culture pélasgique a connu son apogée à l'âge du bronze (3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> millénaires av. J.-C.). Les Pélasges entretenaient des contacts commerciaux avec les autres civilisations de l'ancienne Égée, avec les habitants des îles des Cyclades et avec les Minoens de l'ancienne Crète. Des colonies pélasgiques sont évoquées dans le sud de la Grèce (Péloponnèse) pour la période archaïque (8<sup>e</sup> -6<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Par la suite, les Pélasges se sont en grande partie assimilés à la grécité et ont adopté la langue grecque.

Dans les années 1990, des généticiens ont identifié le profil génétique de l'« outsider méditerranéen ». Ses caractéristiques dans le pool génétique de la population pré-grecque de la Grèce sont clairement reconnaissables sur les cartes génétiques (Cavalli-Sforza 1996 : 63).



Fig. 26 – L' « outsider méditerranéen » dans le paysage génétique du sud-est de l'Europe.

Les Pélasges et leurs réalisations ont été effacés de la mémoire culturelle des Grecs, tout comme les Étrusques l'ont été généralement de la mémoire collective des Romains. Mais des

sources de l'Antiquité mentionnent encore souvent les Pélasges : dans les épopées d'Homère (*Iliade*, *Odyssée*), dans les œuvres des historiographes (entre autres dans les *Histoires* d'Hérodote), dans les textes de littérateurs et de philosophes. On dit que les Pélasges étaient les alliés des Troyens (*Iliade* II 840, X 429), ils faisaient donc partie de la coalition anti-grecque lors de la guerre de Troie. C'est peut-être l'une des raisons de leur éviction. Dans la tradition mythique s'expriment également des ressentiments ethniques. Il y a par exemple l'histoire selon laquelle les Pélasges auraient violé des jeunes filles athéniennes et enlevé des femmes, et auraient été exilés sur l'île de Lemnos pour cette raison. (rapporté dans les *Histoires* d'Hérodote, VI 137-38).

Une motivation supplémentaire pour minimiser l'importance de l'influence culturelle pélasgique sur les Grecs était sans doute aussi la tendance croissante à l'autoglorification de l'élite grecque et sa distanciation par rapport aux «barbares» et à leurs cultures étrangères. Étaient considérés barbares non seulement les peuples en dehors de l'aire culturelle grecque (p. ex. les Celtes, Scythes et Illyriens), mais aussi les non-Grecs en Hellade.

## 13. Jeux taurins et textes en spirale

### Les secrets de la civilisation minoenne de l'ancienne Crète

#### *II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.*

Quand on parle de la Crète minoenne, beaucoup pensent à ce qu'ils ont connu autrefois à l'école, c'est-à-dire le récit de Thésée, qui tue le Minotaure et, avec l'aide de la fille du roi Ariane, sort du labyrinthe de Knossos vers l'extérieur. La plupart des gens n'en savent pas beaucoup plus, tout au plus que le taureau jouait un rôle particulier en Crète.

On n'en savait pas beaucoup plus au XIX<sup>e</sup> siècle, le mythe grec semblait justement être un mythe sans rapport avec la réalité. Heinrich Schliemann avait l'intention, après les succès spectaculaires de ses fouilles de Troie (1871) et de Mycènes (1876), de fouiller également en Crète, qui faisait alors partie de l'Empire ottoman. Schliemann voulait acheter la colline de Kefala,

le site de Cnossos. Cependant, le prix d'achat lui parut trop élevé et il n'a pas poursuivi son plan.

Mais le concurrent de Schliemann, le Britannique Arthur Evans, a demandé une autorisation de fouilles auprès des autorités turques de l'île. En 1900, Evans a commencé son projet de fouilles dans la région de Knossos. Après trois ans de fouilles intensives, les fondations du grand palais de Cnossos ont été mises au jour. Evans a poursuivi ses fouilles – avec une interruption pendant la Première Guerre mondiale - pendant des décennies, jusqu'en 1931. Il a

publié les résultats de ses campagnes de fouilles dans un ouvrage en quatre volumes (1921 - 1935).

C'est grâce à Evans que le monde a appris l'existence d'une civilisation minoenne, autrefois florissante, sur l'ancienne Crète. À l'époque, il est vrai, personne n'osait encore supposer que cette civilisation avancée de l'âge du bronze se rattachait elle-même à une civilisation plus ancienne, la civilisation danubienne (voir

chap. 6). La création culturelle en Crète a commencé bien avant que la civilisation minoenne. Connaisse son apogée, au début du néolithique. Au 7<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., la Crète a été peuplée par des humains qui ont apporté le paquet agricole avec eux. Ils avaient dans leurs bagages les graines des premières plantes utiles, mais pas de bétail. En Crète, une domestication indépendante du taureau sauvage, qui était répandu sur l'île, a eu lieu. L'élevage de bétail s'y est donc développé dans des conditions locales.

Personne ne sait comment s'appelaient les habitants néolithiques de la Crète s'appelaient. Les sources antiques parlent des Minoens, et ce nom est donc d'usage dans les langues modernes pour désigner la population agricole pré-grecque de la Crète. Il est associé à la figure du légendaire législateur de Crète, à Minos. Cette réminiscence n'est pas fortuite, car c'est de Crète que proviennent les plus anciens écrits sur les lois de l'Antiquité grecque, et plus précisément de l'île de Dreros (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; Gagarin 2005).

La langue des Minoens n'était pas indo-européenne, mais est attribuée à la couche linguistique pré-indo-européenne. Il est très probable que le minoen soit apparenté au pélasgique pré-grec et à la langue de la culture cycladique. L'histoire de l'écriture du minoen est également liée à celle de la civilisation danubienne. Environ la moitié des signes de l'écriture linéaire A (60 sur 120), documentés depuis environ 2500 av. J.-C., montre des similitudes évidentes



avec l'écriture de la Vieille Europe (Haarmann 1995 : 49 et suiv.). Cette écriture linéaire a inspiré le développement de l'écriture également chez d'autres peuples avec lesquels les Minoens faisaient du commerce, les Grecs mycéniens (linéaire B) et chez les habitants de la Chypre antique (chypro-minoen) ; (Haarmann 2011 : 175 et suiv.).

En effet, les relations commerciales avec d'autres pays via les routes maritimes constituaient l'épine dorsale de l'économie minoenne et la source de la richesse de la Crète. Le commerce avec les riverains de la Méditerranée orientale était la base de la puissance maritime des Minoens, et ils ont développé leur zone d'influence à une époque où il n'y avait pas encore de concurrents, à la fin du 3<sup>ème</sup> millénaire avant J.-C. Les activités des Égyptiens se limitaient alors essentiellement à la navigation sur le Nil, et ils n'ont parcouru la Méditerranée qu'à proximité des côtes. Les Phéniciens n'étaient pas encore entrés en scène en tant que peuple marin. À cette époque, les Grecs mycéniens apprenaient seulement la navigation et l'art de naviguer de leurs prédécesseurs en Hellas, les Pélasges - et des Minoens.

Les navires marchands minoens opéraient sur les côtes syriennes. Le port d'Ougarit est devenu le principal point de passage des marchandises crétoises au Proche-Orient et du commerce avec Chypre.

De cette île, l'influence minoenne s'est également propagée plus au sud. Les Philistins de la région de Palestine, connus par l'histoire biblique, ont repris des Chypriotes un succès d'exportation de l'époque, l'écriture. Pour écrire le philistin, on a utilisé une écriture dérivée du chypro-minoen. le philisto-minoen.

L'archipel de la mer Égée faisait partie des régions proches du commerce ultra-marin minoen. Sur l'île cycladique de Théra

(l'actuelle Santorin), les marchands minoens établirent un comptoir commercial qui devint rapidement un centre urbain : Akrotiri, au sud de l'île.

Aucune administration centrale ne s'est développée en Crète. Le pouvoir émanait plutôt de ces lieux où les archéologues ont découvert les vestiges de constructions palatiales J.-C. (d'une période plus ancienne, à partir de 2100 avant J.-C., et d'une plus récente à partir d'environ 1750 av. J.-C.). Des élites politiques y régnaient. On ignore s'il s'agissait là d'une organisation de royaumes. Les palais nécessitaient une infrastructure adéquate pour leur entretien et c'est là qu'il faut chercher les débuts de la concentration urbaine. Certains centres de pouvoir régionaux sont devenus d'importantes villes, comme Knossos, qui comptait environ 30 000 habitants. Les estimations pour d'autres villes sont de 15 000 pour Malia et 7500 pour Galatas (Bintliff 2012 : 124, 131).

Les Minoens ont eu le monopole du commerce pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que leur monde s'effondre littéralement à cause d'une catastrophe naturelle. Auparavant, on pensait que l'éruption volcanique de Thera avait eu lieu vers 1550 avant Jésus-Christ. Cependant, des découvertes récentes indiquent qu'elle aurait plutôt eu lieu vers 1615 avant Jésus-Christ. L'éruption volcanique a probablement été provoquée par un séisme marin et elle est considérée comme la plus grande catastrophe de l'histoire géologique de la région égéenne. L'émission d'énormes masses de lave a provoqué l'effondrement du cône volcanique, dans lequel l'eau de mer s'est déversée. Le contact entre les particules incandescentes de lave et l'eau de mer a provoqué une explosion d'une puissance inimaginable.

L'île a été pratiquement déchirée. La ville fondée par les Minoens a été ensevelie sous une épaisse couche de cendres et a disparu de la surface.

Les secousses du séisme sous-marin ont provoqué l'amoncellement d'une (ou plusieurs) énorme vague de tsunami d'une hauteur de près de 100 mètres selon certaines estimations.

Puis le tsunami s'est dirigé vers le sud, vers la Crète. Lorsqu'il a atteint la côte nord de l'île, les vaisseaux minoens qui s'y trouvaient ont été pulvérisés et toutes les installations portuaires détruites. Des moules marines, résidus du choc des vagues de l'époque, ont été trouvées sur les terrasses riveraines actuelles, à une grande hauteur. La destruction de la plus grande partie de la flotte marchande a signifié la fin de la domination maritime minoenne.

Il ne fallut pas longtemps pour que les Mycéniens fassent irruption dans le vide politique laissé par la catastrophe. Ils ont rassemblé une force armée, ont navigué vers la Crète et ont attaqué les Minoens par voie terrestre. Très vite, les Mycéniens ont pris le contrôle de la partie nord de l'île et se sont établis comme souverains dans les palais. La partie sud de la Crète est restée sous administration minoenne. Ce qui s'est développé sur l'île était une symbiose culturelle. À l'époque, les Grecs mycéniens ont peut-être adopté des éléments de base du système juridique des Minoens.

Les Mycéniens gouvernaient l'île depuis les centres administratifs du nord. Il s'agissait des palais de Chania et, plus important encore comme centre du pouvoir, Cnossos. Les archives du palais renferment des milliers de tablettes d'argile avec des inscriptions en Linéaire B, datant de la fin de la période mycénienne, au XIII<sup>ème</sup> siècle av. J.-C..

Après que les Minoens avaient perdu leur monopole commercial, les Mycéniens ont pris le contrôle des routes commerciales en

Méditerranée orientale. Parallèlement, ils ont étendu leurs contacts commerciaux à la Méditerranée occidentale. Des comptoirs mycéniens ont été établis sur les côtes du sud de l'Italie.

Dans le sud de la Crète, en revanche, la civilisation minoenne a pu se développer de manière continue sans l'intervention des Mycéniens. La plupart des tablettes d'argile avec des textes en écriture minoenne (linéaire A) proviennent de archives du palais de Phaistos. On n'est pas encore parvenu à déchiffrer entièrement cette écriture, mais il est largement admis qu'il s'agit d'une écriture syllabique.



Les archives du palais contenaient également un objet avec une inscription, déjà découvert en 1908, mais qui a gardé son secret jusqu'à aujourd'hui : le disque de Phaistos, certainement le document écrit le plus célèbre de la Crète ancienne. Il s'agit d'un

disque en argile, avec des textes en spirale sur les deux faces, dans une police de caractères hiéroglyphiques. C'est le plus ancien texte imprimé du monde, car les signes ont été imprimés à l'aide de poinçons dans l'argile molle avant que celle-ci ne soit brûlée.

Jusqu'à présent, personne n'a réussi à déchiffrer avec certitude le texte du disque. En effet, on ne sait pas s'il est rédigé en minoen indigène ou dans une autre langue. De même, on ne sait pas si les caractères individuels correspondent à des syllabes (comme dans le cas du linéaire A) ou à des caractères individuels. La plupart des tentatives de déchiffrement partent du principe qu'il s'agit d'une écriture syllabique et non d'un alphabet (Duhoux 1977). Il existe également des approches qui considèrent l'utilisation des signes comme étant de type logographique, chaque caractère correspondant à un mot entier (Chadwick 1990 : 194, Haarmann 1995 : 97 et suiv.).

La plupart des chercheurs qui se sont efforcés de déchiffrer le disque s'accordent à dire que le texte a un contenu religieux (Timm 2004). Peut-être s'agit-il de prescriptions relatives à l'exécution d'actes rituels ou d'un texte de dédicace pour un sanctuaire en l'honneur d'une divinité. Un des arguments en faveur d'une association avec la sphère religieuse est le fait qu'il existe d'autres textes en spirales en Crète. Il s'agit de textes plus courts, par exemple sur un anneau et sur des ex-voto.

Mais le mystérieux disque n'est pas la seule relique de la civilisation minoenne à être entourée de mystère pour la postérité. Une fresque du palais de Cnossos, représentant un taureau bondissant et trois figures humaines, est tout aussi célèbre.



Fig.28 – Une des quatre fresques du palais de Cnossos représentant les Taurocathapsies (voltiges sur taureaux). Source : Musée archéologique d'Héraklion. Les trois personnages : A, B et C

Cette scène a été nommée à la légère « corrida ». Mais en y regardant de plus près, on constate qu'aucun des « toreros » ne porte un poignard ou une arme similaire, comparable à l'épée d'un torero espagnol. L'idée d'une corrida n'est pas compatible avec le *salto mortale* dynamique que l'un des participants exécute sur le dos du taureau. Et personne ne se pend aux cornes du taureau dans les corridas modernes en Espagne. Alors, à quoi avons-nous affaire ici ?

Le fouilleur de Cnossos, Arthur Evans, s'est d'emblée fourvoyé en demandant conseil à un torero espagnol. Celui-ci lui a dit qu'il était impensable qu'un combattant se suspende aux cornes, qu'il se laisse ensuite soulever par le mouvement de tête du taureau et que, grâce à son élan, il puisse atterrir sur le dos de l'animal. La probabilité que le taureau projette le combattant sur le côté serait bien trop élevée, de sorte qu'il serait impossible de sauter par-dessus l'animal. L'impossibilité d'un saut dynamique vers le haut a été réinterprétée

de manière métaphorique : « De tels sauts, tels qu'ils sont représentés, semblent certes impossibles à réaliser en réalité ; mais peut-être ces représentations devaient-elles exprimer un dépassement métaphorique de la force brute du taureau ». (Gallas 1986 : 30)

C'est ici qu'intervient une association qui fait tout à fait écho à la réalité de la religion minoenne, à savoir le rôle du taureau en tant qu'animal sacré. Les bucranes, des cornes de taureaux stylisées, sont typiques de l'iconographie religieuse de l'Ancienne Crète et sont interprétées comme des accessoires du culte du taureau. Mais quelle est la signification du fait de s'accrocher dans les cornes dans le contexte du culte minoen du taureau ?

L'idée de la suspension aux cornes n'a pas été abandonnée jusqu'à présent, et presque toutes les tentatives d'interprétation de la scène partent du principe que le sauteur obtient son élan justement en se hissant. La plupart des observateurs n'ont manifestement pas remarqué que les figures humaines ne sont pas une seule et même personne - représentée dans différentes phases de saut - mais trois personnes différentes, ce qui est déjà reconnaissable aux différentes couleurs de leur peau. Deux des personnages sont représentés dans un ton plus clair. Conformément aux conventions de l'art minoen, il s'agit probablement de figures féminines. Les hommes sont représentés avec une teinte plus foncée.

Si trois personnes participent à la scène avec le taureau, on peut supposer qu'il s'agit de mouvements dans une sorte de chorégraphie (Haarmann 2017 : 92 et suiv.). Le personnage féminin qui se suspend aux cornes (= A) ne le fait pas pour se faire soulever, mais pour abaisser les cornes du taureau par le poids de son corps. Il y a une raison valable à cette pression vers le bas, à savoir maintenir les pointes des cornes hors de la trajectoire de saut



de la personne masculine, le sauteur (= B). Le sauteur passe par-dessus la tête du taureau et, après son saut périlleux, atterrit de l'autre côté, où la troisième personne (= C) l'aide à trouver un appui solide.

La prétendue *corrida* n'était donc probablement pas un combat mortel pour l'animal, mais un jeu taurin rituel au cours duquel les acrobates mesuraient leur habileté à la force brute de l'animal sacré. Le caractère pacifique de tels jeux serait également plus cohérent qu'un combat, si l'on pense aux nombreuses références au caractère pacifique de la société minoenne, dont l'image diffère nettement de la nature guerrière des communautés mycéniennes.



## 14. De l'ancre à la citerne

Les Étrusques, médiateurs entre le monde grec et  
le monde romain

*IX<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*

Pour nous tous, des mots comme ancre, avril, atrium, fenêtre, chaîne, fromage, personne, taverne, cérémonie ou citerne font partie intégrante de notre vocabulaire. A l'école, nous apprenons que ces mots viennent du latin et qu'ils font partie de notre civilisation occidentale par l'intermédiaire des Romains. Or, les Romains n'ont pas été les premiers à construire des maisons à atrium et des citernes. Ce sont les Étrusques, qui ont été les maîtres des Romains à bien des égards, qui les ont construites.

Nous associons généralement l'Antiquité aux deux grandes civilisations qui ont marqué de manière décisive notre propre monde moderne, la Grèce et Rome. Dans les livres d'histoire, ces deux civilisations sont présentées comme les grands acteurs et leurs réalisations sont examinées en fonction de points forts idéalisés. La science, la philosophie et les beaux-arts sont considérés comme les acquis de la civilisation grecque, tandis que l'ingénierie, l'énorme activité de construction avec ses dimensions impériales et le talent d'organisation des Romains dans l'administration et les affaires de l'État sont idéalisés comme l'essence de la civilisation romaine. Dans la présentation courante de l'Antiquité, les Étrusques sont à peine traités ou alors de manière isolée - et la compréhension de l'histoire antique reste ainsi incomplète. Ce n'est que dans la perspective de la relation tripartite 'grecque - étrusque - romaine' que des interdépendances importantes, qui restent sinon occultées, deviennent visibles. Les Étrusques sont connus pour avoir été des

navigateurs chevronnés et, parmi tous les peuples de l'Italie préhistorique, ils ont été les premiers à explorer les routes maritimes autour de la terre ferme. « Les découvertes récentes sur la navigation des Étrusques montrent des personnes très qualifiées sur le plan technique et qui ont navigué dans les eaux au-delà de l'Italie avant le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. » (Turfa 2007 : 165). Mais comment expliquer qu'un peuple donné ait navigué de manière intensive, alors que tous les autres peuples de la péninsule italienne s'en tenaient au plancher des vaches, ayant peu de rapports avec la mer ?

Peut-être cela a-t-il un rapport avec l'origine des Étrusques, sur laquelle les avis des chercheurs ont longtemps été divisés. Les uns ont suivi les indications des sources antiques selon lesquelles les Étrusques auraient été établis à l'origine dans la zone côtière orientale de la mer Égée. Les autres comptent les Étrusques parmi les nombreuses populations autochtones d'Italie. Dans le cercle des peuples italiques antiques, les Étrusques se distinguent de tous les autres tant sur le plan culturel que linguistique. L'étrusque ne peut être associé à aucune des familles linguistiques connues (Facchetti 2000, 2008). Comment expliquer cette position particulière ?

Dans les années 1990, les généticiens humains ont fait une découverte surprenante qui a apporté un vent de fraîcheur dans la discussion : le profil génétique des Étrusques, avec ses particularités, se distingue des profils d'autres populations (Cavalli-Sforza et al. 1994 : 278 s.). La recherche génétique moderne a également mis en évidence des parallèles avec des régions situées en dehors de l'Italie. Les traces pointent vers le nord de la mer Égée, dans le nord-ouest de l'Asie Mineure (Achilli et al. 2007). Des hypothèses sur l'origine des ancêtres des Étrusques du nord-ouest de l'Anatolie avaient déjà été émises auparavant (par ex. Beekes 2003 : 6). Elles sont en outre étayées par des observations sur les

liens étroits entre l'étrusque et la langue parlée dans l'Antiquité sur l'île de Lemnos, dans le nord de la mer Égée. La langue des inscriptions lemniennes est très proche de l'étrusque (Beekes 2003, Cultraro 2012). L'écriture alphabétique utilisée présente en outre des particularités archaïques (Agostiniani 2012). Des fragments d'autres inscriptions sur des tessons de céramique indiquent qu'une culture proche de la culture étrusque s'est développée à Lemnos avant la conquête de l'île par les Athéniens au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C..

Si l'on met en corrélation l'origine probable des Étrusques du nord-ouest de l'Anatolie avec l'histoire de leur navigation, c'est concluant. Les ancêtres des Étrusques ont appris le savoir-faire de la construction navale et de la navigation dans leur pays d'origine, où la navigation avait une longue tradition. Les Vétéro-Européens, qui ont édifié la civilisation danubienne (voir chapitre 6), naviguaient déjà en mer, et depuis, la construction navale et la navigation ont été transmises à toutes les époques ultérieures, notamment par les Étrusques et les Minoens en Crète (voir chapitre 13). Concernant la terminologie de la navigation et Parmi les termes de construction navale que l'étrusque a transmis au latin (par ex. *anc(h)ora* "ancre", *carina* "quille", *prora* "proue", *transtrum* "banc de rameurs"), on trouve également des expressions qui perdurent dans le vocabulaire culturel de nos langues modernes, comme le mot antenne. Ce mot, emprunté de l'étrusque au latin *antemna* (ou *antenna*), désignait à l'origine la vergue du mât servant à tendre la voile carrée.



Fig. 29 La sphère d'influence politique et économique des Étrusques aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles av. J.C.

La mer Tyrrhénienne a été nommée d'après les Étrusques, car les historiographes grecs les appelaient *Tyrrhenoi* ou *Tyrsenoï* (Hérodote, *Histoires* I.94). L'origine de ce nom n'est pas claire. Il s'agit peut-être d'une combinaison de deux composants étrusques qui ont été grécisés : Etrusk. *thur* ou *tur* signifie "adeptes" en étrusque, et Rasenna était le nom du père fondateur mythique des Étrusques. Il

est possible que la forme grecque du nom soit née de la combinaison \**thur-senna*. Chez les Romains, les Étrusques s'appelaient *Tusci* et leur région centrale *Tuscia*. C'est de là qu'est né le nom de la région Toscane.

Les Étrusques ont établi un vaste réseau de relations commerciales en Italie, par lequel les Romains ont été informés de l'existence de colonies grecques dans le sud. Le rôle d'intermédiaire des Étrusques se manifeste déjà dans le nom sous lequel les Grecs étaient connus des Romains : *Graeci*. Les Grecs eux-mêmes s'appellent *Hellenes*. D'où vient donc la forme latine de leur nom? C'est là que les Étrusques entrent en jeu. Chez eux, les Grecs s'appelaient *Kreike*, et cette forme de nom est la source du latin *Graeci*.

Les colons grecs étaient présents dans le sud de l'Italie depuis le VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Les colonies les plus anciennes étaient Pithekoussai (Ischia) dans la baie de Naples (vers 750 av. J.-C.) et Syracuse (Sicile, peu après 750 av. J.-C.). Au début, les colons se recrutaient principalement dans la tribu peu connue des Kraikoi/Graikoi, dont les membres migraient de la Grèce centrale vers les colonies nouvellement fondées. Chez les marchands étrusques, les colons étaient appelés *Kreike*, et cette forme de nom s'appliquait à tous les Grecs (de Simone 2015).

Le voyage maritime de la mer Égée vers l'ouest a été mythifié. Les Etrusques se sont créé un ancêtre légendaire qui les a conduits vers leur deuxième patrie, l'Italie. Il s'agissait d'Énée, un parent du dernier roi de Troie, Priam. Non seulement dans l'art étrusque, mais aussi chez les Grecs, on trouve des représentations d'Énée portant son père paralysé sur son dos et le sauvant de la ville en flammes. Énée n'était pas un héros mythique quelconque, un sang divin coulait dans ses veines. Il était le fruit d'une relation entre la

déesse Aphrodite et un mortel, le prince Anchise. Le sujet du mythe d'Énée a déjà été traité par les Grecs, notamment par Stésichore au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et par Dionysos d'Halicarnasse au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.

Le destin détermine une longue odyssée pour Énée, qui part de Troie et traverse la Méditerranée jusqu'à Carthage. Là, il est pendant un certain temps l'hôte de la reine Didon, qui tombe amoureuse du héros et lui demande de rester chez elle. Mais Énée se souvient de sa prédestination, reprend la mer et laisse Carthage derrière lui, tout comme Didon. Didon ne parvient pas à surmonter la séparation et se suicide (Lancel 1995 : 23 s.). Énée, quant à lui, se dirige vers son destin et débarque sur la côte du Latium. Il y prend Lavinia pour épouse et fonde avec elle la tribu des Etrusques.

Plus tard, les Romains reprennent le mythe d'Énée et le romanisent. Selon eux, le descendant d'Énée et de Lavinia aurait été Numitor, fondateur et roi d'Alba Longa. Sa fille Rea Silvia est consacrée à la déesse Vesta en tant que servante vierge. Mais la suite de son parcours n'est pas linéaire et elle s'embourbe dans une liaison avec le dieu de la guerre Mars. De cette relation naîtront peut-être les enfants les plus célèbres de la mythologie romaine, les frères Romulus et Remus. Numitor ordonne de tuer les rejetons. Les serviteurs chargés de cette mission n'exécutent pas l'ordre, mais laissent les garçons sous un olivier au bord du Tibre. C'est là qu'intervient le mythe de la louve capitoline, qui allaite les deux frères et les maintient en vie jusqu'à ce qu'ils soient recueillis par un berger et grandissent sous sa protection.

L'interprétation romaine de la navigation de l'ancêtre divin et de la nouvelle intervention divine de Mars a survécu à l'histoire étrusque et est devenue mondialement célèbre. L'adaptation littéraire la plus

sublime de l'histoire d'Énée chez les Romains est sans aucun doute l'œuvre épique de Virgile, l'Énéide, que le poète a créée entre 29 et 19 avant Jésus-Christ. Le clan des Juliens (*Gens Iuli*) y est célébré comme descendant d'Énée. L'idéologie impériale voulait que César et l'empereur Auguste se considèrent fièrement comme les descendants d'Énée (Tanner 1993 : 19).

Les migrants qui ont débarqué en Italie étaient un « groupe de Tyrrhéniens'

[...] de la région de l'Asie mineure et de la mer Égée ». Ils se sont révélés être les « porteurs d'une culture urbaine très développée, dont les racines plongent dans la civilisation avancée pré-indo-européenne du 2<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. [...] » (Pffiffig 1989 : 8). Sous l'égide des Étrusques, s'est développée au cours du IX<sup>ème</sup> av. J.-C., la culture indigène de Villanova en Étrurie, le plus ancien stade de développement de l'âge du fer en Italie, qui se transforme rapidement en un stade précoce de la culture étrusque sur le sol italien. Les Étrusques construisent leurs villes, qui deviennent des cités-États (Pallottino 2016 : 249). Douze de ces cités s'unirent en une confédération. Les noms de la plupart des villes étrusques se perpétuent jusqu'à nos jours : étrusque *Chair* > latin. *Caere* > ital. Cerveteri, *Velsna* > *Volsinii* > Bolsena, *Curtun* > *Cortona* > Cortona, etc.

Les Étrusques avaient apporté le savoir-faire en matière d'urbanisme de la région du nord de la mer Égée. Leurs villes dans la péninsule italique ont été les premières agglomérations urbaines à se développer avant l'arrivée des colons grecs en Sicile. L'une des premières villes étrusques fondée était Rome, située à la périphérie sud du noyau étrusque, là où l'Étrurie et le Latium se rejoignent. Avant que les Étrusques ne commencent à développer la ville, Rome était une idylle rurale, sur les sept collines, les gens vivaient

dans quelques villages endormis. La fondation de la ville est racontée dans le mythe, dont seule la version romaine a été conservée, dans une œuvre de dimension épique : *Ab urbe condita libri* (*Histoire de Rome depuis sa fondation*) de l'historiographe romain Tite Live, datant du I<sup>er</sup> siècle avant JC.

La construction de toutes les premières villes a commencé selon le cérémonial étrusque (*ritus Etruscus*). Il s'agissait de l'acte rituel consistant à tracer un sillon avec une charrue, comme paramètre de la zone urbaine. La ligne du sillon rituel marquait le terrain où les murs de la ville étaient construits. Le terme latin utilisé à cet effet (*murus*) est un emprunt à l'étrusque. Selon le mythe fondateur, le sillon rituel de la ville de Rome a été tracé par Romulus. Lorsque son frère Remus se moqua de lui, sauta par-dessus le sillon et affirma qu'un sillon ne pouvait pas repousser un ennemi, Romulus se mit en colère et tua son frère.



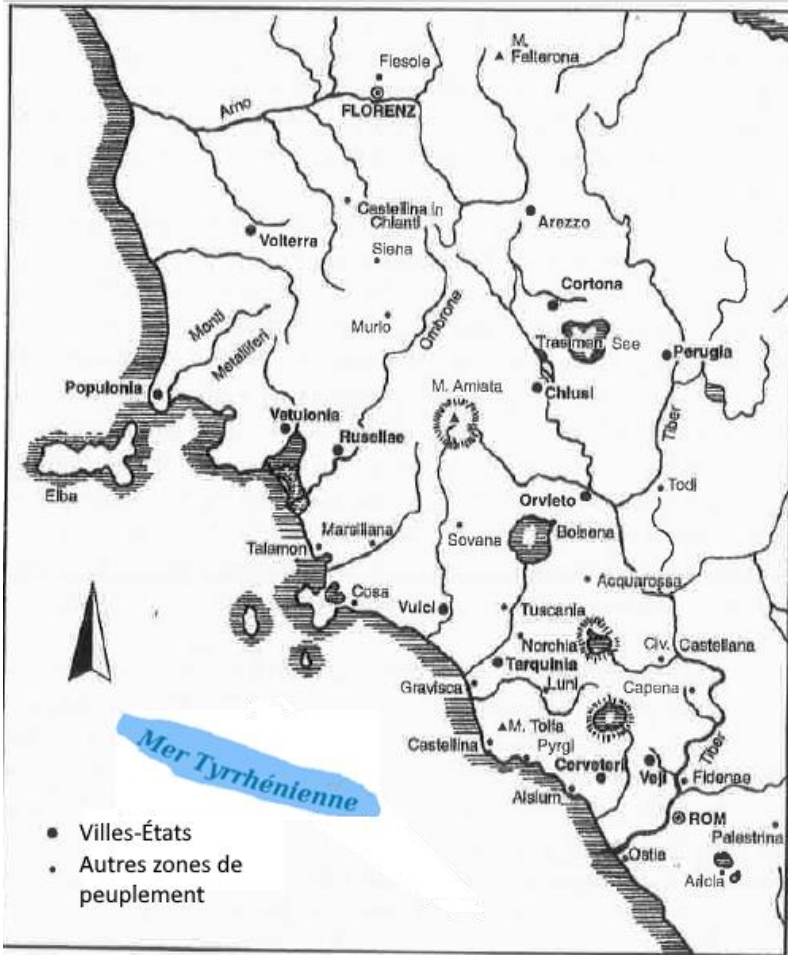


Fig. 30 L'Étrurie préromaine

On dit traditionnellement que Romulus a donné son nom à Rome, dérivé de son propre nom. La recherche moderne voit les choses différemment : le nom vient d'un clan patricien étrusque, les Ruma, et leur nom est associé au mot étrusque pour rivière (*rumon*) (Baldi 2002 : 106 f.). Les Ruma étaient donc « les gens du fleuve (Tibre) ». Pour la construction de la ville, Romulus appela à Rome de nombreux nouveaux colons des régions environnantes, dont de

nombreux colons étrusques du sud de l'Étrurie. Le terme élémentaire de colon, tout comme sa désignation en latin (*colonus*), remonte à des modèles étrusques. La population des collines de Rome n'était donc pas homogène sur le plan ethnique. Romulus a réparti les quartiers de la nouvelle ville entre les différentes tribus, chacune avec sa propre culture et sa propre langue. Il y avait les groupes italiques : les *Rammes* (Latins) et les *Titienses* (Sabins), et il y avait les *Luceres*, qui étaient les Étrusques. C'est dans les rangs de ces trois tribus que se recrutaient les gardes du corps du roi, appelés *celerés* (« la troupe rapide »), un terme étrusque.

Le fait que les Romains aient appris la vie en milieu urbain des Étrusques se voit entre autres dans le fait que la nomenclature de l'urbanisme était marquée par l'influence étrusque, à commencer par l'expression générale pour ville : *urbs*. Sur place, les Romains ont appris beaucoup de choses que les artisans étrusques leur ont enseignées, la technique des plafonds voûtés (*camurus*) et de la construction circulaire (*fornix*), l'aménagement de canaux de drainage ainsi que la technique spéciale des poutres des constructions de toit. Les maîtres d'œuvre étrusques ont également construit les plus anciens temples de la ville (Camporeale / Morolli 1990 : 369).

Non seulement la planification et la construction des communautés urbaines étaient d'inspiration étrusque, mais les structures administratives dans les centres urbains étaient également organisées selon des modèles étrusques. Romulus, le premier roi légendaire de la ville, a fondé la lignée royale latine du point de vue de l'historiographie romaine. Plus tard, des souverains d'origine sabine accédèrent également au pouvoir. La lignée royale latino-sabine a été remplacée par une lignée étrusque. Le premier souverain étrusque Tarquinius Priscus (régnant de 616 à 579 av. J.-C.) était issu d'une famille patricienne distinguée de Tarquinia. Le

dernier régent de la période royale à Rome était également un Étrusque, Tarquinius Superbus. Sa destitution en l'an 509 av. J.-C. marqua la fin de la période royale et le début de l'ère de la République romaine.

Les Étrusques, qui vivaient dans leur propre quartier (*vicus Etruscus*), n'ont pas été affectés par le changement de pouvoir et leurs services ont continué à être appréciés par les Romains. La nomenclature latine des termes administratifs et politiques clés est marquée par des emprunts étrusques. La *macstarna* étrusque est à la base de la fonction romaine de magistrat (*magister populi*). On suppose que le nom de l'État romain (*res publica*, littéralement « la chose publique ») est également une traduction d'emprunt de l'étrusque *mekh rasnal* ("communauté des citoyens") (Rix 1984 : 466).

Lorsque les migrants étrusques sont arrivés en Italie, ils ont également apporté leur écriture dans leur bagage culturel. Le document le plus ancien en Italie est le nom d'une femme étrusque gravé sur un récipient en céramique trouvé dans une tombe à Osteria dell'Osa (l'ancienne Gabii) (Bietti Sestieri / De Santis 2000 : 53). Elle date du début du VIII<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. et est donc antérieure de plusieurs décennies à l'inscription la plus ancienne - dite de Nestor - de la colonie grecque de Pithekoussai (Ischia). L'écriture étrusque est elle-même dérivée de la variante de l'écriture grecque en usage sur l'île d'Euboia, dans le nord de la mer Égée. Les Étrusques avaient déjà eu des contacts commerciaux avec Euboia alors qu'ils étaient encore installés dans leur patrie d'origine.

La langue étrusque a donné naissance à une littérature abondante, qu'il s'agisse de littérature générale (par exemple, des documents juridiques tels que des contrats de partage de terres, des actes de dédicace à caractère religieux, des livres sacrés contenant des

instructions pour l'accomplissement de rituels religieux) ou de littérature de divertissement. Selon les indications de Terentius Varro du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., il y aurait eu un poète étrusque du nom de Volnius, « qui écrivit des tragédies étrusques » (... *qui tragoedias Tuscas scripsit*).

Quelques documents ont été conservés pour la littérature générale (textes gravés dans la pierre ou sur des plaques de bronze), mais rien pour la littérature de divertissement. Des traductions en latin des livres sacrés ont été réalisées, mais elles ont toutes été perdues. Au début de l'Empire, alors que le monde intellectuel romain se souvenait avec nostalgie de la culture étrusque, des ouvrages historiographiques sur l'histoire des Étrusques ont vu le jour. Le plus connu est *Tyrrhenika* de l'empereur Claude I<sup>er</sup> (I<sup>er</sup> siècle après J.-C.), rédigée en grec. Il n'en reste que des fragments dans les œuvres d'autres auteurs qui en ont fait des citations.

Le texte le plus long qui nous soit parvenu en étrusque - il contient des prescriptions religieuses - est une bandelette de momie, « un tissu de lin plié à la manière d'un accordéon, qui comportait à l'origine 12 colonnes de 34 lignes » (Facchetti 2008 : 222). Elle était découpée en bandes avec lesquelles on enveloppait une momie égyptienne, et c'est ainsi que le document a été conservé.

La vie cultuelle des Étrusques a durablement impressionné les Romains. Le système d'augure avec des prédictions basées sur l'interprétation des vols d'oiseaux a été repris, tout comme la nomenclature qui y est liée. Le nom de l'oiseau sacré, l'aigle (*aquila*), est d'origine étrusque, tout comme le terme désignant l'augure lui-même (*haruspex*). Le cérémonial de type étrusque (*caerimonia* "cérémonie rituelle" < étrusque) a fait son entrée dans le canon religieux des Romains.

Les patriciens romains avaient les mêmes habitudes de vie que les Étrusques et envoyaient leurs enfants en Étrurie, notamment à

Caere, pour y recevoir une éducation. Les Romains ont appris à lire et à écrire auprès des maîtres étrusques. Le plus ancien texte en latin qui nous soit parvenu ne date que de 600 av.J.-C. : c'est la « pierre noire » (*lapis niger*) trouvée sur le site du Forum romain.

L'une des pierres angulaires de l'ordre social était le système juridique. Nous avons l'habitude de relier les débuts de la tradition juridique européenne au droit romain. En effet, les collections monumentales de droit romain que l'empereur Justinien a fait compiler au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. ont eu une influence durable sur l'histoire du droit en Europe occidentale. Mais là aussi, il y a eu des précurseurs. L'influence étrusque dans le droit romain est très étendue, tant en droit public qu'en droit privé. De nombreux mots d'emprunt étrusques dans la nomenclature du droit latin en témoignent, et beaucoup ont trouvé leur chemin jusqu'à la terminologie spécialisée du droit européen moderne ; par exemple *causa* ("litige") ou *titulus* ("jugement en cas de litige").

Les Étrusques peignaient richement leurs chambres funéraires avec des fresques représentant, entre autres, l'activité lors des banquets et de toutes sortes de loisirs. Le théâtre des Étrusques était différent de celui des Grecs. Ils ne construisaient pas d'amphithéâtres comme le feront plus tard les Romains. Pour les représentations, ils construisaient une scène en bois (appelée *scaena* en latin par un emprunt étrusque). Des danseurs et des acteurs masqués y évoluaient. Un tel acteur masqué s'appelait *phersu*, dont le mot latin *persona* est dérivé. Nos mots culturels européens modernes (*Person* en allemand, *personne* en français, *persona* en italien/espagnol) proviennent donc à l'origine du monde du théâtre étrusque.

Bien avant les Romains, les Étrusques organisaient déjà des combats de gladiateurs, et les Romains ont adopté cette tradition ainsi que l'ABC de la guerre. Comme nous le savons tous par

L'histoire, les Romains ont appris en profondeur leurs leçons étrusques, ont développé et perfectionné le savoir-faire de la guerre. L'une des institutions les plus populaires de l'armée étrusque était la marche triomphale (de *triumphus* "victoire militaire" < étrusque), le plus grand honneur qui pouvait être accordé à un chef d'armée victorieux. Grâce à leurs capacités militaires, les Romains s'emparèrent des cités-États étrusques les unes après les autres à partir du III<sup>ème</sup> siècle (la première fut Veji en 396 av. J.-C., la dernière Falerii en 241 av. J.-C.). Rétrospectivement, les historiographes romains ont interprété le déclin de la suprématie étrusque comme une faiblesse de l'ordre social. La « décadence » de la société étrusque se reconnaissait selon eux entre autres au fait que les femmes étaient autorisées à participer à des événements publics tels que des banquets ou des compétitions sportives. On trouve des allusions à cette pratique dans les œuvres de Tite Live, Plutarque et d'autres auteurs antiques.

Les Étrusques se sont assimilés au fil du temps, abandonnant leur propre langue au fil des générations et adoptant le latin. Les noms latins se sont également imposés peu à peu parmi les citoyens romains d'origine étrusque (Hadas-Lebel 2004 : 360 et suiv.). Mais le nom d'un Étrusque éminent reste inoubliable, car il a posé des jalons intemporels pour la création culturelle dans le monde occidental. Il était le confident de l'empereur Auguste et le plus haut fonctionnaire de la magistrature : Gaius Maecenas, descendant d'une riche famille patricienne étrusque. Maecenas a rassemblé autour de lui des Romains talentueux et les a soutenus financièrement. Il a soutenu Horace et Ovide, dont les œuvres poétiques font partie de la littérature mondiale. Cet Étrusque conscient de la culture s'est ainsi rendu immortel, car aujourd'hui comme à l'époque d'Auguste, la vie culturelle d'une société a besoin aujourd'hui encore de mécènes riches (en idées).



## 15. Les cavaliers nomades scythes

### Une grande puissance dans la steppe eurasienne

*X<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*

Les montagnes de l'Oural se terminent au sud par la plaine qui borde la côte de la mer Caspienne. D'un point de vue géographique, c'est la région de transition de l'Eurasie, le point de jonction entre deux continents, l'Europe à l'ouest et l'Asie à l'est. Le seul obstacle naturel à la libre circulation dans ce paysage est le fleuve Oural qui, jusqu'au 4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., était également un fleuve frontière séparant le développement culturel des deux côtés. Après la fin de la période glaciaire, il y a environ 10 000 ans, la culture des chasseurs-cueilleurs archaïques s'est maintenue du côté asiatique et la forme économique traditionnelle s'est poursuivie pendant des millénaires.

Du côté européen, le changement climatique postglaciaire a déclenché un processus d'assèchement progressif. Il s'en est suivi la formation d'un paysage de steppes typique de l'époque historique, dans lequel les hommes sont passés de la chasse et de la cueillette à l'élevage nomade. Ils ont domestiqué les chèvres et les moutons - et le cheval. D'abord utilisé comme animal de bât, puis comme monture, le cheval est devenu indispensable à l'économie pastorale nomade à partir du 6<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ. Les chevaux jouent un rôle central dans toutes les cultures nobles d'Eurasie, dans l'économie, dans la vie quotidienne et dans la mythologie.

Ces éleveurs nomades dans la steppe étaient des Indo-Européens dont la langue et la culture étaient encore uniformes à l'époque. Au 5<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., ils ont commencé à migrer, d'abord vers



l'ouest, puis un peu plus tard vers l'est. La plaine au sud de l'Oural est ainsi devenue une zone de passage pour les nomades, la « porte des peuples », comme on l'appelait au XIX<sup>ème</sup> siècle. De cette manière, le nomadisme éleveur a également été transféré vers l'Asie centrale et plus tard vers le sud de la Sibérie. Pendant plusieurs millénaires, la steppe eurasiennne a été dominée, du côté européen comme du côté asiatique, par des cavaliers nomades qui, en raison de leur mobilité, étaient supérieurs à toutes les populations sédentaires (Haarmann 2016 : 139 et suiv.).

C'est sous la forme d'une association lâche de différentes tribus nomades que les Scythes sont apparus en Asie centrale au début du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., passant par la « porte des peuples » vers l'ouest. Les Scythes étaient en quelque sorte les premiers « remigrants » nomades vers l'Europe. Ils ont rapidement contrôlé une grande partie de la steppe eurasiennne. Au V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., leur influence en Europe s'étendait du Danube (Istros) à l'ouest au Don (Tanaïs) à l'est et jusqu'à la région de Kiev au nord. Les Scythes ont toujours maintenu ouvertes les voies de communication vers l'Asie centrale et la Sibérie du Sud. Les Grecs ont rencontré ces nomades des steppes lorsqu'ils ont fondé leurs colonies sur la côte nord de la mer Noire. Chez eux, ces nomades s'appelaient *Skythai*, devenue *Scythae* chez les Romains.

Le récit le plus détaillé sur les Scythes se trouve dans le 4<sup>e</sup> livre des *Histoires* d'Hérodote (V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). C'est également lui qui mentionne le nom par lequel les Scythes se désignaient : *Skolotoi* (*Skulatā*, «archers», «Scolotes »).

Aux yeux des Grecs, les Scythes étaient bien sûr des barbares (*barbaroi*), mais ils appréciaient le courage au combat des guerriers scythes, et les archers scythes, qui maîtrisaient parfaitement leur art de la guerre, sont représentés sur des peintures de vases attiques.

Les Scythes étaient craints comme ennemis et appréciés comme alliés. Les relations entre les Grecs et les Scythes ont donc été changeantes, mais principalement pacifiques. Cependant, il était toujours important pour les Grecs de mettre en avant les traits « barbares » des nomades. Dans son recueil de poèmes lyriques et d'élégies, Anacréon (mort vers 485 av. J.-C.) évoque également à plusieurs reprises les coutumes des peuples en matière de consommation de vin. Chez les Scythes, la coutume était de le boire pur (356.6-11), tandis que chez les Grecs, il était courant de mélanger le vin avec de l'eau. Seuls les Spartiates avaient l'habitude de boire leur vin « à la manière des Scythe », écrit Hérodote (*Histoires* 4.74-75).

Les habitudes de vie des Scythes sont présentées de manière colorée par Hérodote, bien sûr dans une perspective unilatérale grecque. Mais beaucoup de choses ont été confirmées par la recherche archéologique, notamment en ce qui concerne l'héritage matériel des nomades. Dans des circonstances normales, c'est-à-dire dans les conditions climatiques de la zone steppique, les matières organiques auraient disparu au fil du temps, n se décomposant ou en pourrissant. Les Scythes - comme d'autres nomades - avaient l'habitude d'enterrer leurs morts dans des chambres funéraires richement aménagées, sur lesquelles de grands monticules de terre étaient amassés. Ces tumulus, désignés par le mot tatar *kourganes* sont présents dans de nombreux endroits de la steppe eurasienne, de l'Ukraine jusqu'au sud de la Sibérie. De nombreux kourganes sont situés dans la zone de permafrost sur les pentes des montagnes de l'Altaï, où les matières organiques ont également été conservées comme dans un réfrigérateur.

Les plus célèbres kourganes se trouvent dans la vallée de la rivière Pazyryk, sur le plateau d'Ukok. Et c'est là que des découvertes sensationnelles attendaient les chercheurs.

Lorsque les fouilleurs ont ouvert les tumulus de Pazyryk (le premier kourgane en 1929, d'autres dans les années 1940 et 1990), une scène sensationnelle s'est offerte à eux : « car les chevaux et les corps humains empilés avec leurs brides avaient d'abord été momifiés, puis la glace les avait encore une fois conservés avec leur chair, leurs tatouages et les traits individuels de leur visage » (Schiltz 1994 : 261). Les kourganes de Pazyryk datent du V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. et leurs objets funéraires témoignent des contacts commerciaux étendus des Scythes avec l'Europe, l'Asie centrale, l'Inde et la Chine. La vallée de Pazyryk était située sur la route commerciale reliant la Chine à l'Asie centrale et à l'Inde. Des représentants de l'aristocratie scythe ont été enterrés dans les kourganes. L'aménagement d'une tombe pour un homme et d'une autre pour une femme, appelée « Altai Lady » par les archéologues, était particulièrement riche. Les deux morts avaient la peau recouverte de tatouages élaborés représentant des animaux. La coutume des aristocrates scythes de se faire tatouer a été rapportée par Hérodote.

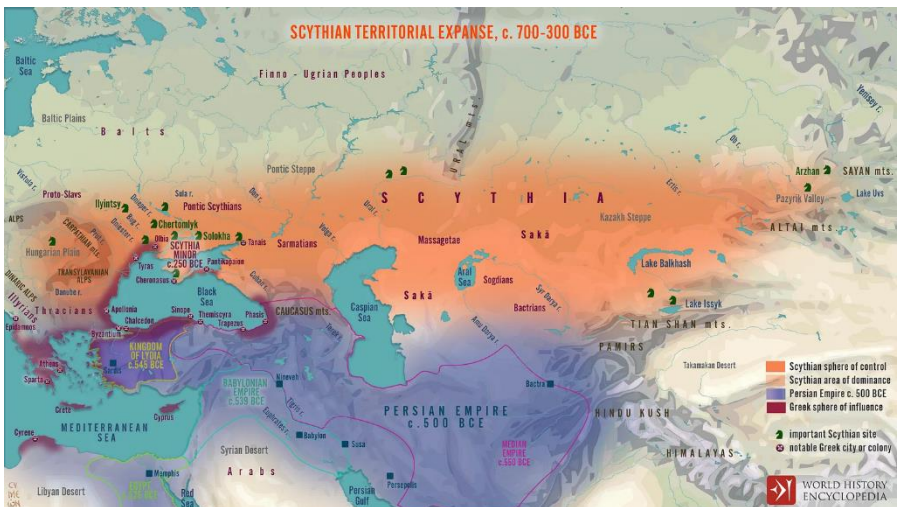


Fig. 31 – L'expansion territoriale des Scythes de 700 à 300 av. J.-C.

Parmi les objets funéraires se trouvaient de nombreux textiles (tentures et appliques en tissu), dont un tapis considéré comme le plus ancien de ce type conservé dans le monde. On a également trouvé des représentations d'animaux en bois artistiquement sculptées et des ornements en cuir pour les selles. Le plus impressionnant - et pas seulement à Pazyryk - est l'orfèvrerie scythe, sous forme de bijoux individuels, mais aussi de frises d'images ou d'ornements de harnachements de chevaux et d'armes. Les principaux motifs sont des animaux. Le style animalier scythe était pleinement développé au VII<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ. Les animaux représentés sont pour la plupart des animaux sauvages (p. ex. léopard des neiges, cerf, élan, bélier, aigle), mais aussi des créatures fabuleuses (p. ex. griffons) et des animaux domestiqués (principalement le cheval, plus rarement des moutons ou des chèvres).

La suprématie des Scythes dans la steppe reposait sur leurs guerriers à cheval. Les Scythes ont été les premiers nomades à entretenir des contingents entiers de cavaliers mobiles, formés pour agir en association avec d'autres, mais aussi en tant que combattants solitaires. En cas d'urgence, les guerriers pouvaient être amenés sur le lieu du combat en peu de temps, même sur de grandes distances. Une situation de crise particulière s'est produite en 514 av. J.-C., lorsque le roi perse Darius I<sup>er</sup> a entrepris une expédition punitive avec une grande armée contre les Scythes de la steppe, qui avaient envahi son royaume à plusieurs reprises. Les Scythes ont très bien reconnu le danger et se sont organisés en conséquence. Il est rapporté qu'un détachement de cavaliers scythes stationné dans la ville amie d'Athènes s'est retiré pour rejoindre les troupes dans la steppe. L'action militaire de Darius a échoué, son attaque a été repoussée par les Scythes.

Dans leur mode de vie, les Scythes étaient adaptables et flexibles. Ils ne vivaient pas seulement comme des nomades dans la steppe. Au contact des colons grecs, certains groupes se sont habitués à vivre de manière sédentaire et à pratiquer l'agriculture. Les Scythes se sont également installés dans les villes grecques de la péninsule de Crimée. Il existait également une colonie urbaine fondée par les Scythes, Neapolis Skythika (sur le site de la ville moderne de Simferopol).

Les Scythes et les Grecs se sont également mariés entre eux et les descendants de ces familles ont été appelés *Hellenes Skythai*. Ces Grecs scythes ont grandi dans et avec deux cultures et ils étaient bilingues. Nulle part ailleurs, l'opposition entre les Grecs et les autres peuples, les barbares, ne s'est autant estompée que dans le milieu urbain de la Crimée. De nombreux archéologues se sont étonnés de l'habileté avec laquelle les bijoux en or typiques de la Scythie étaient réalisés. On a spéculé sur le fait que les Scythes avaient commandé de telles pièces à des orfèvres grecs. C'était peut-être le cas au début. Mais plus tard, les Grecs scythes ont eux-mêmes été formés comme orfèvres et ont produit des bijoux et des appliques pour leurs voisins scythes.

Le biculturalisme et le bilinguisme n'étaient pas seulement répandus en Crimée. Il y avait également des colonies dans l'arrière-pays des villes grecques sur la côte de la mer Noire, où des Hellènes scythes vivaient comme agriculteurs et éleveurs sédentaires. Hérodote (*Histoires* 4.17) parle des Callipidai (au nord d'Olbia) et des Gelonoi, deux groupes qu'il qualifie de « population gréco-scythique ». Le village central de Gelonos a été longtemps étudié par les archéologues, et les traces mènent loin à l'intérieur des terres (à 400 kilomètres d'Olbia), à la lisière de la steppe boisée, dans la région de Bel'sk sur la Vorskla, un affluent du Dniepr (Moreno 2007 : 149 s.). Gelonos a été habitée entre le VI<sup>ème</sup> et le

III<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. et est considérée comme un lieu de transbordement pour les marchands scythes et grecs, « ses remparts de 33 km de long et jusqu'à 10 m de haut assuraient la liaison avec trois fortifications, et protégeaient également de nombreux ateliers et lieux de culte » (Baumer 2012 : 234).



Fig. 32 - Pendentif scythe en or du kourgane royal dit de Tovsta Mohyla, Pokrov, Russie, daté de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Les agriculteurs, qui vivaient dans un environnement ethniquement mixte, constituaient un lien important pour les relations économiques entre les colonies de la mer Noire et la Grèce continentale. La majeure partie des céréales nécessaires à l'État athénien n'était pas produite en Attique, mais dans la région côtière de la mer Noire, d'où elle était expédiée vers le sud.

Une aristocratie scytho-grecque s'établit à l'est de la Crimée, contrôlant le commerce des céréales, indispensable à Athènes. Dans la seconde moitié du V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., un royaume s'est constitué sur le Bosphore cimmérien avec pour capitale Pantikapaion (Vinogradov 1997). L'écrivain hellénistique tardif

Strabon mentionne dans son ouvrage *Geographia* (7.4.4. entre autres) ce royaume situé sur la voie navigable qui relie deux mers

Les Scythes nomades de la steppe ont continué à être influents. Avaient-ils aussi une organisation étatique ? Dans l'immensité de la steppe eurasiennne, il ne pouvait y avoir d'autre ordre que celui de la libre circulation sur certaines routes, et si la circulation sur ces routes était contrôlée militairement par certains groupes, la région faisait partie de leur zone de pouvoir, mais sans délimitation territoriale. Au cours du III<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., les Sarmates sont entrés en concurrence avec les Scythes pour la domination de la steppe. Ils finirent par l'emporter et ces groupes scythes aussi se replièrent en Crimée au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.. Ils y fondèrent un dernier royaume dont le centre était Neapolis Skythika. Ce royaume a perduré pendant des siècles et ne s'est dissous que sous l'assaut des Goths au III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ.

Les Scythes et les Grecs se ressemblent dans leur vénération des principales divinités féminines (Ustinova 1999 : 69 et suiv.). Les Scythes tenaient en haute estime la déesse Tabiti, dont le nom est dérivé de la racine indo-européenne *\*tap-* "chauffer, attiser (le feu)". Hérodote, qui compare dans un passage de son œuvre les divinités scythes aux divinités grecques (*Histoires* 4.59), met Tabiti en relation avec l'Hestia grecque, car les deux déesses étaient vénérées comme patronnes du feu et du foyer. La déesse scythe Api est comparée par Hérodote à la déesse pré-olympique Ge (ou Gaia), et la scythe Argimpasa à Aphrodite Ourania. Dans les colonies grecques de la mer Noire, il existait également un culte de Déméter, la mère des céréales. Elle et sa fille Perséphone, maîtresse du royaume des morts, étaient également vénérées par les Grecs scythes (Baumer 2012 : 235 et s.).

Sur le plan ethnique, les Scythes font partie des populations iraniennes dont les langues constituent l'un des principaux groupes de la famille des langues indo-européennes. Leurs plus proches parents linguistiques étaient les Sarmates. Le scythe ne nous est pas parvenu par écrit. Les représentants de l'aristocratie scythe ou les Grecs scythes utilisaient le grec comme langue écrite, car il s'agissait de la langue de l'enseignement et des échanges dans la région de la mer Noire. Bien que l'on trouve de nombreux noms de groupes tribaux scythes ainsi que des noms de lieux et de personnes scythes dans les œuvres d'auteurs antiques, il n'y a pas plus de deux cents mots scythes environ qui nous sont parvenus. Le scythe a néanmoins laissé des traces dans certaines langues, sous la forme de mots d'emprunt. Les mots d'origine scythe sont par exemple, les termes *sapog* "bottes" et *topor* "hache" en russe et en ukrainien.



## 16. Mystérieuses Amazones

### La communauté des guerrières de la mer Noire

*1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C.*

Pendant longtemps, les Européens ont cru que les Amazones n'existaient que dans la mythologie de la Grèce antique. Là-bas, les histoires de guerrières féroces étaient considérées comme vraies, mais l'observateur moderne se demande naturellement si la matière des récits peut être fixée d'une manière ou d'une autre dans l'histoire des civilisations. Existait-il un peuple historique de guerrières, avaient-elles une reine et un royaume sur lequel elle régnait ? À première vue, il semble que nous nous trouvions face à un vide, car les livres d'histoire conventionnels ne contiennent aucune indication à ce sujet.

Mais la recherche de traces n'est pas vaine, car c'est dans les cultures nomades autour de la mer Noire que l'on trouve des indices. L'œuvre d'Hérodote, datant du V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., fournit une fois de plus des indications dans ce sens. Cet historiographe a beaucoup voyagé et a également visité Olbia, l'une des colonies grecques sur la côte nord de la mer Noire (voir chapitre 15). C'est certainement des habitants de cette région qu'il tire ce qu'il nous apprend sur les Scythes et autres cavaliers nomades. Il raconte entre autres dans ses *Histoires* (4110-117) des épisodes de la guerre des Grecs contre les Amazones. Certaines d'entre elles auraient été capturées sur les rives du lac Méotide (la mer d'Azov), mais elles auraient réussi à se libérer, à s'enfuir et à organiser des expéditions guerrières contre les Scythes. Les Scythes avaient respectueusement appelé les Amazones *Oiorpata* (« tueuses d'hommes » : composé de *oior* "homme" et *pata* "tuer"). Une fois la

paix revenue, les Amazones et les Scythes seraient devenus des « frères et sœurs d'armes ». Sur les vases grecs, certaines de ces guerrières sont représentées dans des vêtements typiquement scythes.

Apparemment, les amazones et les hommes scythes s'amusaient ensemble. Leurs descendants auraient été les Sauromates, dont l'une des tribus était les Sarmates. Ces derniers se sont installés dans la région au nord du fleuve Tanais. Chez les Sauromates, les filles comme les garçons auraient été entraînés au maniement des armes.

Ces passages ont été considérés par la postérité comme des inventions fantastiques, Hérodote étant connu pour mettre de la couleur locale dans ses histoires. D'autre part, on sait qu'Hérodote a rapporté beaucoup de choses qu'il avait entendues de la part de ses concitoyens. Il dit lui-même que ce qu'il rapporte « est basé sur ma propre perception (gr. *opsis*), sur ma propre réflexion (gr. *gnome*) et sur mon enquête (gr. *historiè*) » (*Histoires*, 2.99).

La recherche historiographique récente a pu constater, à la surprise de beaucoup, que de nombreux récits anecdotiques recèlent un noyau historique qu'Hérodote n'a fait que rédiger de manière narrative pour ses contemporains. Des découvertes de tombes récentes ont confirmé le récit d'Hérodote sur les Sauromates. On a en effet trouvé des tombes de femmes avec des armes parmi les offrandes. Il s'agissait manifestement de femmes guerrières. La présence de squelettes présentant des lésions osseuses et crâniennes causées par des armes blanches montre qu'il s'agissait de combattantes. De telles tombes de femmes avec des armes appartiennent à la série des sépultures kourganes dans la steppe pontique (Davis-Kimball et al. 1995 : 99).

Les tombes retrouvées indiquent clairement qu'il y avait des femmes guerrières chez les Scythes ainsi que chez les Sauromates (et les Sarmates), qui étaient pour ainsi dire enterrées avec les « honneurs militaires » après leur mort. Il n'est pas possible de répondre avec certitude à la question de savoir s'il existait des formations de cavaliers composées exclusivement de femmes. Les sources antiques ne contiennent aucune information à ce sujet, et les tombes sont des trouvailles individuelles. La probabilité qu'il y ait eu de tels contingents de troupes plaide en faveur de cette hypothèse. Mais la question de savoir si l'on peut parler d'un « royaume des Amazones » au vu de ces formes d'organisation militaire reste spéculative.

Le type d'armes dans lequel les Amazones se sont spécialisées rend les différences de force physique entre les hommes et les femmes insignifiantes. Les arcs et les flèches étaient les armes les plus efficaces à distance et leur précision dépendait de la technique et non de la force brute. Une guerrière bien entraînée pouvait abattre avec ses flèches des hommes bien plus forts qu'elle à une grande distance.

Les récits autour des femmes guerrières existent depuis longtemps. Les Amazones sont également présentes dans d'autres cultures, du Caucase à l'Amazonie. Nous, Européens, avons repris les mythes des Amazones grecques et les avons adaptés à notre tradition orale et écrite. Ce sont également les Grecs de l'Antiquité qui ont immortalisé les amazones dans leurs arts plastiques, que ce soit sur les vases attiques, les reliefs muraux ou les frises d'images des temples. Aujourd'hui, les amazones apparaissent au public sous forme de statues grandeur nature dans de nombreux musées.



Fig. 33 - Amazone portant un pantalon scythe, un bouclier et un carquois. Alabastre attique à fond blanc, vers 470 avant J.-C., British Museum, Londres



Fig. 34 - Tombe d'une guerrière avec des armes : un poignard en fer, un arc et des flèches. Kourgan 1, tombe 6 ; IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

La plus célèbre et la plus mystérieuse des amazones a été créée par le sculpteur grec Polyclète au V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., l'un des protagonistes des arts plastiques de l'époque classique. L'original n'a pas été conservé, mais de nombreuses copies et variantes romaines ont été réalisées.



Fig. 35 - L' "Amazone blessée" de Polyclète. Copie à la Glyptothèque de Copenhague

À l'occasion de l'inauguration du temple d'Artémis à Éphèse, vers 440 avant J.-C., un concours a été organisé auquel ont participé les maîtres des arts plastiques les plus connus de l'époque : Polyclète, Phidias, Cresilas et Phradmon. Le thème choisi étaient les

Amazones, car selon le mythe, ce sont elles qui ont construit ce temple monumental, l'Artémision (Callimaque, Hymne à Artémis, III.233). De nombreuses Amazones auraient ensuite été blessées ou tuées lors des combats contre Dionysos. Tous les maîtres participant au concours ont créé une sculpture représentant une amazone, et ces originaux étaient réalisés en bronze. Lors de l'ouverture de l'Artémision, les quatre statues de bronze se trouvaient à l'entrée du temple. Malheureusement, elles ont disparu dans l'Antiquité. Les citoyens d'Ephèse ont demandé aux participants au concours de choisir entre eux la statue qui avait le plus grand pouvoir de rayonnement. Le choix s'est porté à l'unanimité sur Polyclète, dont l'œuvre est pleinement réussie.

Les Grecs se sont penchés sur le thème des amazones durant toute l'Antiquité, et les histoires les plus bizarres ont vu le jour, notamment en ce qui concerne leur nom. Une interprétation populaire de l'étymologie populaire postulait une composition des éléments *a-* (privatif) et *mastos* "poitrine" (Blok 1995 : 22). Cela aurait un rapport avec la coutume selon laquelle les guerrières se faisaient enlever le sein droit ou mutiler le mamelon droit afin de stopper la croissance des seins. Ainsi, l'étirement de la corde de l'arc ne pouvait plus être entravé par la poitrine. Mais dès l'Antiquité, certains historiographes ont émis des doutes sur cette interprétation, comme Diodore de Sicile, Apollodore et Strabon.

L'interprétation du nom d'amazone comme « sans poitrine » est effectivement sans rapport avec la réalité. Le tir à l'arc est depuis longtemps un sport de loisir populaire pour les femmes, la corde de l'arc étant tendue en dehors de la poitrine. Même chez les cavalières qui manient l'arc et les flèches au galop libre et tirent, la poitrine ne constitue pas un obstacle, comme le montrent les documentations modernes (Mayor 2014 : 128 et suiv.). Les fantasmes sur les guerrières sans poitrine ne trouvent pas non plus d'équivalent dans

les arts de la scène de l'Antiquité. Les images d'amazones montrent toujours de jolies femmes aux seins intacts.

Mais le nom des Amazones peut très bien s'expliquer, par comparaison ethnographique, par une forme de nom non grecque. Les Grecs n'étaient pas le seul peuple de l'Antiquité dans la mémoire culturelle duquel les guerrières jouent un rôle. Chez les Tcherkesses du Caucase, une tradition narrative concernant la reine amazonienne Amezan est encore vivante aujourd'hui. Cette forme de nom est la plus proche de la forme grecque et pourrait très bien en être la source (Mayor 2014 : 359), car la région du Caucase n'était pas inconnue des Grecs.

Dans la légende des Argonautes, qui raconte l'épopée maritime de Jason et de ses héros à la recherche de la toison d'or, le but du voyage est la lointaine Colchide, que les archéologues ont localisée à l'ouest de la Géorgie. Il est très probable que des contacts avec les riverains de la mer Noire à l'est aient déjà eu lieu à l'époque des Mycéniens, peut-être même vers le milieu du deuxième millénaire avant J.-C. (Lordkipanidze 2008 : 26). C'est peut-être par le biais de ces premiers contacts que les histoires sur les Amazones (y compris leur nom) sont entrées dans le trésor mythologique des Grecs et sont rapidement devenues populaires.

La première mention des Amazones en tant que guerrières luttant contre les Grecs remonte à la littérature épique. Dans l'*Iliade*, Homère décrit le combat fatidique des Amazones, alliées des Troyens dans la guerre contre les Mycéniens. Les Amazones sont reconnues pour leur courage et leur « force virile » (III, 189), et dans le combat contre les Grecs, elles sont à leur hauteur. Mais Achille est plus fort que tout, car il a tué « la troupe d'Amazones qui ressemblaient à des hommes » (VI, 186). Les affrontements guerriers culminent dans le duel entre Penthésilée, reine des

Amazones, et Achille, le héros des forces grecques devant Troie. Cette confrontation correspond en quelque sorte à une formule épique pour le rôle des Amazones en tant qu'adversaires des Grecs (Blok 1995 : 242 et suiv.).

Cet événement dramatique est décrit en détail dans une œuvre posthomérique, l'*Aithiopsis* en cinq volumes d'Arctinos de Milet. Le duel se termine par la mort de la reine, tuée par Achille. Le héros recueille Penthésilée mourante, dont on dit qu'elle était belle comme une déesse, et s'enflamme d'amour pour son corps, qu'il rend aux Troyens afin que Penthésilée puisse être enterrée avec les honneurs. La scène du duel a été représentée à maintes reprises dans l'art grec.

Dans la tradition narrative grecque, les Amazones sont toujours les adversaires des Grecs, jamais leurs alliées. L'attaque des Amazones contre la Grèce est décrite comme un événement historique dans les *Histoires* d'Hérodote (9.27). La raison de cette expédition est l'enlèvement de leur reine Antiope par Thésée.

Les Amazones quittent leur zone centrale au sud-est de la mer Noire, dévastent l'Attique et se lancent à l'assaut de la ville d'Athènes. Elles installent leur camp sur l'Aréopage et se préparent à prendre l'Acropole. Une armée grecque dirigée par Thésée s'oppose aux guerrières.

Les Amazones sont en quelque sorte une personnification collective de la menace extérieure qui pèse sur la communauté des Grecs, et les Grecs parviennent à repousser cette menace grâce à leurs héros (Mayor 2014 : 271 et suiv.). Ce combat décisif de Thésée contre les amazones est mise en scène dans la frise d'images sur le fronton ouest du Parthénon, le temple monumental d'Athéna sur l'Acropole. La séquence narrative dramatise «une histoire d'Hellènes civilisés qui vainquent des "autres" exotiques, en



l'occurrence des guerrières sauvages venues d'Orient » (Connelly 2014 : 103).

Des poètes et des intellectuels se sont également intéressés aux femmes guerrières. Dans deux drames d'Eschyle (vers 470 av. J.-C.), on trouve des références éparses aux Amazones. Même Platon fait référence aux Amazones, et ce dans sa théorie politique. Il y développe l'utopie d'une société idéale, dans laquelle l'égalité entre les sexes existe également.

Platon n'était pas un féministe. Au contraire, ses idées sur l'égalité des femmes avec les hommes étaient directement liées à sa conception de la justice. Comme tous les acquis importants de la civilisation grecque, celle-ci était personnifiée sous la forme d'une figure divine, incarnée par la déesse Thémis, dont on imaginait les yeux bandés. Le principe juridique de l'égalité sans distinction de personne ou de sexe, que nous, Européens, avons reçu par le biais de la tradition juridique romaine dans le rôle métaphorique de la *Iustitia* aveugle, est une innovation de la philosophie platonicienne.

Dans son œuvre de vieillesse, les *Nomoi* ("Lois"), au livre VII (804d-805a), Platon préconise l'égalité des femmes dans le service militaire également. Le philosophe établit une comparaison avec les Sarmates de la mer Noire et souligne que les femmes y sont aussi habiles que les hommes dans le maniement des armes et qu'elles savent aussi bien monter à cheval qu'eux. Platon demande aux femmes grecques, en cas d'attaque ennemie contre leur ville, de ne pas courir aux temples pour prier, mais de prendre les armes pour protéger leurs enfants et défendre leurs foyers.

L'image des Amazones auprès des Grecs était généralement négative. Les Amazones n'étaient pas seulement considérées comme une menace pour la cohésion de l'État (de l'État athénien en particulier) et de la société, mais, en tant que femmes, elles

défiaient également la volonté de pouvoir des hommes grecs qui opprimaient leurs rivales. Cette forme de xénophobie et de confrontation extrême des sexes ne se retrouve pas dans les autres civilisations de l'Antiquité. Dans la tradition narrative des peuples caucasiens et iraniens, il ne s'agit pas pour les hommes d'un combat à mort avec les guerrières, mais d'un rapprochement (Mayor 2014 : 31), et les hommes s'efforcent « avec zèle de gagner ces amazones comme amantes, comme compagnes d'armes et comme alliées, plutôt que de les tuer ».

Cette attitude envers les femmes guerrières transparait également dans les adaptations cinématographiques modernes du thème des amazones. La série télévisée *Xena : Warrior Princess* (*Xena la guerrière*), produite de 1995 à 2001 et tournée en Nouvelle-Zélande, était (et reste) populaire dans le monde entier. Par ses actions, Xena ritualise la lutte éternelle du bien contre le mal dans le monde. Elle se bat - également avec des arcs et des flèches - pour la juste cause contre les démons et les tyrans, d'abord seule, puis aidée par Gabrielle, la guerrière amazone. Grâce à sa force de combat et à son habileté tactique, elle l'emporte sur tous les hommes. Au cours de la première décennie de ce siècle, Xena était l'un des spectacles cultes les plus populaires au monde.

## 17 - Les guerriers des nuages du Pérou

### Ce qui relie les Chachapoyas des Andes aux Européens

#### *VIII<sup>ème</sup>-XV<sup>ème</sup> Siècle*

Il n'y a rien d'extraordinaire à rencontrer en Amérique du Sud des personnes qui ont l'air européen et dont les ancêtres vivent dans le Nouveau Monde depuis l'époque coloniale. Au Chili, par exemple, il existe des familles nobles dont les membres sont fiers de ne s'être jamais mélangés avec des autochtones et d'avoir gardé leur sang "pur". La *pureza de sangre* s'est développée en tant qu'idéologie d'État pendant la phase finale de la Reconquista en Espagne, à la suite de laquelle les Maures et les Juifs ont été expulsés. Les Espagnols qui ont émigré en Amérique dans le cadre de la colonisation ont apporté cette idéologie dans leur nouvelle patrie.

La « pureté du sang » est élitiste en Amérique latine, car la majorité de la population est métisse, descendante d'Européens et d'Américains de souche.

Mais au Pérou, dans les rues de Cuzco par exemple, on peut rencontrer des personnes à l'allure européenne, aux cheveux blonds ou châtain-roux, qui parlent un espagnol américain et qui ne sont donc définitivement pas descendantes d'Espagnols. Et lorsque l'on engage la conversation avec ces personnes, il y a de quoi être étonné. Ils appartiennent à un groupe de population dont l'habitat traditionnel est la forêt tropicale péruvienne et dont les ancêtres étaient déjà installés dans l'Amérique précolombienne.

Ces Péruviens sont des Chachapoyas. Le conquistador et chroniqueur espagnol Pedro Cieza de León a été le premier Européen à parler de ce groupe ethnique au XVI<sup>ème</sup> siècle. Il avait

également rencontré les Chachapoyas lors d'une expédition dans le nord du Pérou. Dans le premier volume de son ouvrage *Crónicas del Perú* (1.78), publié en 1553, Cieza de León s'étonne que ces gens aient la peau claire et soient beaux, avec des cheveux blonds, et qu'ils aient l'air d'Européens. Chachapoya est le nom que se donnent ces « Vieux Américains », également connus sous le nom de « peuple de la forêt des nuages ». Cette notion de forêt des nuages est probablement à chercher dans le cercle culturel des Incas et renvoie à un phénomène météorologique particulier. Dans ce paysage marqué par de profondes vallées et des massifs montagneux abrupts, les nuages sont très bas et semblent se poser sur la forêt. Le nom des Chachapoyas, les « gens des nuages », vient du mot quechua *sach'a phuyu* (*sach'a* “arbre” et *phuyu* “nuage”).



Fig. 36 – Localisation des Chachapoyas et autres peuples précolombiens

Le territoire central des Chachapoyas était la vallée du fleuve Utcubamba (province de Bagua), au nord du Pérou. Cette région située sur le cours supérieur de l'Amazonie marque la zone de

transition entre la zone forestière tropicale et les hauts plateaux andins et est parfois appelée « Andes amazoniennes ». On trouve des traces de l'étape culturelle la plus ancienne (env. 800-1200) à Kuelap, des traces plus récentes à Chipurik (env. 1200-1350) et à Revash (env. 1350-1450) (Nystrom 2006 : 335). C'est ensuite que commence l'ère de la domination inca. Aussi bien la ville de Chachapoyas que la province du même nom signalent la présence historique de ce groupe ethnique. Cette région située sur le cours supérieur de l'Amazone marque la zone de transition entre le bassin amazonien et les hauts plateaux andins. C'est ici que les Chachapoya contrôlaient les routes commerciales entre 900 et 1450 après J.-C., jusqu'à ce que ce contrôle soit monopolisé par les Incas (Church/ von Hagen 2008 : 904 s.).

Dans le premier récit d'un chroniqueur du XVI<sup>e</sup> siècle - Garcilaso de la Vega était le fils d'un conquistador espagnol et d'une aristocrate inca - il est dit que l'aire de répartition des Chachapoyas est aussi vaste qu'un royaume. Ils avaient déjà fait parler d'eux à l'époque précolombienne : lorsque les Incas, au zénith de leur puissance, voulurent intégrer à leur domaine la région frontalière de l'Amazonie, ils y rencontrèrent, à leur grande surprise, de valeureux guerriers qui leur opposèrent une résistance acharnée. Ce n'est que vers 1450, après de nombreuses campagnes infructueuses, qu'ils parvinrent finalement à soumettre les Chachapoyas.

Cependant, les guerriers des nuages se sont régulièrement soulevés contre les autorités incas. Ceux-ci poursuivaient l'objectif à long terme d'une politique d'assimilation (appelée *mitma* en quechua) et les habitants de communautés villageoises entières de Chachapoyas furent déplacés de force. Parmi les ouvriers qui construisirent le site de Choquequirao (*Chuqi K'Iraw* "mine d'or") près du Machu Picchu, à l'instigation de l'empereur inca Yupanqui, se trouvaient des *mitmaquna* ("déplacés de force") chachapoyas.

La rébellion contre la domination inca a pris un tour tragique après l'arrivée des Espagnols dans les années 1530. Dans leur haine des Incas, les Chachapoyas se sont rangés du côté des conquistadors espagnols dirigés par Francisco Pizarro, qui se sont lancés à la conquête du Pérou et ont soumis les Incas. Les Chachapoyas ne se rendaient pas compte qu'ils se faisaient les serviteurs d'une politique d'oppression aussi rigide que celle pratiquée par les Incas. En 1547, une forte garnison de soldats espagnols fut transférée dans la région des Chachapoyas.

La culture historique des Chachapoyas se caractérise par une architecture et des coutumes funéraires de type égyptien. Dans la technique de construction, deux modèles apparaissent : d'une part les constructions rondes en pierre et d'autre part les constructions en terrasses surélevées à flanc de montagne. La ville de Kuelap, avec ses plus de 400 constructions, est un exemple remarquable de construction circulaire, avec des murs d'enceinte massifs d'une hauteur allant jusqu'à 20 mètres sur une longueur d'environ 600 mètres. Cette installation monumentale à une altitude de près de 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer, a été construite au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. et pouvait accueillir jusqu'à 3500 habitants. On découvre encore d'anciennes cités chachapoya abandonnées, comme par exemple en 2008 un site fortifié dans la zone de la forêt amazonienne (dans le district de Jamalca au Pérou).

À l'époque où les Chachapoyas étaient sous la tutelle des Incas, ils se sont fortement adaptés au mode de vie des seigneurs et ont changé de langue pour adopter le quechua. Les Chachapoyas ont également hérité des Incas la coutume funéraire de la momification, qui symbolisait un lien fort entre les ancêtres et le monde des vivants. « Ils prélevaient les organes internes, préparaient la peau avec des extraits de plantes et bourraient les joues de coton pour faire paraître le visage plus vivant ». (Giffhorn 2014 : 27).

Des centaines de momies ont été trouvées dans la zone d'habitation des Chachapoya. En 2006, par exemple, un site funéraire souterrain a été découvert près d'un lieu que les gens appellent *Iyacyecuj* (« eau enchantée »).

On remarque également la coutume d'enfermer les morts dans des sarcophages, qui étaient ensuite placés verticalement les uns à côté des autres, en groupes. Les sarcophages sont surmontés d'une tête sur laquelle sont peints les traits du visage. Les parois extérieures étaient également peintes, avec des attributs de personnes vivantes, comme des colliers ou des vêtements. Les lieux où ces sarcophages ont été placés sont des grottes creusées dans des pentes. Parfois, les morts étaient également enterrés dans des constructions ressemblant à des mausolées. Il s'agissait de maisons miniatures, également aménagées dans des grottes à flanc de montagne.

Tant les Chachapoyas que les Incas croyaient aux esprits. C'est pourquoi les Incas ne perturbaient pas les lieux sacrés des Chachapoya, où se trouvaient des sarcophages ou des momies. La crainte était trop grande que cela ne mette en colère les esprits des morts et que ceux-ci ne viennent hanter les perturbateurs. L'idée que les âmes des défunts sont omniprésentes n'est pas seulement répandue chez les peuples indigènes du Pérou, mais aussi chez d'autres peuples amérindiens. Depuis les temps historiques jusqu'à aujourd'hui, le chamanisme est un facteur vital de la société chachapoya. Des sépultures jusqu'à présent restées inconnues ont été partiellement localisées grâce à des visions transcendantales des chamans (Andresen / Forman 2000 : 96).



**Fig. 37 - Sarcophages de la culture chachapoya à flanc de montagne près de Karijia**

Les momies des Chachapoyas transmettent également des informations importantes sur la nature de leur société. Il n'y a pas de différences perceptibles dans le traitement des hommes et des femmes, ni dans le décor des tombes des personnes aisées et des plus pauvres. Il n'y a pas non plus de tombes royales dans le patrimoine culturel des Chachapoyas. Les anthropologues sont unanimes : la société chachapoya était en principe égalitaire. Les femmes y jouaient peut-être un rôle important. Le fait que ce soit une délégation de femmes de Cajamarquilla (province de Bolívar) qui sous la direction d'une femme, a négocié avec succès les



conditions de paix avec l'empereur inca Huayna Capac milite en faveur de cette hypothèse. Le lieu où la paix a été conclue a été déclaré lieu sacré et il était désormais interdit d'y pénétrer.

La région où les Chachapoyas se sont installés est une ancienne terre de culture. Les plus anciennes traces de présence humaine (outils en pierre comme des grattoirs et des lames ainsi que des pointes de flèches) remontent à environ 10 000 ans. Les débuts de la fabrication de céramique remontent à 1400 av. J.-C. La continuité de l'habitat est attestée jusqu'en 200 ap. J.-C. Les caractéristiques typiques de la culture chachapoya n'apparaissent qu'à partir de 750 après J.-C. environ. Et son origine ne peut pas être associée directement aux cultures locales plus anciennes de la région. Comment s'explique le profil particulier de la culture chachapoya et dans quelles conditions est-elle apparue ?

Des hypothèses ont été émises à plusieurs reprises sur l'origine des Chachapoyas. Selon une théorie, leurs ancêtres auraient migré avec d'autres groupes de population du nord du Pérou vers la vallée de l'Ucubamba, lorsque la zone nord s'est progressivement asséchée à la suite d'un changement climatique au cours de la préhistoire, alors que la culture était encore possible plus au sud. L'hypothèse d'une migration interne dans la région andine ne peut cependant pas expliquer les particularités anthropologiques des Chachapoya. Pourquoi ces gens, que les Péruviens appellent *gringuitos* (« petits gringos »), ont-ils l'air si européens ?

Des spéculations sur une possible immigration d'Europe vers l'Amérique du Sud à l'époque précolombienne ont déjà été faites auparavant. Mais ce sont les analyses génétiques modernes de l'ADN des Chachapoyas qui ont fourni des informations concrètes. Il en résulte que les membres de ce groupe ethnique présentent une composante génétique (R1b) qui indique clairement une origine

européenne et qui date d'avant la colonisation de l'Amérique. Les Chachapoyas ont longtemps vécu isolés, et des composantes génétiques supplémentaires provenant de populations amérindiennes voisines datent d'une période plus tardive (Guevara et al. 2016).

Une hypothèse plus récente postule que les Chachapoyas sont les descendants, dans la lignée masculine, d'Européens (d'origine celtique) et, dans la lignée féminine, de femmes amérindiennes. Giffhorn (2014) suppose une expédition maritime organisée par des riverains de la Méditerranée occidentale (Celtes, peut-être aussi Carthaginois), qui sont arrivés en Amérique du Sud avec leurs bateaux, ont pénétré dans l'Amazonie et ont pénétré loin à l'intérieur des terres. Ils se seraient installés dans la zone frontalière entre l'Amazonie et les Andes.

La question qui se pose maintenant est la suivante : comment se fait-il que certaines caractéristiques, telles que les cheveux roux ou les traits européens du visage, se soient conservées pendant de nombreuses générations chez les Chachapoyas, des descendants d'immigrants de l'Ancien Monde, alors que la population majoritaire de la région du nord-est du Pérou appartient à la souche amérindienne ? « Il est possible que les descendants directs des immigrants aient toujours occupé une position dominante au sein de la société et qu'ils ne se soient que peu mélangés avec les habitants autochtones - comme par exemple les pharaons et les Incas », estime Giffhorn (2014 : 248).

Tout cela reste spéculatif jusqu'à ce que les futures découvertes archéologiques et les connaissances anthropologiques des populations amérindiennes apportent des réponses aux questions non résolues.

## 18. Les pyramides de Teotihuacán

### La plus ancienne métropole d'Amérique centrale

*I<sup>er</sup> - VIII<sup>e</sup> siècle*

Le site des ruines de Teotihuacán se trouve à environ 40 kilomètres au nord-est de Mexico. En grim pant les larges escaliers qui semblent interminables jusqu'au sommet de la pyramide du soleil, on a une vue panoramique grandiose. C'est la plus haute des pyramides de Teotihuacán et en même temps le plus grand édifice précolombien des hauts-plateaux du Mexique.

Contrairement aux ruines des cités mayas envahies par la jungle, les pyramides de Teotihuacán n'ont pas eu besoin d'être « découvertes ». Elles constituent depuis plus d'un millénaire et demi des points de repère visibles de loin. Les ruines de Teotihuacán, qui s'étendent sur un terrain de 83 kilomètres carrés, sont inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1987.

L'« Allée des Morts » constitue le centre de la ville antique, qui connut son apogée dans la première moitié du premier millénaire de l'ère chrétienne. Ce large boulevard, sans doute conçu pour les processions, a été interprété comme un axe symbolique du monde, *axis mundi* (Headrick 2007 : 168). Teotihuacán a été la première ville fondée sur les hauts-plateaux du Mexique et est devenue la plus grande ville de l'Amérique précolombienne. Les estimations du nombre d'habitants varient fortement et se situent

entre 50 000 et 250 000 (Malmström 1978, Coe et al. 1986, Millon 1993, Taube 2000). Il est probable que la fourchette entre 125 000 et 150 000 est la plus proche des conditions réelles.

Les ruines de la ville ont conservé beaucoup de leurs secrets, à commencer par le nom et l'appartenance ethnique de ses habitants. Le nom d'origine de la ville n'est pas connu. Teotihuacán est le nom que les Aztèques ont donné à cet endroit, qui était déjà abandonné à leur époque. En nahuatl, il peut avoir plusieurs significations : « lieu où les dieux sont nés »

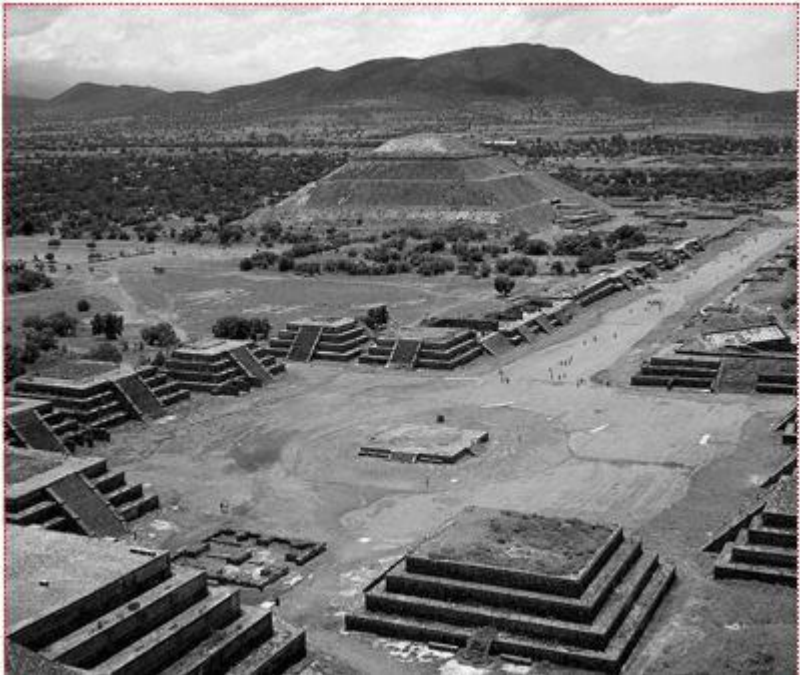


Fig. 38- L' "Allée des Morts" dans les ruines de Teotihuacán avec la Pyramide du Soleil en arrière-plan

ou « lieu des gens avec la route des dieux ». Dans l'imaginaire aztèque, les dieux ont créé le monde à Teotihuacán. Dans les

textes mayas de la période classique apparaissent des noms tels que *Pub* (« lieu de l'herbe des roseaux ») ou *Tollan*, qui désignait une agglomération plus importante - métaphoriquement : des faisceaux de roseaux et de joncs (Headrick 2007 :25 f.).

L'appartenance ethnique des bâtisseurs de Teotihuacán a fait l'objet de nombreuses spéculations, mais la question de savoir d'où ils venaient et quelle langue ils parlaient n'a pas encore été résolue. La région était une zone de contact entre différentes populations, dont les Otomi, les Totonèques et les locuteurs du nahuatl. La population de la ville était probablement multiethnique et plusieurs langues y étaient parlées. On ne sait pas lequel de ces groupes formait l'élite et donnait le ton dans la vie culturelle. Ce qui est sûr, c'est que l'architecture et l'art de Teotihuacán, avec leurs styles, ont rayonné sur les cultures voisines (Berrin /Pasztory 1993). De telles influences sont associées aux Totonèques, dont la présence est également signalée par des traces linguistiques à Teotihuacán (Kaufman 2001). Non seulement les architectes et les artistes, mais aussi les artisans travaillant dans la ville jouissaient d'un certain prestige dans d'autres régions d'Amérique centrale, car Teotihuacán exportait des outils en obsidienne d'une grande technicité.

Au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les premières grandes colonies sont apparues sur les hauts plateaux du centre du Mexique, dont Teotihuacán. L'une des plus connues était Cuicuilco, sur la rive sud du lac Texcoco. On suppose que l'éruption du volcan Xitle a provoqué un mouvement de fuite de la population locale vers la vallée de Teotihuacán. Les principaux monuments ont été édifiés jusqu'à environ 250 après JC. Les habitants étaient logés dans des bâtiments à plusieurs étages, à la manière de blocs d'appartements ou de condominiums, et vivaient en clan (Manzanilla 1993). Les différents groupes ethniques vivaient dans

leurs propres quartiers. Le terrain marécageux qui entourait la ville était drainé par des canaux qui servaient également à transporter les aliments de la campagne vers la ville.

Le plus grand monument de la ville, la pyramide du soleil, a été construit vers le

J.-C., la construction a été achevée au tournant des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne. Avec une hauteur de 72 mètres et un angle d'inclinaison de ses parties latérales de 32°, c'est la troisième plus grande pyramide du monde. La longueur des côtés de cette pyramide à degrés mesure 224 mètres, soit un total de 1,184 million de mètres cubes de pierres. L'ensemble de la pyramide était recouvert de stuc et peint avec des images aux couleurs vives. Il n'en reste que des fragments, mais on y reconnaît des motifs picturaux tels que des étoiles, des têtes et des griffes de jaguar ainsi que des serpents à sonnette. Un autel était aménagé au point le plus élevé du sommet. Cependant, il a été tellement ravagé par les intempéries et le vandalisme que l'on ne trouve aucune indication sur la divinité à laquelle la pyramide était dédiée. Des tombes d'enfants ont été découvertes aux coins de la pyramide, ce qui laisse supposer que les sacrifices d'enfants faisaient partie du rituel d'inauguration de l'édifice.

La pyramide a été construite au-dessus d'une cavité que l'on pensait autrefois être une cavité naturelle dans la roche de lave. Depuis peu, on pense qu'elle a peut-être été construite par l'homme, peut-être pour servir de chambre funéraire. Quoi qu'il en soit, des artefacts précieux sont probablement tombés entre les mains des pilliers. Cette « grotte » souterraine joue un rôle important dans la mythologie traditionnelle aztèque. Dans les légendes nahua, elle est appelée Chicomoztoc (« lieu où les hommes sont nés »). Seuls quelques artefacts ont été trouvés

dans la pyramide et dans le terrain qui l'entoure. Il s'agit notamment de pointes de flèches en obsidienne et de petites sculptures représentant des êtres humains.

La position de la pyramide s'oriente sur les points d'horizon de deux jours de l'année qui marquent respectivement le début et la fin du cycle annuel dans le calendrier religieux : le 12 août et le 29 avril. Le 12 août correspond au premier jour du calendrier maya à compte long et marque le début de l'ère actuelle. L'emplacement de la pyramide donne lieu à une série d'autres particularités astronomiques qui sont en relation avec les dates du calendrier agraire (dates des semailles et des récoltes) et des fêtes religieuses (Sprajc 2000).

Pour la société de Teotihuacán, on a identifié au total huit figures divines, dont l'une jouait le rôle de grand dieu. C'est ce que l'on a déduit dans les années 1940 des peintures murales découvertes à Tepantitla, un quartier de Teotihuacán où vivaient les membres de l'élite de l'époque. Au départ, cette figure a été identifiée comme l'équivalent de Tlaloc, le dieu précolombien de la pluie et de la guerre. Dans les années 1970, on s'en est écarté, car des attributs spécifiques de la divinité indiquent plutôt qu'il s'agit d'une figure féminine. Depuis, la « Grande Déesse de Teotihuacán » est considérée comme la divinité suprême du panthéon de la ville (Pasztory 1976, Miller 1973).

Ses attributs caractéristiques sont un anneau nasal, un oiseau vert (hibou) et une araignée, ainsi que l'abondante couronne de plumes. L'araignée en tant qu'attribut se retrouve également dans d'autres cultures précolombiennes, comme chez les Navajos de Monument Valley (Arizona), dont la « déesse araignée » ressemble beaucoup à la « femme araignée de Teotihuacán ». Dans certaines images, la déesse tient dans sa main des tiges de

plantes autour desquelles volent des papillons. De la couronne de plumes s'élève un arbre qui a été interprété comme « l'arbre du monde » (Headrick 2007). L'apparence générale de cette figure est celle d'une déesse de la végétation et de la fertilité, elle est interprétée comme la précurseure de la déesse aztèque Xochiquetzal. Il existe de nombreuses représentations de cette divinité dans les peintures murales ainsi que dans les sculptures (Paszatory 1992), et une statue monumentale d'elle se trouvait au pied de la pyramide de la lune. La Grande Déesse était manifestement la figure centrale du culte d'État de Teotihuacán, tandis que d'autres divinités jouaient le rôle de divinités protectrices pour les hommes du clan (Manzanilla 1993 : 98).

Une civilisation d'un tel niveau technologique et aussi riche en symboles religieux que celle de Teotihuacán développe généralement des systèmes de signes spécialisés. Ici, un système de notation pour l'écriture des nombres était utilisé, dans lequel les valeurs numériques étaient représentées par des traits et des points. Cependant, l'utilisation des chiffres était relativement limitée et peut-être uniquement associée à des dates dans le calendrier religieux. En outre, un système d'écriture fonctionnant selon le principe de la logographie était utilisé : les signes individuels étaient porteurs de signification pour des mots entiers.



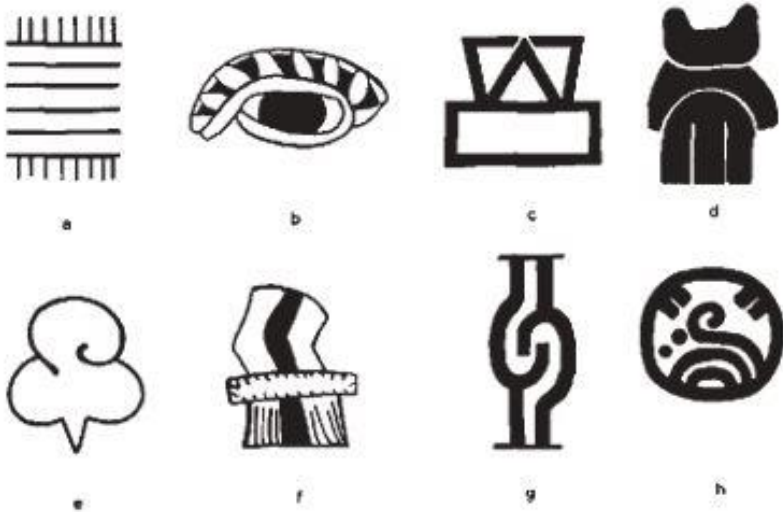


Fig. 39 - Glyphes de Teotihuacán, utilisés uniquement à cet endroit

Une telle écriture de mots entiers est caractéristique du stade initial de tous les premiers systèmes d'écriture (l'écriture de la civilisation danubienne, l'écriture hiéroglyphique olmèque, les inscriptions d'oracles de la Chine ancienne, la pictographie sumérienne ancienne, l'écriture hiéroglyphique prédynastique de l'Égypte ancienne). À Teotihuacán, il existe deux catégories de glyphes : Les signes typiques de la culture locale et qui ne sont utilisés que là, et les signes qui trouvent des équivalents dans d'autres systèmes d'écriture précolombiens.

L'utilisation de l'écriture de Teotihuacán n'est pas linéaire, c'est-à-dire que certains caractères ne sont pas alignés dans des contextes comportant plusieurs glyphes, mais positionnés librement. Dans les peintures murales, on trouve souvent un motif pictural central autour duquel sont regroupés des glyphes individuels.

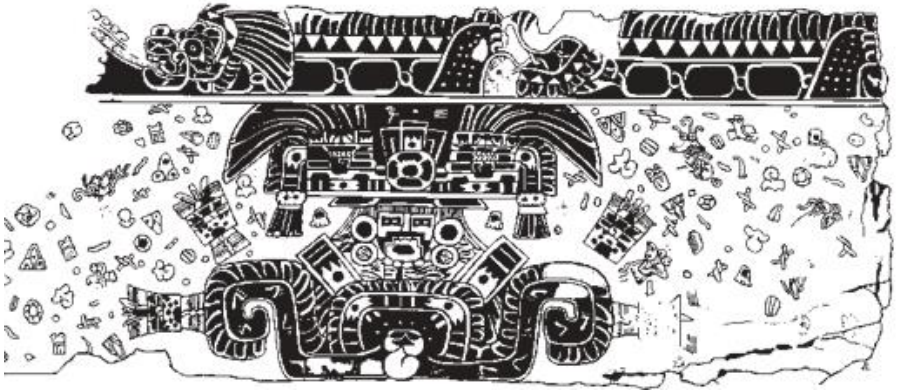


Fig. 40 Extrait d'un panneau dans une annexe de la pyramide du soleil

Des glyphes sont regroupés en ordre libre de part et d'autre de la figure centrale de la Grande Déesse coiffée d'une couronne de plumes. Ce type d'écriture est également connu dans d'autres cultures où les systèmes d'écriture sont basés sur le principe logographique, par exemple dans la logographie sumérienne ancienne ou dans les inscriptions égyptiennes de la période prédynastique.

Les fonctions sociales de l'écriture à Teotihuacán diffèrent de celles des autres cultures lettrées de l'Amérique précolombienne. A Teotihuacán, il n'y avait manifestement pas de culte du souverain comme chez les Mayas ou les Aztèques. Dans ces civilisations, les inscriptions généalogiques étaient concentrées sur une figure de souverain. À Teotihuacán, il y a bien quelques glyphes royaux, mais leur importance n'est pas aussi proéminente que dans les textes mayas. Il semble que dans la société de Teotihuacán, au lieu de glorifier des rois individuels, un culte général des ancêtres était répandu et que les édifices sacrés le long de l'« allée des morts » - comme la pyramide du Soleil et de la Lune, le temple du Serpent à plumes et d'autres édifices avec des autels - étaient des lieux de culte des ancêtres. Les morts étaient enterrés sous les fondations

des habitations : « Le fait d'être enterré sous les murs est la preuve d'un culte des ancêtres profondément enraciné » (Headrick 2007 : 44).

Les souverains de Teotihuacán ont mené une politique territoriale expansionniste, ce qui a entraîné la cité-État dans des conflits militaires permanents avec d'autres États locaux en plein essor dans la haute vallée mexicaine. L'armée des gens de Teotihuacán a conquis des villes mayas comme Tikal et Petén, comme le mentionnent les textes mayas. Parfois, Teotihuacán contrôlait d'autres villes des hauts-plateaux comme Cacaxtla et Cholula, et d'autres villes se soumettaient à la souveraineté de Teotihuacán en tant que vassales (par exemple Copan, Oxkintok, Uaxactun).

Vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C., Teotihuacán a manifestement connu des revers. Il se peut que des villes vassales se soient rebellées contre son autorité, qu'elles se soient regroupées et qu'elles aient résisté par les armes. Ce qui est sûr, c'est que la ville a été conquise, que les bâtiments publics ont été pillés et incendiés. On peut exclure l'hypothèse d'une invasion par une puissance étrangère, car il n'existe aucune confirmation dans les résultats archéologiques ou dans les documents écrits étrangers. Selon une autre hypothèse, il y aurait eu des tensions sociales entre les groupes ethniques, par exemple en raison de la préférence accordée à certains groupes en tant qu'élites et dans la gestion de l'État. Les destructions pourraient être la conséquence de révoltes sociales.

Les constructions détruites ont été restaurées et la vie dans la ville semble avoir repris son cours normal. Une modeste activité de construction et des activités rituelles sont encore attestées jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, le silence s'est installé autour de Teotihuacán. La tradition des systèmes de notation (écriture des chiffres et des glyphes) s'est toutefois poursuivie dans d'autres lieux dont la

culture a été influencée par Teotihuacán, comme à Cacaxtla et Xochicalco. De là, cette influence a secondairement marqué les cultures des Toltèques et des Aztèques (Langley 1993 : 137).

Des siècles plus tard, les Aztèques ont visité la ville fantôme abandonnée. Dans leur mythe d'origine, Teotihuacán occupe une place particulière, car selon les Aztèques, les habitants de Teotihuacán étaient leurs ancêtres. Cela ne peut toutefois être confirmé ni par l'histoire culturelle ni par l'ethnographie. Il est cependant certain (Matos Moctezuma / López Luján 1993) que les mythes aztèques ainsi que leurs styles artistiques ont conservé une partie de l'héritage culturel des habitants de Teotihuacán.

## 19. Hommes-oiseaux et témoins de pierre en bord de mer

### Les cultures disparues de l'île de Pâques

*800-1500*

Il existe peu d'endroits sur terre qui soient aussi éloignés, au sens propre du terme, que la petite île de Pâques dans le Pacifique Sud. Politiquement et territorialement, elle appartient au Chili, mais la côte sud-américaine est à environ 3500 kilomètres. L'archipel le plus proche de la Polynésie, les îles Marquises, se trouve à environ 3200 kilomètres en direction du nord-ouest. L'île habitée la plus proche, plus à l'ouest, Pitcairn, est à environ 2100 kilomètres.

Quel est le rapport entre cette île et Pâques ? Le capitaine hollandais Jacob Roggeveen l'a découverte le lundi de Pâques 1722, c'est pourquoi il l'a appelée Paasch-Eiland. Le nom hollandais a été transposé dans d'autres langues : en allemand "Osterinsel", en espagnol "Isla de Pascua", en anglais "Easter Island", en finnois "Pääsiäissaari", etc.

L'administration coloniale espagnole en Amérique du Sud ne réagit que quelques décennies plus tard : en 1770, un représentant du vice-roi péruvien, le capitaine Don Felipe Gonzales, prit possession de l'île de Pâques pour la couronne espagnole. En 1774, James Cook a fait escale sur l'île de Pâques en compagnie de Georg Forster. Le récit de sa rencontre avec les habitants de l'île est publié dans le premier volume de son ouvrage *A Voyage Towards the South Pole and Round the World* [*Voyage dans l'hémisphère austral, et autour du*

*monde*](paru en 1777 à Londres, à Paris et Berlin en 1778). On y trouve également des impressions sur la vie des habitants de l'île. Forster estimait que le nombre d'insulaires ne dépassait pas sept cents. La répartition des sexes était extrêmement déséquilibrée, il ne compta qu'une trentaine de femmes. Le rapport de Forster concorde avec les observations faites par Gonzales quelques années auparavant.

Comment expliquer de telles disproportions ? Que s'est-il passé sur l'île et à quels problèmes les autochtones ont-ils dû faire face ?

Une atmosphère de mystère entoure encore aujourd'hui l'histoire de l'île, qui ne s'est révélée que par bribes aux étrangers au cours des siècles suivants. Il y a toujours des questions auxquelles on ne peut pas répondre avec certitude. L'une des raisons est que beaucoup de connaissances sur le passé, rassemblées par les prêtres locaux et les spécialistes de l'écriture, ont été perdues parce que les détenteurs du savoir ont été soit tués, soit déportés comme esclaves. L'histoire, dans la mesure où elle peut être reconstituée, semble à bien des égards exotique pour les Européens. Dans la rétrospective historique de l'Île de Pâques, nous retrouvons d'autre part de nombreux traits de développement - en raison de l'isolement, pour ainsi dire comme dans un modèle de bac à sable - qui sont connus d'autres sociétés non isolées, comme des contrastes tels que l'harmonie sociale dans la vie communautaire d'une part et la brutalité dans les conflits armés d'autre part. La date d'arrivée des premiers colons sur l'île a longtemps été controversée. Les hypothèses antérieures d'une occupation des terres vers 300 après J.-C. ne peuvent pas être confirmées par des découvertes archéologiques. Aujourd'hui, on estime que la période comprise entre 700 et 1100 après J.-C. est la plus probable. Les plus

anciennes traces d'activité humaine ont été trouvées à Tahai et Vinapu, au sud-ouest de l'île. Ces centres cérémoniels ont été établis vers 700. L'hypothèse avancée par l'explorateur norvégien Thor Heyerdahl d'une découverte et d'une colonisation de l'île par des Vétéro-Américains depuis le continent sud-américain ne tient pas la route, car la génétique humaine, la culture et la langue des insulaires sont liées à la Polynésie. L'île de Pâques a été colonisée dans le cadre de la dernière migration maritime de Polynésiens venus du nord-ouest (probablement de la région des îles Marquises). Le nombre de colons qui atteignirent l'île à l'époque sur leurs embarcations à balancier est estimé entre 100 et 400 personnes.

Les nouveaux arrivants polynésiens ont donné à l'île le nom de Rapa Nui (« plateau plat »), et ce nom décrit bien l'environnement naturel. Au nord-est de l'île se dresse le cratère du volcan éteint Terevaka, haut de 507 mètres, tandis que le reste de l'île est une plaine. Il existe aussi un autre nom : *Te Pito o te Henua* (« le nombril, centre du monde »). Ce nom est attribué au roi légendaire Hotu Matu'a, sous la direction duquel les navigateurs polynésiens sont arrivés sur l'île de Pâques. Dans l'orientation et la conception de la vie des insulaires, qui sont restés sur cette île et n'ont pas entrepris d'autres explorations à partir de là, cet endroit était le nombril de leur monde.

En raison de l'éloignement des autres côtes ou îles, il semble qu'il n'y ait eu qu'une seule occupation des terres et que les insulaires aient ensuite perdu le contact avec d'autres groupes locaux en Polynésie. L'isolement géographique de l'île est donc également responsable de l'isolement culturel et linguistique des personnes qui y vivent. La langue des autochtones, le rapa nui, fait partie du groupe des langues polynésiennes (Du Feu 1996, Kieviet 2017), elle est considérée comme faisant partie du groupe oriental avec le

tahitien, l'hawaïen et d'autres langues. Les insulaires d'aujourd'hui sont soit bilingues (avec le rapa nui comme première langue et l'espagnol comme deuxième langue), soit ils ont effectué un changement de langue pour l'espagnol (Makihara 2005).

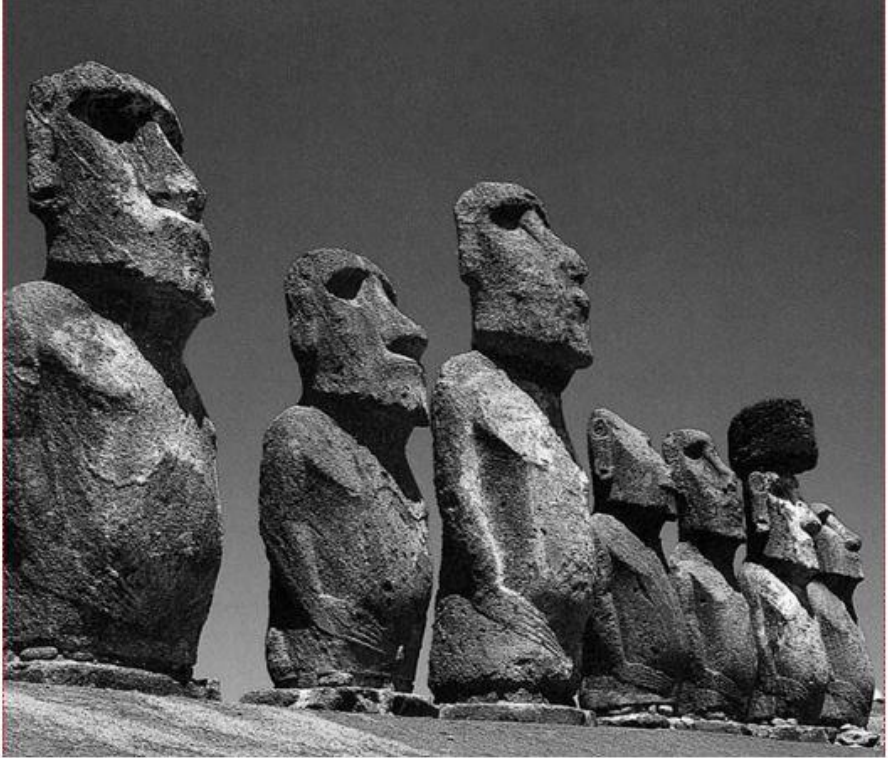


Fig. 4- Moai (statues monumentales) sur la plage de Hanga Nui (Ahu Tongariki), au sud-est de l'île de Pâques

L'emblème de l'île de Pâques, ce sont les statues monumentales en basalte, des êtres anthropomorphes coiffés d'un grand chapeau rond. On en compte environ 880, appelés moai, et la tradition veut qu'ils symbolisent les esprits des ancêtres. Les terrasses sur lesquelles ils se trouvent sont appelées *ahu*. Il s'agissait de plates-formes cérémonielles. Les moai étaient placés sur la plage à



proximité des habitations, dos à la mer et face aux villageois, en signe de la présence perpétuelle des ancêtres dans le monde des vivants.

La plupart de ces statues ont été renversées il y a longtemps par des membres de clans rivaux. Plus tard, des prêtres chiliens qui voulaient en finir avec le paganisme ont également participé à l'œuvre de destruction. Dans certains endroits, les statues ont été récemment redressées en tant que monuments du patrimoine culturel local.

Les moaï ont des dimensions monumentales. Les plus grands mesurent environ 4 mètres de haut, ont un diamètre d'environ 1,5 mètre (à la base) et pèsent environ 50 tonnes. Le style de représentation présente des parallèles évidents avec d'autres cultures locales de Polynésie, mais les statues de l'île de Pâques sont de loin les plus grandes et les plus lourdes. Le plus haut moaï jamais érigé mesure environ 10 mètres de haut et pèse environ 80 tonnes (Charola 1997). Les matériaux utilisés pour les moaï proviennent des pentes du volcan situé à l'est de l'île. Dans la carrière (Rano Raraku), où les formes brutes ont été taillées, se trouve encore un tel bloc, dont la surface n'a été que partiellement travaillée. Ce moaï, le plus grand de tous, mesure 22 mètres de long et, s'il avait été extrait de la pente, il aurait pesé environ 250 tonnes.

On a beaucoup discuté de la manière dont les moaï ont été transportés de la carrière située à l'est de l'île jusqu'aux différents sites où ils ont été installés. Certains sites n'étaient distants que de quelques centaines de mètres, d'autres de plusieurs kilomètres. Pendant longtemps, on a supposé que les insulaires avaient tiré les statues à l'horizontale sur des rouleaux jusqu'à leur lieu de destination. Pour cela, il aurait fallu abattre de nombreux palmiers, car c'était la seule espèce d'arbres de l'île capable de fournir des

troncs suffisamment épais pour servir de rouleaux. Une alternative a été discutée : le transport à l'aide d'une sorte de traîneau en bois. Un tel traîneau aurait eu une forme de Y, les statues auraient été placées dessus puis tirées.

Pendant longtemps, on n'a pas non plus trouvé d'explication sur la manière dont les moaï ont été érigés. Le projet de Thor Heyerdahl, qui a testé avec une équipe les possibilités techniques pour redresser des blocs de basalte renversés, était spectaculaire. A l'aide, de simples palans faits de poutres en croix, le moaï était soulevé, puis des pierres ont été empilées en dessous., le moaï a pu être redressé en plusieurs étapes jusqu'à ce qu'il soit enfin à la verticale.

Toutes ces possibilités discutées et testées sont toutefois purement hypothétiques, car il n'y a aucune indication de méthodes correspondantes dans la tradition orale des insulaires. Et pourtant, la mémoire culturelle contient des informations à ce sujet, mais elles sont cryptées et doivent être décryptées. Dans les légendes qui entourent les moaï, il est dit que les statues animées se sont déplacées d'elles-mêmes, en position verticale, vers le lieu qui leur était destiné. Les ethnographes et les archéologues pensaient qu'il s'agissait de descriptions fantastiques sans rapport avec la réalité. Jusqu'à ce que les archéologues Terry Hunt et Carl Lipo entreprennent, il y a quelques années, de transposer ces descriptions en options techniques réelles. Des expériences ont été menées, qui ont montré qu'une méthode totalement différente du transport par rouleaux ou par traîneaux aurait pu avoir du succès.

Un moaï a été érigé sur une surface plane. Quatre équipes bien rodées se sont ensuite placées - devant, derrière et de part et d'autre du moaï - pour maintenir la statue à l'aide de cordes, avec un nœud coulant autour de son cou. Les équipes latérales ont ensuite fait bouger la statue au rythme d'un balancement, en tirant le moaï

alternativement dans un sens puis dans l'autre. La tâche des équipes à l'arrière et à l'avant était de maintenir le moaï à la verticale. Les socles sur lesquels reposent les moaï n'ont pas d'arêtes vives en bas, mais sont arrondis. Le léger mouvement de balancement donne l'impression visuelle que la statue elle-même se déplace. Les expériences ont démontré que le moaï comme manifestation de l'âme d'un ancêtre divinisé (*aringa ora ata tepuna*) pouvait de fait, avec cette technique, se déplacer (Bloch 2012). De cette manière, le moaï est littéralement devenu une « âme marchante ».

Il est possible que toutes les techniques mentionnées ici aient été activées pour le transport et l'érection ultérieure d'un moaï : transport depuis les pentes de la carrière à l'aide de rouleaux ou de traîneaux jusqu'à un terrain plat, puis travail d'équipe visant à donner un rythme de déplacement à l'« âme » et, sur le lieu de destination, mise en place à l'aide de croix de levage et de coussins de pierre pour le calage. Pour des raisons religieuses, la symbolique de la migration de l'âme devait peut-être être réalisée de manière performative, même si, d'un point de vue technique, d'autres alternatives pour le transport, comme les rouleaux ou le traîneau, auraient été plus faciles. L'importance de l'équipement technique et de la main-d'œuvre montre à elle seule que le culte des ancêtres occupait une place importante dans la vie des habitants de l'île.

Les clans avaient des conceptions différentes des esprits ancestraux. On estime qu'il y avait dix clans (*mata*), organisés en alliances régionales. Deux groupes principaux se sont formés, une fédération clanique occidentale (Ko Tu'u) et une orientale (Hotu Iti). Le terrain autour d'une certaine grotte sur le versant du mont Motu Nui, au centre de l'île, constituait la zone frontière entre eux. À l'apogée de la culture Moaï, les villages de l'Île de Pâques comptaient entre 7 000 et 10 000 habitants. Pendant des siècles, les moaï ont été taillés dans la roche et transportés vers leur

destination en tant qu'« âmes marchantes » Cette tradition a atteint son plus haut niveau de monumentalité au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, puis s'est rapidement éteinte. La culture moaï a été abandonnée par les habitants de l'île sans l'intervention de populations étrangères. Lorsque les colons prirent possession de l'île des siècles auparavant, ils rapportèrent de leur région d'origine, l'archipel des Marquises, les principales espèces végétales auxquelles les Polynésiens étaient habitués depuis toujours et qui étaient nécessaires à l'horticulture et à la culture simple des champs : différentes sortes de patates douces (nom en rapa nui : *kumara* / terme botanique : *ipomoea batata*) ; *taro* / *colocasia esculenta* (avec des racines comestibles) ; différentes espèces d'ignames (*ubi* / *dioscorea* sp.) ; courge (*kaha* / *lagenaria siceraria*) ; banane (*maika* / *musa sapientum*) ; canne à sucre (*toa* / *saccharum officinarum*) ; curcuma (*pua* / *curcuma longa*) ; une espèce d'arbre dont le fruit produit un sirop savonneux (*marikuru* / *sapindus saponaria*).

Parmi les animaux qu'ils ont ramenés, il y avait le poulet polynésien (*moa*). Mais il y avait aussi un compagnon de voyage indésirable qui se cachait parmi les marchandises transportées sur les bateaux de livraison : le rat polynésien (*kio'e* / *rattus concolor*). Les rats n'avaient pas de prédateurs naturels sur l'île de Pâques. Ils se sont donc multipliés de manière explosive et sont rapidement devenus un fléau. Ils ne mangeaient pas seulement les légumes et les fruits des plantes utiles importées, mais aussi les graines des palmiers. Cela a entraîné à long terme un défaut de renouvellement des arbres.

Le fait que le bois d'œuvre ait diminué était également lié aux activités humaines. La première était le besoin de troncs d'arbres pour le transport par roulage des moaï depuis la carrière située sur le versant de la montagne jusqu'à la plaine. L'autre facteur étaient les coutumes funéraires. Les incinérations étaient la règle, et cela nécessitait beaucoup de bois à brûler. « Les crématoriums de l'île

de Pâques contiennent les restes de milliers de corps brûlés et de grandes quantités de cendres d'os humains brûlés, ce qui implique une consommation massive d'énergie à des fins de crémation » (Diamond 2005 : 106). De même, la construction de maisons en bois pour des milliers de personnes a représenté pour l'écosystème de l'Île de Pâques une importante charge.

Mais le facteur décisif de ce déclin a été un changement climatique rapide., qui a débuté vers 1650, et est appelé « petit âge glaciaire ». Il s'agissait d'un phénomène mondial, et l'Île de Pâques était particulièrement touchée en raison de son isolement et du manque de formes d'économie alternatives. Cela devait également avoir de graves conséquences pour la société des Rapa Nui. La culture des plantes utiles a été considérablement réduite et l'approvisionnement en denrées alimentaires a connu des pénuries. Les clans commencèrent à rivaliser de plus en plus violemment entre eux, leurs chefs perdirent leur autorité ancestrale et des chefs guerriers, appelés *matatoo* dans la langue des insulaires, apparurent. « Le statut de *matatoo* fut monopolisé par des hommes au statut social élevé, dont l'inflexibilité est décrite dans les légendes » (Lee 1992 : 14).

Les clans se sont engagés dans des guerres désastreuses pour la suprématie et le contrôle des terres agricoles, ce qui a entraîné la décimation de groupes entiers de population. À un moment donné, les insulaires ont dû se rendre compte des conséquences autodestructrices des conflits armés et un nouvel ordre a été instauré. Une fois par an, au printemps, un rituel basé sur une compétition pacifique était organisé. Chaque clan envoyait un représentant dans la compétition. Le clan vainqueur prenait la direction politique de tous les autres groupes pendant un an, jusqu'à la prochaine compétition. On pourrait appeler cette procédure de sélection et l'institutionnalisation de l'exercice du

pouvoir qui en découle le « principe de préséance ». Lorsque les premiers prêtres catholiques sont arrivés sur l'île au XVIII<sup>ème</sup> siècle, cette forme de répartition du pouvoir entre les clans était courante.

Le vainqueur de la compétition rituelle endossait pour un an le rôle symbolique de l'homme-oiseau (*Tangata Manu*), qui représentait le dieu créateur Makemake sur terre. Tous les candidats devaient être en bonne condition physique et la compétition se déroulait selon des règles strictes. Ils devaient sauter dans la mer du haut d'une falaise au sud de l'île, traverser à la nage un passage avec un fort courant et des requins à l'affût, débarquer sur une île rocheuse accidentée située au large de l'île de Pâques, chercher le nid d'un oiseau qui y nichait, y prendre un œuf et le ramener en toute sécurité sur l'île de Pâques, jusqu'à la plage, d'où ils devaient escalader une falaise. Le vainqueur était celui qui arrivait le premier avec un œuf d'oiseau intact.



Dans le terrain rocheux de la pointe sud de l'île, à Orongo, près du volcan Rano Kau, on trouve de nombreuses images de l'homme-oiseau ainsi que des symboles de fertilité (par ex. des symboles de vulve). Au XIX<sup>ème</sup> siècle, les prêtres catholiques se sont efforcés d'abolir le culte de l'homme-oiseau, car selon l'Église, cette tradition était tout aussi païenne que le culte plus ancien des moaï.

Fig. 42 - Iconographie synchrétique dans l'église de Hangaroa : la Vierge

## avec l'Enfant Jésus portant une couronne de plumes

Mais les insulaires ont développé un syncrétisme unique s'est développé et les racines culturelles indigènes n'ont pas été oubliées. On peut l'observer dans l'église de Hangaroa. On y trouve un retable avec une image de la Vierge Marie aux traits polynésiens, et l'enfant Jésus porte une couronne de plumes polynésienne, signe de son statut élevé.

Près de l'entrée se trouve une statue grandeur nature de l'homme-oiseau, qui est encore aujourd'hui vénéré comme un saint. Depuis 1975, un festival (appelé Tapati) est organisé une fois par an pour célébrer la culture traditionnelle des habitants de l'île.

Les habitants de l'Île de Pâques ont suivi des voies très particulières pour préserver leur savoir culturel. Autrefois, les prêtres consignaient les informations sur les événements importants dans une écriture locale. Les textes sont gravés sur des tablettes en bois (*rongorongo*). L'écriture de l'Île de Pâques fonctionne selon le principe logographique, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une écriture de mots entiers. Ici, un signe correspond à un mot, les mots du rapanui étant enregistrés selon leur signification, mais pas selon leur phonétique. Les tablettes rongorongo étaient probablement destinées à communiquer avec les esprits ancestraux, et elles contiennent également des informations relatives à l'histoire des clans locaux. Lorsque les prêtres catholiques ont entrepris de détruire l'héritage païen, de nombreux textes rongorongo en ont été victimes. Les insulaires ont alors caché leurs tablettes dans les nombreuses grottes de l'île.

Les détenteurs du savoir, les prêtres indigènes connaissant l'écriture, ont subi le même sort que les autres habitants de l'île. En 1862, la population en âge de travailler a été déportée au Pérou. À

cette époque, environ 4500 personnes vivaient sur l'île de Pâques. Les expatriés de l'île devaient assurer leur subsistance en travaillant dans les mines locales. Beaucoup d'entre eux moururent d'épuisement et de maladie. Les derniers insulaires de l'île ont réussi à revenir dans l'île dans les années 1870, une épidémie de variole emporta beaucoup de ceux qui étaient rentrés chez eux. Bientôt, les derniers spécialistes de l'écriture sont morts, si bien que plus personne ne pouvait lire les textes de rongorongo. Seule la recherche moderne a réussi à déchiffrer l'énigmatique écriture (Fischer 1997).

L'exploitation de la main-d'œuvre locale s'est poursuivie sur l'île même lorsque, à la fin des années 1860, un Européen, le Français Dutroux-Bornier, a créé une ferme de moutons. La situation des habitants de l'île était si désespérée qu'en 1871, certains missionnaires travaillant sur l'Île de Pâques ont fui vers Tahiti avec de nombreux autochtones. A l'époque, il ne restait plus que 111 personnes sur l'île. A partir des années 1880, les conditions sociales sur l'île se sont normalisées et depuis, la population locale a augmenté. Aujourd'hui, trois mille huit cents personnes vivent sur l'île de Pâques, dont environ 60% sont des descendants de la population locale. Environ trois cents habitants de l'Île de Pâques vivent à Tahiti et sur le continent américain (au Chili et aux États-Unis).



Fig. 43 - Pierre gravée représentant un homme-oiseau avec un œuf.  
British Museum



## 20. Axoum et la reine de Saba

### Chrétiens et juifs au sud du Sahara

*100-940*

Dans la région frontalière avec l'Érythrée de l'Éthiopie se trouve un endroit où se dressent d'étroites stèles de granit à l'aspect exotique. Il s'agit de la ville légendaire d'Axoum. Ces témoins silencieux d'une ancienne civilisation, appelés *hawilt* par les autochtones, se dressent haut. La « grande stèle » a une longueur de 33 mètres et pèse 520 tonnes. L'obélisque dit d'Axoum mesure 25 mètres de haut et pèse 170 tonnes. À l'origine, il y avait là beaucoup de stèles. Mais la plupart d'entre elles sont tombées et se sont brisées en morceaux. Ce que l'on voit aujourd'hui ne représente qu'environ 5 % de l'héritage architectural de l'ancienne Axoum. La plus grande partie des ruines de la ville n'ont pas encore été explorées.

L'« obélisque d'Axoum » a une histoire bien à lui, avec une portée politique. Cette stèle monumentale a été déménagée par des soldats italiens en 1937 et expédiée à Rome. L'obélisque y a été érigé comme monument de la victoire de l'armée italienne. L'Éthiopie était alors occupée par l'Italie fasciste de Mussolini. Malgré une résolution de l'ONU datant de 1947, selon laquelle l'obélisque devait être restitué, l'Italie a refusé de s'y plier pendant des décennies. Finalement, en 2005, le gouvernement italien a accepté de le restituer à l'Éthiopie. À l'automne 2008, l'obélisque a été réinstallé sur son site d'origine.

Des stèles ont été fabriquées pendant des siècles avant l'ère du royaume d'Axoum, mais celles du 1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. sont

beaucoup plus petites que les suivantes. Les stèles d'Axoum sont richement sculptées, avec de nombreux motifs. On a considéré qu'elles avaient pour fonction de démontrer, par leur monumentalité, la puissance des souverains et de l'élite, certains motifs se rapportant à des personnalités individuelles ou des clans. Axoum était l'ancienne capitale de l'empire du même nom, située sur le cours supérieur de l'Atbara, un affluent du Nil.

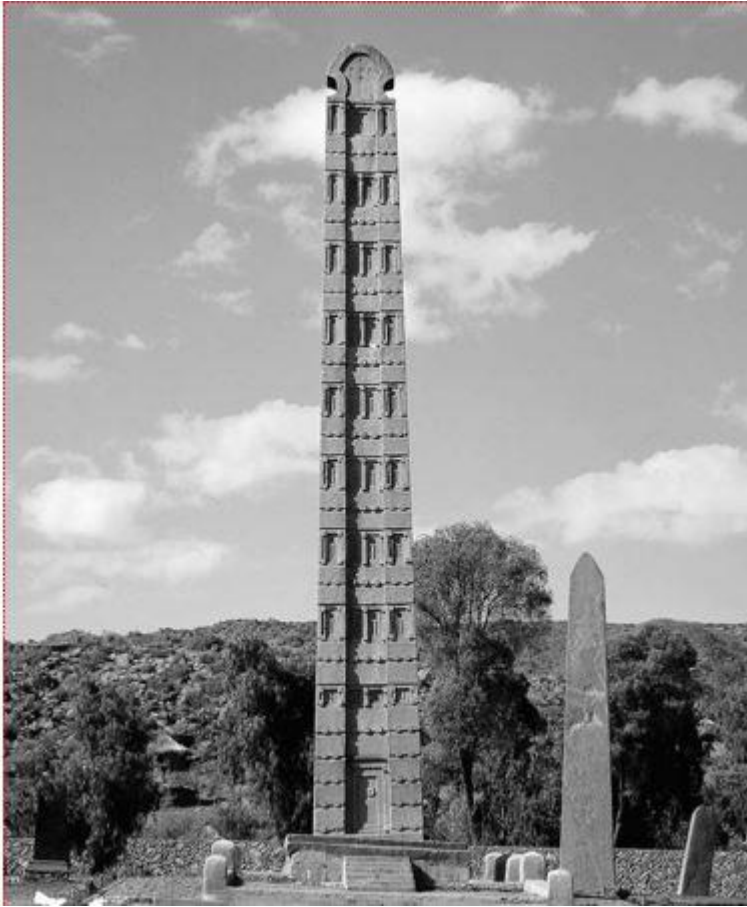
Les stèles et autres ruines font aujourd'hui partie du paysage d'une ville moderne de 57 000 habitants. Le « parc des stèles » se trouve dans la partie nord d'Axoum et fait partie du patrimoine culturel mondial de l'UNESCO depuis 1980.

Les guides locaux s'efforcent de montrer aux visiteurs des ruines à quel point la culture d'Axoum est ancienne. Tout ce qui est ancien est glorifié et associé à la reine de Saba, et si ce n'est pas directement avec elle, du moins avec son époque. Et quand les visiteurs viennent d'Europe, les guides touristiques se lancent dans des comparaisons hasardeuses. On apprend ainsi que la reine de Saba a fait construire des bâtiments à Axoum, notamment le bain qui porte son nom, à une époque où il n'y avait soi-disant pas encore de maisons en Europe. Et la reine de Saba aurait également frappé monnaie à une époque où il n'y avait pas encore de monnaie en circulation en Europe.

Ce qui est articulé ici s'accorde avec la tradition fondée sur la transmission orale. L'image de la reine de Saba est une promesse de prestige. Dans les récits, tout ce qui concerne ce personnage est rendu vénérable. Dans l'Éthiopie d'aujourd'hui, il semble n'y avoir aucune limite aux versions romancées de l'histoire nationale.

Toutes les histoires sur la souveraine ne sont cependant pas tirées par les cheveux. Il y a un certain lien entre l'ancienne civilisation éthiopienne et la patrie de la reine légendaire, Saba, dans la

péninsule arabique. Mais les liens historiques sont différents de ce que les guides touristiques racontent en général.



**Fig. 45 - L'obélisque d'Axoum dans le parc des Stèles**

Les Axoumites, qui ont fondé une ville dans la région dans la première moitié du premier millénaire de l'ère chrétienne, puis ont adopté le christianisme et édifié un empire, sont appelés Habasha dans les sources historiques. Des populations sémites étaient déjà installées dans la région du plateau abyssin depuis le deuxième millénaire avant l'ère chrétienne.

Le royaume d'Axoum était l'un des nombreux royaumes qui se sont succédé au sud de l'Égypte ancienne, c'est-à-dire au sud de la quatrième cataracte du Nil. Des contacts entre l'Égypte et le sud existaient déjà au troisième millénaire avant J.-C., et les influences culturelles égyptiennes ont constamment agi en Nubie et dans les régions voisines, jusqu'à la pénétration de l'islam. La vision chrétienne du monde s'est également propagée dans le sud via l'Égypte, qui joue un rôle de médiateur entre le Proche-Orient d'une part et la Nubie et l'Éthiopie d'autre part.

La fondation d'Axoum remonte au I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ. La ville est mentionnée dans l'ouvrage *Periplus Maris Erythraei* (« Périple autour de la mer d'Érythrée ») d'un marchand égyptien anonyme.

Le *Periplus* dit du souverain d'Axoum de l'époque qu'il s'appelait Zoskales et qu'il connaissait bien la littérature grecque ([section 5](#)). Les dirigeants d'Axoum avaient pris le titre officiel de *ngs ngst* (« roi des rois »).

Selon le *Periplus*, Axoum était déjà un important centre commercial à cette époque. Les Axoumites contrôlaient deux ports sur la côte de la mer Rouge : Adulis (près de Massawa) et Assab (en Érythrée ; section 4). Dès 100 av. J.-C., une route commerciale entre l'Égypte et l'Inde avait été ouverte et passait par Adulis. Axoum profitait de ce commerce à longue distance, car il contrôlait les eaux autour d'Adulis et son port. Au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., le trafic de marchandises via Adulis avait depuis longtemps dépassé en volume les autres routes. Au III<sup>e</sup> siècle, une route caravanière a été établie d'Adulis jusqu'en Égypte, contournant ainsi les anciennes routes caravanières du bassin du Nil et les rendant insignifiantes.

Dès le III<sup>e</sup> siècle, la nouvelle de la puissance de l'empire axoumite s'est répandue bien au-delà de l'Afrique. Le prophète Mani (mort en 274 après J.-C.), qui oeuvrait en Perse, aurait ainsi compté

Aksoum parmi les grandes puissances de l'époque avec la Perse, Rome et la Chine. La sphère d'influence de l'empire d'Axoum s'est constamment étendue grâce à la conquête des empires voisins. Le souverain le plus puissant d'Axoum au III<sup>e</sup> siècle fut le roi Endybis (règne de 227 à 235), dont on trouve les portraits sur des pièces de monnaie de l'époque. Axoum est l'un des rares royaumes d'Afrique où la monnaie a été introduite à l'époque de l'Antiquité romaine. Depuis l'adoption du christianisme, le symbole de la croix figurait sur les pièces de monnaie d'Axoum.

Au début du V<sup>e</sup> siècle, les Axoumites ont conquis le royaume de Koush et ont détruit sa capitale, Méroé, sur le Nil. Le territoire contrôlé par Axoum s'étendait également de l'autre côté de la mer Rouge. Vers 520, le roi d'Axoum, Kaleb, envoya une armée au Yémen et soumit le royaume himyarite, la dont la religion d'État était le judaïsme. En effet, des exactions y avaient été commises contre la minorité chrétienne des Axoumites. Avec la conquête du royaume himyarite, de vastes régions du sud de la péninsule arabique ont été rattachées à la sphère d'influence d'Axoum.

A l'époque préchrétienne, les Axoumites avaient un panthéon dans lequel les divinités Mahrem, Beher, Medr et Astar jouaient un rôle important. Le renforcement de l'autorité royale à Axoum s'est accompagné d'un changement dans la vision religieuse du monde. Astar a supplanté les autres dieux et a pris le rôle de dieu principal. Certains chercheurs associent cette nouvelle orientation monothéiste à la présence de personnes de confession juive en Éthiopie et dans le royaume d'Axoum aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. La diffusion des connaissances sur le culte de Yahvé a peut-être inspiré la réorganisation du monde des dieux indigènes. Les descendants de ces premiers judaïsants en Éthiopie sont les Falasha (Beta Israel ; Kaplan 1994).

Vu le rôle d'Astar comme dieu principal, l'introduction de la doctrine du dieu unique, le dieu des chrétiens, était facile. La conversion au christianisme a eu lieu sous le roi Ezana II (règne de 330 à 356). Le jeune souverain avait un précepteur, Frumentius, qui était considéré comme le fondateur de l'Église orthodoxe éthiopienne. Vers 330, il fut nommé évêque d'Éthiopie à l'instigation de l'Église d'Alexandrie. Frumentius exerça une influence sur le jeune roi, qui embrassa officiellement le christianisme en 334. L'église d'Axoum restait conservatrice et représentait, comme Alexandrie, l'orthodoxie orientale. Dans le milieu des relations judéo-chrétiennes, un mythe aux couleurs locales a vu le jour. On dit que Ménélik I<sup>er</sup>, le fils issu de l'union de la reine de Saba avec le roi d'Israël Salomon, a jadis apporté l'Arche d'alliance à Axoum, où le Saint des Saints serait encore conservé aujourd'hui dans une annexe de l'église Sainte-Marie de Sion (Hodd 2002 : 859). Lorsqu'un visiteur passe devant ce bâtiment insignifiant, dont les fenêtres sont condamnées, il peut difficilement imaginer qu'à l'intérieur se trouve le plus sacré des ouvrages judaïques. Seuls les prêtres sont autorisés à pénétrer dans le bâtiment, les étrangers n'y ont pas accès. Les juifs éthiopiens croient pourtant fermement que l'Arche d'Alliance est conservée à Axoum, bien que personne - à l'exception des prêtres - ne l'ait jamais vue.

Les groupes de population sabéens, qui ont autrefois migré du sud de la péninsule arabique vers l'Éthiopie, sont étroitement liés à la tradition populaire de la reine de Saba. Mais pendant longtemps, on ne savait pas avec certitude quand. Le récit biblique de la reine de Saba, qui part avec des épices, des pierres précieuses et de l'or pour rendre visite au roi d'Israël, Salomon, à Jérusalem (1 Rois 10,1-13), peut être daté du IX<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. C'est à cette époque que se situe le règne de Salomon. Si l'on associe l'immigration des

Sabéens en Éthiopie à l'histoire biblique, on a l'impression que la migration a eu lieu à l'instigation de la reine de l'époque.

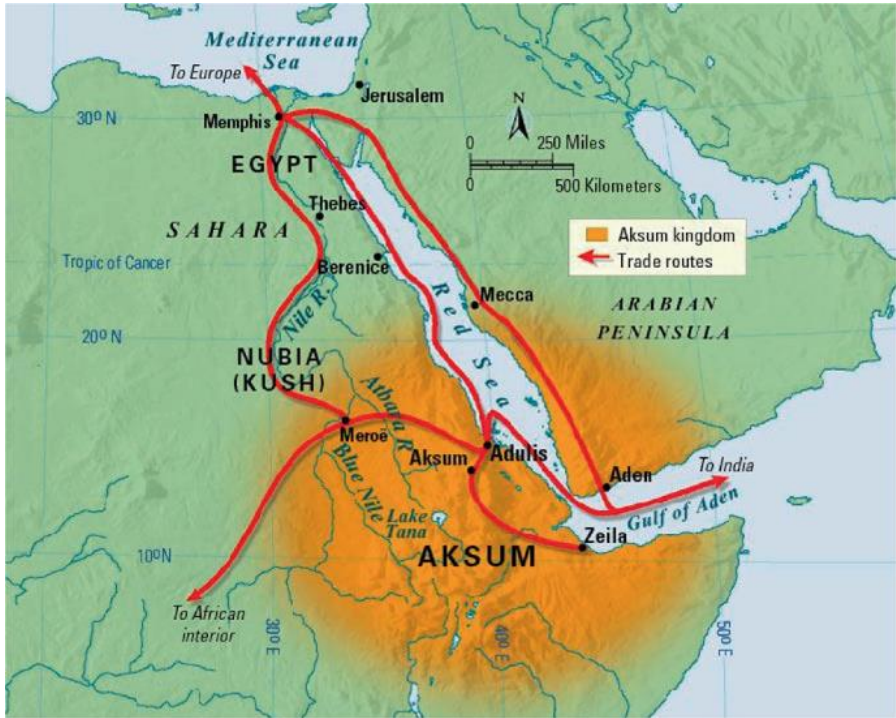


Fig. 46 – Localisation et zone d'influence d'Axoum

En fait, la fenêtre de migration s'ouvre plus tard, au V<sup>e</sup> ou au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Lorsque les Sabéens arrivent dans la région d'Axoum, il existe un royaume, le royaume de D'mt (ou Da'amot), dont les débuts remontent au X<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (Munro-Hay et al. 2010). Les colons sabéens ne sont probablement restés que quelques décennies dans le pays. Ils ont peut-être entretenu une colonie commerciale ou fourni des troupes alliées dans le cadre d'une alliance militaire avec l'empire Da'amot.

Une nouvelle vision d'ensemble chronologique globale se dessine également pour le développement linguistique. Dans le royaume

d'Axoum, trois langues d'éducation différentes étaient utilisées : Le sabéen, le guèze et le grec ancien. Le sabéen était déjà une langue d'enseignement dans le cœur africain d'Axoum, avant même que le sud de la péninsule arabique ne soit conquis. Des inscriptions et une écriture alphabétique spécialement créée pour le sabéen ont été trouvées dans la région d'Axoum. Le guèze, la langue sacrée du christianisme éthiopien, ne dérive cependant pas du sabéen, mais s'est développé parallèlement à celui-ci sur une base sémitique commune (Hammarström et al. 2017). Enfin, le grec ancien était la plus ancienne des langues dans lesquelles les textes bibliques ont été traduits à partir de l'araméen. Sur la « pierre d'Ezana », une stèle de 24 mètres de haut, un texte parallèle est gravé dans ces trois langues et alphabets.

Le commerce était la principale source de richesse d'Axoum. D'une part, Axoum était un important centre de transbordement pour les marchandises venant de l'extérieur, d'autre part, elle avait elle-même des biens très convoités à offrir : Chameaux, ivoire et cornes de rhinocéros, sans oublier l'or, le fer et le sel. La position dominante d'Axoum et son monopole commercial s'affaiblissent cependant au cours du VII<sup>e</sup> siècle. Dans la première moitié, Axoum est encore mentionnée comme alliée de Byzance (dans le cadre des expéditions militaires de Bélisaire). Mais à partir de la deuxième moitié, Axoum perdit de plus en plus d'influence dans les conflits avec les puissances islamiques locales en pleine expansion. Le port d'Adulis fut perdu et le commerce avec l'Inde fut interrompu.

L'empire d'Axoum, en déclin, a été contraint à l'isolement politique et économique. Alors que les populations d'autres États chrétiens comme Makuria et Alodia en Nubie se convertirent à l'islam au cours du Moyen Âge, Axoum resta majoritairement chrétienne. Dil Na'od (X<sup>e</sup> siècle) est mentionné comme le dernier roi d'Axoum.



Dans certaines sources, une reine de confession juive est tenue pour responsable du déclin final d'Axoum. Gudit (ou Yodit ou Judith) aurait détruit de nombreuses églises à Axoum au X<sup>e</sup> siècle. On ne sait pas s'il s'agit d'un personnage historique. Cependant, il existe aussi des rapports sur une reine païenne du sud, nommée Bani al-Hamwiyah, dont le règne a pris fin au début du XI<sup>e</sup> siècle.

Axoum a connu un bref regain aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles sous la dynastie Agaw Zagwe. Son dernier souverain fut tué vers 1270 par Yekuno Amlak, le fondateur de la dynastie moderne des Salomon, à laquelle appartenait également le dernier empereur d'Éthiopie, Haïlé Selassié. Amlak faisait remonter son arbre généalogique au dernier roi d'Axoum, Dil Na'od.

Même si l'empire d'Axoum a perdu son ancienne puissance politique et que son ancienne élite s'est dissoute, la culture d'Axoum n'a pas complètement disparu pour autant. Au contraire, elle a laissé des traces dans les cultures qui ont suivi, notamment dans l'architecture chrétienne éthiopienne. Cette tradition s'est poursuivie dans les églises du Moyen-Âge éthiopien, notamment sur les façades des églises creusées dans le roc de Lalibela.



Fig. 47 - Lalibela. Photo Francesco Bandarin. © UNESCO

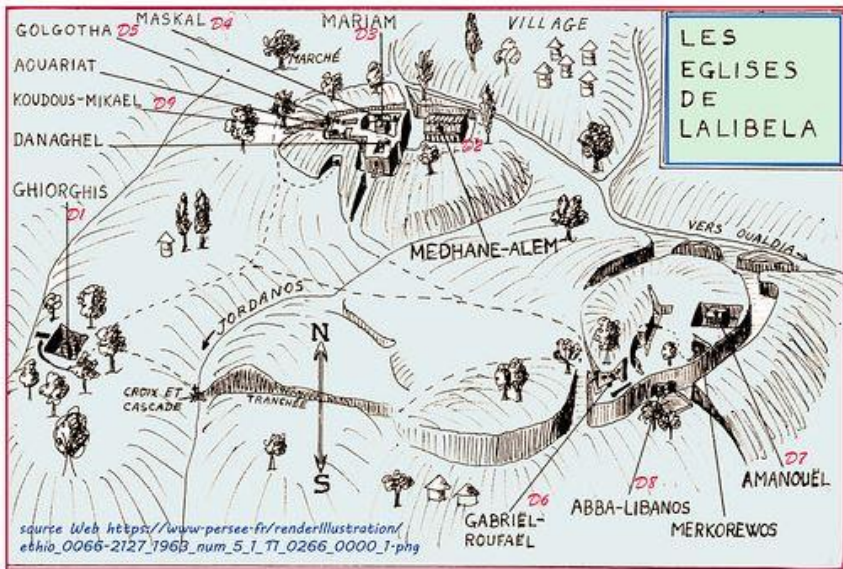


Fig. 48 – Carte des 11 églises de Lalibela

## 21. Cheminées de fées et villes souterraines

### Les premières communautés chrétiennes de Cappadoce

*I<sup>er</sup> - XI<sup>e</sup> siècle*

Si l'on survole en montgolfière les vastes étendues de la Cappadoce, au centre de la Turquie, on s'aperçoit rapidement que ce paysage, avec ses étranges déchirures et ses milliers de cônes rocheux plus ou moins grands, est très différent du terrain aux douces collines des autres régions d'Anatolie. Des cônes apparaissent soudainement sur la trajectoire de vol, de sorte que l'on craint que le ballon ne les frôle ou ne les heurte. Les cônes rocheux donnent à ce paysage son caractère unique. Il n'est donc pas étonnant que la tradition populaire les associe à des personnages de contes de fées. Dans le langage populaire, on les appelle « cheminées de fées », et nombre d'entre elles ont effectivement l'air d'être habitées par des créatures fabuleuses. Les cônes sont constitués de tuf, dont les contours bizarres ont été façonnés par l'érosion sur une longue période. En Cappadoce, il y avait « toute une série de centres d'éruption volcanique qui produisaient de grands volumes de tuf clair à durcissement rapide » (Krassmann 2010 : 2).

L'origine du nom du paysage historique de la Cappadoce est encore aujourd'hui controversée. Le nom apparaît pour la

première fois sous une forme perse ancienne, *Haspaduya*, dans des inscriptions des rois perses Darius I et Xerxès (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). *Haspaduya* signifie « pays des beaux chevaux ». Il pourrait s'agir d'une allusion à la culture équine des Hittites indoeuropéens, qui ont immigré en Anatolie au 3<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. et ont apporté avec eux cet animal jusqu'alors inconnu dans cette région. Les habitants de la région, les Cappadociens, sont mentionnés pour la première fois dans les *Histoires* (livre 5.49) de l'historien grec Hérodote. L'écrivain grec Xénophon donne dans son ouvrage *L'Anabase* (IV/5.25) datant de 402 av. J.-C., donne la première description d'habitations souterraines en Cappadoce : « Les maisons étaient sous terre, à l'entrée (étroite) comme le trou d'un puits, mais larges en bas. Les entrées pour les animaux de trait étaient creusées, mais les hommes y descendaient par des échelles. Dans les habitations, on trouvait des chèvres, des moutons, des bovins et des volailles, ainsi que leurs petits ».

En tant que pays central de l'empire hittite, la Cappadoce a connu la stabilité au cours du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Après la victoire de l'Alliance des peuples de la mer sur les Hittites vers 1200 av. J.-C., la région se trouvait cependant dans la zone frontalière agitée de différentes puissances. Parmi celles-ci, le royaume de Perse était la force politique la plus importante à l'époque préchrétienne.

Après la conquête de la Perse par Alexandre le Grand, la région de Cappadoce a obtenu l'indépendance en tant que royaume sous la direction d'un satrape perse, Ariarathe I<sup>er</sup> (r. 332-322 av. J.-C.), que les successeurs d'Alexandre se sont rapidement disputés après sa mort. Tous les représentants suivants de la dynastie des Ariarathes furent impliqués dans des conflits militaires : avec le pays voisin, l'Arménie, avec la grande

puissance qu'était la Macédoine et avec le royaume de Pergame. La Cappadoce s'est alliée avec des dirigeants romains, comme Pompée, César, Antoine et Octave. La région devint tributaire de l'Empire romain et l'empereur Tibère la relégua finalement au rang de province romaine. Le successeur politique de Rome en Orient, l'Empire romain d'Orient ou byzantin, fut longtemps assez fort pour mettre un terme aux ambitions expansionnistes de l'Empire sassanide. Plus tard, la Cappadoce, en tant que pays frontalier, fut exposée à la pression expansionniste islamique.

Les Cappadociens ont manifestement été sensibles très tôt à la doctrine chrétienne. Selon le récit du Nouveau Testament (Actes des Apôtres 2,9), les Galiléens leur ont fait connaître l'Évangile. Ailleurs (Actes 2, 5), les Cappadociens sont décrits comme des « Juifs craignant Dieu ». En effet, parmi les premiers à se convertir au christianisme, il y avait des juifs. Dès le début, les chrétiens de Cappadoce ont participé activement à l'organisation de l'église primitive. Au IV<sup>e</sup> siècle, les pères de l'Eglise cappadocienne Basile de Césarée (330-379), Grégoire de Nysse (332-395) et Grégoire de Nazianze (329-389), qui occupa plus tard le poste de Patriarche de Constantinople, étaient actifs (Dumitrascu 2015 : 161 et suiv.). La sœur aînée de Basile et Grégoire, Macrina, avait choisi une vie de religieuse et transformé le domaine familial en une communauté monastique. L'éducation des frères lui tenait particulièrement à cœur. L'un des futurs Pères de l'Eglise, Jean de Cappadoce, devint lui aussi patriarche de l'Eglise orthodoxe de Constantinople (517-520).





**Fig. 49 - Les cônes de tuf de Göreme**

Au cours du VII<sup>e</sup> siècle, de plus en plus de chrétiens se préparent à une longue résistance passive contre la pression migratoire des Turcs islamisés. L'issue victorieuse de la bataille de Manzikert (1071) pour les clans turcs menés par les Seldjoukides marque le début de la colonisation turque en Anatolie. Les chrétiens de Cappadoce n'étaient tout d'abord que des tributaires des nouveaux maîtres, mais ils passèrent ensuite sous leur domination directe. Certains se sont convertis à l'islam, d'autres ont conservé leur foi chrétienne et le mode de vie qui en découlait, la plupart d'entre eux étant des Grecs de souche. Ce n'est qu'avec l'exode massif des Grecs de Turquie en 1923 que les chrétiens grecs ont quitté la Cappadoce. Les Turcs ont habité certaines des habitations souterraines jusque dans les années 1950. Dans certains endroits, les espaces souterrains sont encore utilisés aujourd'hui comme entrepôts de stockage.

Ce qui reste, ce sont les églises rupestres exotiques et les villes souterraines. Trois mille ans avant les premiers chrétiens, l'homme avait déjà creusé de nombreux cônes de tuf, des tours d'habitation bizarres avec des fenêtres creuses et des ouvertures de porte - des habitations de fées. Les églises rupestres retirées du monde sont apparues à la fin de l'Antiquité et au Moyen Âge. Leurs murs intérieurs sont souvent recouverts de fresques mettant en scène des histoires bibliques. On y trouve des représentations d'apôtres et de saints, des autels taillés dans la roche, et même le symbole de la croix. Le nombre d'églises de ce type, taillées dans le tuf jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, se compte en milliers, trois mille selon Kaspar / Kaspar (2012).

Où habitaient les gens qui venaient prier dans les églises rupestres ? Ils n'avaient pas de maisons en surface comme les « nouveaux colons » turcs qui ont immigré plus tard - ils vivaient sous terre. Leurs habitations n'étaient pas des grottes naturelles isolées, mais des installations systématiquement creusées dans la roche, qui s'étendaient sous terre sur plusieurs étages et formaient des villes entières (Emge 1990), dans lesquelles vivaient probablement jusqu'à 20 000 personnes. Les entrées de ces systèmes de tunnels souterrains étaient soigneusement camouflées. En effet, les habitants de l'époque avaient toutes les raisons de se faire clandestins en tant que communautés chrétiennes dans un environnement hostile aux chrétiens.

Des chrétiens sont d'abord venus de la région de Césarée (aujourd'hui Kayzeri) et se sont installés dans la retraite de la Cappadoce. Au IV<sup>ème</sup> siècle, on y trouvait déjà de nombreuses communautés chrétiennes et des monastères. Le développement d'habitations souterraines s'est intensifié à la suite des invasions des Isauriens (IV<sup>ème</sup> siècle), des Huns (V<sup>ème</sup> siècle) et des Perses (VI<sup>ème</sup> siècle). C'est à l'époque byzantine que l'architecture

profane et sacrée de la Cappadoce chrétienne a connu son apogée (Warland 2013).

La Cappadoce compte au moins trente-six villes souterraines. Parmi les plus importantes figurent les habitations souterraines de Kaymaklı, Nevşehir, Derinkuyu, Özkonak, Mazikoy et Ürgüp. Mais tous les deux ans, on découvre encore d'autres villes bien cachées. En 2014, la plus grande découverte d'une ville souterraine a été faite dans la province de Nevşehir, près de la ville (en surface) de Kayzeri. Ce qui a été étudié jusqu'à présent éclipse tout ce que l'on connaît. La longueur des tunnels de communication souterrains est d'au moins 7 kilomètres. Cette ville située sous la forteresse de Nevşehir est probablement le plus vaste complexe d'habitations souterraines au monde.

La ville avec les niveaux d'habitation souterrains les plus profonds (jusqu'à 85 mètres sous la surface) est Derinkuyu (à peine 30 kilomètres au sud de Nevşehir, la capitale de la province). Il y avait là des logements pour environ deux mille personnes. La particularité de ce lieu réside dans l'organisation en miroir du complexe urbain. Il y a pratiquement deux villes au même endroit, une ville en surface et, en dessous, la ville souterraine.

On accède aux souterrains par six cents entrées, soigneusement dissimulées dans les cours intérieures des maisons de surface. Des verrous étaient installés dans les tunnels souterrains et les accès pouvaient être bloqués par de lourds blocs de pierre ronds, de la taille d'une meule de moulin. Quelque 15 000 puits de ventilation avaient été creusés à travers la montagne, de sorte que les habitants recevaient de l'air frais, même lorsque les accès extérieurs étaient bloqués pendant des semaines. Et il y avait des puits souterrains pour l'approvisionnement en eau. Au niveau le



plus bas, au plus profond de la montagne, une église en forme de croix a été aménagée, un refuge dans une cachette parfaite.

De nombreux chrétiens travaillaient comme commerçants. Leur zone d'implantation se trouvait sur la route de la soie, dont la branche occidentale passait par la Cappadoce. Il était donc logique d'offrir aux caravaniers, leurs partenaires commerciaux, des lieux d'hébergement sûrs grâce aux habitations souterraines. Un tel lieu était par exemple la ville souterraine de Gaziemir (Güzelyurt), découverte en 2007. Pour assurer leur subsistance, les chrétiens ont également pratiqué l'agriculture.

Les chrétiens maîtrisaient également le métier de forgeron. Dans la région entre Aksaray et Nevşehir, des gisements de cuivre ont été exploités. Ils ont pris possession de certaines habitations souterraines créées à l'époque préchrétienne et les ont agrandies en y aménageant non seulement des salles de culte, mais aussi des ateliers. Les églises qui font partie des habitations souterraines se distinguent nettement des églises situées dans les cônes rocheux en surface. Dans les églises souterraines, il n'y a pas de peintures, alors que dans les églises de surface, il y en a beaucoup. Cette différence permet d'établir une chronologie de l'évolution. Au début, l'église est dépourvue de décoration, tandis que la décoration des églises ultérieures prend de plus en plus d'importance. L'aménagement de l'espace a évolué de manière similaire, passant de simples espaces intérieurs à des constructions à coupes croisées et à des basiliques à trois nefs. La vallée de Göreme abrite quelques-unes des églises les plus connues : Tokalı Kilise (X<sup>ème</sup> siècle), Sainte-Barbe Kilise (XI<sup>ème</sup> siècle), Karanlık Kilise (début du XIII<sup>ème</sup> siècle).

La richesse iconographique des premiers temps fut toutefois interrompue lorsque la doctrine iconoclaste, le refus des images,

se répandit dans le sillage de la querelle byzantine sur les images sous l'empereur Léon III (règne de 717 à 741). La représentation des apôtres et des saints, et plus généralement des êtres humains, était interdite. Les anciennes représentations du Christ en croix ont été remplacées par le symbole abstrait de la croix, auquel était associée une goutte de sang peinte. Les ornements et les mosaïques restaient autorisés. Les églises de la région d'Açiksaray ont conservé de telles peintures iconoclastes parcimonieuses. L'ère de l'iconoclasme dura de 725 à 842, après quoi les églises furent à nouveau décorées d'images.

En 1985, la région de Cappadoce, avec ses monuments de surface et souterrains, a été inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

## 22 - Zénobie, reine du désert

### Le royaume de Palmyre contre l'Empire romain

#### *III<sup>e</sup> siècle*

La reine Zénobie, née vers 240 et morte jeune après 274, n'est pas aussi célèbre que Cléopâtre d'Égypte, mais on dit qu'elle était aussi belle qu'elle. Elle était aussi résolue dans ses actions que Cléopâtre, et pendant quelques années, Zénobie a déterminé l'équilibre du pouvoir politique au Proche-Orient. Les Syriens la vénèrent encore aujourd'hui comme une icône nationale.

La comparaison entre ces deux femmes puissantes est loin d'être absurde, car lorsque Zénobie, la puissante reine de Palmyre, a conquis l'Égypte, elle a pris plaisir à se considérer comme l'héritière de la Belle du Nil. Cléopâtre avait vénéré Séléné, la déesse de la lune, et Zénobie l'avait suivie dans cette voie. Elle fit frapper une pièce à son effigie sur l'avvers et un croissant de lune, symbole de Séléné, sur le revers (Stone- man 2003 : 130 s.).

Le royaume de Zénobie s'étendait de l'Anatolie au sud de l'Égypte, en passant par la Judée et la Palestine, le cœur du territoire étant l'actuelle Syrie. Au zénith de son pouvoir, Zénobie osa se rebeller contre la puissante Rome. Face à la régente d'Orient, ambitieuse et déterminée, se trouvait un souverain d'Occident non moins déterminé. Il s'agissait de l'empereur Aurélien, qui régna sur Rome de 270 à 275. Zénobie a donné du fil à retordre aux troupes romaines en Orient. Mais à la fin, ses forces furent vaincues et elle

fut emmenée à Rome comme butin de guerre, où elle passa les dernières années de sa vie en exil. Mais son fanal flamboyant de résistance contre la puissance mondiale romaine est resté dans l'imaginaire et continue à vivre dans de nombreuses légendes.

L'histoire de la vie de Zénobie est étroitement liée à celle de Palmyre, le site syrien dont les ruines historiques ont été partiellement dévastées par la guerre actuelle. Au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, Palmyre était l'une des nombreuses villes de la province romaine de *Syria Phoenice* (Edwell 2007). Depuis le milieu du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., Palmyre - alors ville de l'empire séleucide - avait le statut de *polis* selon le modèle hellénistique, et le conseil municipal (*boule*) était la principale institution administrative, comparable au sénat romain. Les membres du conseil étaient des représentants de l'aristocratie araméenne locale, qui s'était habituée au mode de vie occidental et avait également adopté des noms grecs ou romains. L'instauration de la monarchie remonte à l'époque du premier souverain : Odainat (en palmyrénien) ou Udhayna (en arabe), sous la forme latinisée Odaenathus, qui régna entre 240 et 267. Zénobie était sa femme.

Elle était issue d'une noble famille palmyrénienne. Son nom était à l'origine Bat-Zabbai (« fille de Zabbai »). En tant que reine, elle utilisait le nom de Zénobie dans sa correspondance diplomatique et interprétait la forme grécisée de ce nom comme « la femme dont la vie est donnée par Zeus ». Son surnom de membre de la noblesse (*gentilicium*) était Septimia. On dit que l'activité préférée de la jeune Zénobie était la chasse. Elle aurait maîtrisé plusieurs langues, toutes des langues d'éducation de l'époque : l'araméen palmyrénien, l'égyptien, le grec et le latin.

L'histoire de son ascension au rang de souveraine la plus puissante de l'Orient romain commence lorsqu'elle devient l'épouse du roi

Odaenathus vers 255. Elle n'avait alors que quatorze ou quinze ans. Odaenathus était apprécié des Romains parce qu'il avait vaincu l'ennemi le plus redoutable de Rome en Asie à l'époque, les Sassanides perses. En 263, il reçut le titre de *corrector totius orientis* (« gouverneur de tout l'Orient »). A cette époque, Palmyre n'était pas un royaume indépendant, mais un État vassal sous l'autorité romaine. Lorsqu'Odaenathus et l'un de ses fils furent victimes d'un attentat en 267, Zénobie prit la régence de son fils mineur Vaballathus. Quelques années plus tard, Zénobie est mentionnée pour la première fois dans une inscription en tant que reine de Palmyre.

Palmyre est située à environ 215 kilomètres au nord-est de Damas, dans le désert syrien. Depuis l'époque d'Alexandre le Grand, la ville-oasis faisait partie du cercle culturel hellénistique. Elle devait sa richesse au commerce, en tant que lieu de transbordement pour les marchandises qui étaient transportées d'est en ouest et vice-versa sur la route de la soie (Stierlin 1987 : 125 et suiv., el-As'ad 1993). Palmyre était donc une teselle importante dans la mosaïque des intérêts politiques de Rome en Orient. En 137 après J.-C., une liste (« le tarif palmyrénien ») a été établie, fixant les droits de douane à l'importation et à l'exportation des marchandises passant par Palmyre. Le texte de cette liste est rédigé en grec et en palmyrénien.

La colonie initiale, située au sud du Wadi al-Qubur, s'était étendue vers le Nord, où la plupart des monuments de l'époque romaine ont été construits à partir du II<sup>e</sup> siècle. Certains d'entre eux ont recouvert des bâtiments antérieurs, comme le temple de Baal, achevé en 32, qui repose sur les fondations d'un temple hellénistique. C'est là que commence la Grande Colonnade, le symbole de la ville, qui marque encore aujourd'hui l'image d'ensemble du site en ruines. Cette allée de 1,1 kilomètre de long

avec ses colonnes de 9,5 mètres de haut s'étendait sur un axe est-ouest jusqu'au temple des morts. Palmyre comptait de nombreux temples dédiés aux divinités du panthéon palmyrénien. La déesse locale al-Lāt était représentée dans le même style qu'Athéna, la protectrice de la ville d'Athènes, et s'appelait alors Athena-al-Lāt.

Sous le règne de Zénobie, Palmyre est devenue une véritable métropole de plus de 200 000 habitants. Après la défaite de la révolte de Zénobie, la ville perdit son importance politique, mais continua à prospérer en tant que centre commercial jusqu'à l'ère islamique. Au fil des siècles, les sables du désert ont enseveli une grande partie de Palmyre. Au XX<sup>e</sup> siècle, les archéologues ont mis au jour de nombreux monuments, redressé de nombreuses colonnes renversées de la colonnade et reconstruit des bâtiments.

Personne n'aurait pu imaginer que Palmyre serait le théâtre de l'un des plus sombres chapitres de l'histoire du XXI<sup>e</sup> siècle. Entre mai 2015 et janvier 2017, de nombreux monuments ont été détruits ou gravement endommagés par les sbires de l'État islamique (Daech), notamment des sculptures et des statues (dont le « Lion d'al-Lāt »), des édifices de temple (le temple de Baalshamin, le temple de Baal), l'Arc de triomphe, le Tétrapylon, la façade du théâtre romain et bien d'autres encore.

Entretemps, il existe des plans de reconstruction ou de restauration, mais on ne sait pas encore quand les travaux pourront commencer. L'armée syrienne a certes repris Palmyre aux occupants de l'ÉI en mars 2016, mais ceux-ci sont revenus en décembre 2016 et n'ont été chassés de Palmyre qu'en mars 2017. Depuis lors, Palmyre est sous le contrôle du gouvernement syrien.



Fig. 50 - Photo aérienne du site de Palmyre. L'Institut d'histoire de la culture matérielle de l'Académie russe des sciences a développé un modèle 3D de Palmyre et l'a présenté en 2020. À voir ici <https://palmyra-3d.online/en>

Lorsque Zénobie régnait sur Palmyre, la grande confrontation avec la puissance mondiale Rome était imminente. Zénobie menait une politique habile à la périphérie, sous le couvert d'une loyauté feinte. Elle convainquit l'empereur romain Aurélien qu'elle servait les intérêts de Rome en tant que régente d'un État vassal, et ce à une époque où Aurélien était distrait par ses campagnes militaires contre les Germains révoltés au nord et contre les Goths dans les Balkans. À la fin de l'année 270, Zénobie fit frapper des pièces de monnaie avec les portraits d'Aurélien en tant que régent suprême et de Vaballathus en tant que roi vassal.

Cependant, en coulisses, Zénobie commença la même année à mettre en œuvre l'expansion militaire de son propre empire, planifiée depuis longtemps (Hartmann 2001). En peu de temps,

son armée conquiert l'Égypte, qui fut placée sous le contrôle de Palmyre. Les historiens ne sont pas d'accord sur le fait de savoir si Aurélien approuvait ou non cette manœuvre de l'Etat vassal de Palmyre. Il est probable que oui, car de cette manière, les livraisons de céréales de l'Égypte à Rome étaient assurées.

Au printemps 272, Zénobie révéla ses véritables intentions en mettant en circulation de nouvelles pièces de monnaie. On n'y voyait plus l'image d'Aurélien, mais seulement les deux souverains d'Orient, Vaballathus et Zénobie, titrés Augustus et Augusta. La rébellion de Zénobie contre la domination romaine a ainsi été rendue publique. Il en résulta la levée d'une grande armée romaine qui, dirigée par Aurélien, traversa le Bosphore et entama la reconquête du territoire romain en Asie Mineure et au Proche-Orient. Une autre armée de terre avait été envoyée par Aurélien avec la flotte de guerre romaine en Égypte, où Alexandrie fut reconquise en juin et, quelques semaines plus tard, toute l'Égypte.

Après quelques manœuvres tactiques, Zénobie se retira dans la plaine d'Emèse, où elle attendit les troupes romaines avec environ 70 000 guerriers. Lorsque les deux armées s'affrontèrent, il sembla pendant un court moment que les Palmyréniens allaient remporter la victoire. Mais les troupes de Zénobie se sont montrées imprudentes et ont poursuivi des unités romaines qui battaient en retraite. Cela permit à l'infanterie romaine d'attaquer les flancs des Palmyréniens et de détruire leurs formations.

À la fin, Zénobie fut obligée de se retirer à Palmyre, où elle se prépara à défendre sa capitale. Aurélien réussit cependant à stopper les livraisons de vivres pour la ville. Zénobie s'enfuit alors de la ville avec quelques soldats de sa garde rapprochée et se mit en route en direction de la Perse. Dans sa grande détresse, elle songea à faire de son ancien ennemi un allié contre Rome. Mais Aurélien,



informé du plan de Zénobie, la fit intercepter avant qu'elle ne puisse traverser l'Euphrate. Cela signifia la fin de la rébellion. Zénobie fut emmenée à Rome et exhibée comme prisonnière lors du triomphe de l'empereur en 274. En raison de sa noble ascendance et de sa titulature seigneuriale, Aurélien ne fit pas tuer la rebelle royale, mais lui accorda le droit de continuer à vivre en exil à Rome. Zénobie se vit attribuer une maison de campagne à Tibur (Tivoli) (près de la villa d'Hadrien) comme domicile. Elle épousa un sénateur romain et passa le reste de sa vie à Rome.

La rébellion contre la puissante Rome a fait de Zénobie à jamais la « Reine guerrière » (*warrior queen* ; Southern 2008). Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi elle a suscité tant de sympathie à travers les époques depuis l'Antiquité. Ses capacités intellectuelles et sa contribution à la création culturelle de son royaume ont fait d'elle une souveraine à la fois ambitieuse et clairvoyante (Schneider 1993) et un modèle pour les personnalités dirigeantes des époques ultérieures. Catherine la Grande, qui a régné sur l'Empire russe en tant qu'impératrice de 1762 à 1796, s'est également plu à se comparer à Zénobie en tant que régente forte et éclairée (Stoneman 2003 : 121).

Zénobie s'est efforcée de trouver un équilibre dans son empire, dont la population était multiethnique et multilingue. Les populations sémites de l'est de la Syrie parlaient l'arabe et l'araméen. La culture de l'ouest du pays était marquée par l'hellénisme, avec le grec comme principale langue d'éducation. La reine a appelé à sa cour des philosophes et des hommes de lettres renommés, dont Cassius Longinus, probablement d'origine syrienne. Ce dernier avait déjà derrière lui une carrière de directeur de l'Académie de Platon à Athènes lorsque Zénobie invita ce sexagénaire à sa cour. Longinus, qui avait écrit des traités sur

Homère et les dialogues de Platon, accepta l'appel et la reine le choisit comme son mentor personnel. Bientôt, le cercle des philosophes de la cour de Zénobie dépassa l'Académie de Platon en tant que centre de formation classique. De plus en plus d'intellectuels cherchaient à intégrer les cercles de la cour de Zénobie. Une école de création culturelle typiquement palmyrénienne se forma, dont les principaux représentants furent Nicoste de Trapezos et Callinicos de Pétra (la capitale du royaume nabatéen).

Dans le domaine des traditions religieuses également, Zénobie a fixé des priorités pour une coexistence pacifique. La majeure partie de la population de l'Empire palmyrénien pratiquait des cultes polythéistes de divinités sémitiques, avec comme grand dieu. Mais il y avait aussi des minorités juives et chrétiennes. Les sources antiques soulignent que Zénobie ne les a pas opposées les unes aux autres ni n'a fait détruire des synagogues ou des églises chrétiennes. On ne sait pas à quelle confession religieuse Zénobie elle-même appartenait, elle ne l'a jamais révélé publiquement.

En tant que « reine du désert », le personnage de Zenobia est entouré de légendes, devenant « l'une des figures les plus romantiques de l'histoire » (Watson 2004 : 87). Elle a marqué l'esprit de personnalités dirigeantes, d'hommes de lettres, d'artistes et d'intellectuels à travers toutes les époques. Elle a donné naissance à des sculptures (1857) de Harriet Hosmer, à des romans comme *La gran Cenobia* (1625) de Pedro Calderón de la Barca, à des peintures comme *Queen Zenobia's last look upon Palmyra* (1888) de Herbert Gustave Schmalz, des opéras comme *Zenobia in Palmira* (1789) de Pasquale Anfossi, et également un film intitulé *Nel segno di Roma* (1959), dans lequel Anita Ekberg joue le rôle de l'héroïne principale.



Fig. 51 - Giovanni Battista Tiepolo, *La reine Zénobie s'adressant à ses soldats*, vers 1725-1730, National Gallery of Art, Washington DC



Fig. 52- Harriet Goodhue Hosmer, *Zénobie enchaînée*, vers 1859, The Huntington Library, San Marino, CA, USA. Photographie de Maya Tola



Fig. 54 - Herbert Gustave Schmalz, *Le dernier regard de Zénobie sur Palmyre*, 1888. Art Gallery of South Australia, Adélaïde



Fig. 55 - Anita Ekberg dans *Sous le signe de Rome*, 1958

## 23. Les tours abandonnées du temple d'Angkor Wat

### Vishnu et Bouddha dans l'ancien empire khmer

802-1431

Cela a dû être une expérience grandiose pour le moine portugais António Da Madalena lorsqu'il a vu, en 1586, les tours du temple d'Angkor Wat qui émergeaient de la jungle environnante. Le moine, par ailleurs très éloquent, ne trouvait pas les mots pour décrire cette merveille de l'architecture. Ce complexe de temples est « *est d'une telle construction extraordinaire qu'il n'est pas possible de le décrire sur papier, d'autant plus qu'il n'est pas comme les autres bâtiments dans le monde. Il a des tours, des décorations et tous les raffinements que le génie humain peut concevoir* » (cité par Higham 2001 : 2).

Dans l'historiographie occidentale, la visite de Da Madalena à Angkor Wat est présentée comme si ce moine avait « découvert » le temple dans la jungle. En réalité, Da Madalena y a été conduit par des moines locaux. Angkor Wat signifie en khmer « ville des temples ». Ces deux composantes du nom sont des emprunts au sanskrit : *angkor*, populairement *nokor* “ville” < *na- gara* ; *wat* “quartier des temples” < *vata*. Lorsque le complexe de temples a été construit, la religion la plus importante de la région était l'hindouisme, et l'ancien nom était Vrah Visnuloka (sanskrit) ou Brah Bisnulok (khmer) et signifiait « demeure sacrée de Vishnu ».



À la différence de Da Madalena, l'explorateur français Henri Mouhot est venu ici vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle pour explorer la région d'Angkor Wat - et a effectivement fait une découverte sensationnelle. Au milieu de la jungle, il est tombé sur les constructions entièrement recouvertes de végétation d'Angkor Thom, l'ancien centre administratif de l'ancien empire khmer.



Fig. 56 - 48 Ruines d'Angkor Thom envahies par la jungle

Les moines bouddhistes d'Angkor Wat ne s'intéressaient pas aux ruines d'Angkor Thom, et le site fut abandonné pendant des

siècles. Ce n'est qu'avec ses notes de voyage que Mouhot a fait connaître Angkor Thom au monde occidental. Bien entendu, il a également exprimé son admiration pour le temple d'Angkor Wat : « L'un de ces temples - un concurrent de celui de Salomon, construit par un Michel-Ange du passé - peut sans autre occuper une place d'honneur parmi nos plus beaux édifices. Il est plus grandiose que tout ce que nous ont laissé les Grecs ou les Romains, et il offre un triste contraste avec l'état de barbarie dans lequel la nation est maintenant retombée ». Ce que Mouhot ne pouvait pas encore savoir à l'époque, tout au plus le pressentir : avec une superficie de plus de 160 hectares, Angkor Wat est le plus grand monument sacré du monde.

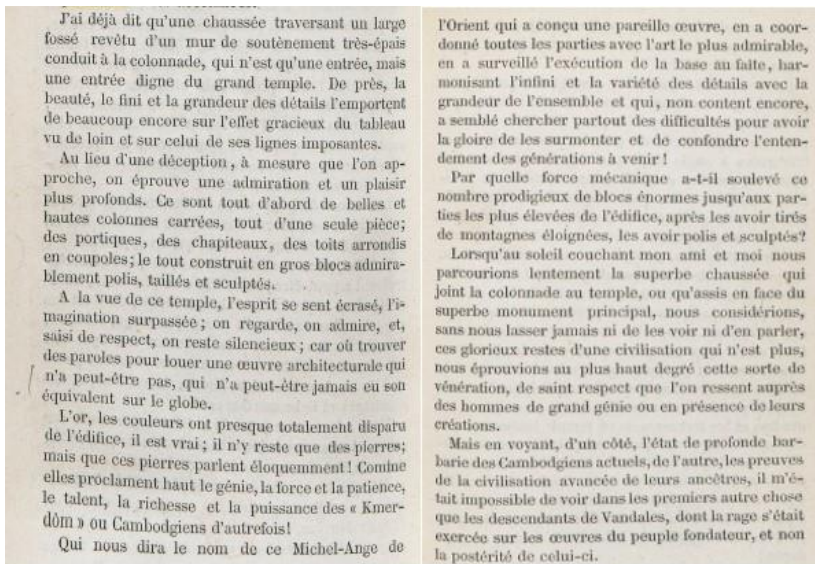


Fig. 57 – Extrait des notes de voyage de Mouhot, 1868

Les origines d'Angkor Wat sont mythiques. On dit que le dieu hindou Indra a donné des instructions pour la construction du temple, comme palais pour son fils Precha Ket Mealea (Hackin et al. 1932 : 194). Un voyageur chinois, Zhou Da Guan, qui s'est rendu à Angkor Wat au XIII<sup>e</sup> siècle, se réfère à une tradition populaire selon laquelle le temple aurait par un architecte divin en une seule nuit (Daguan Zhou 2007).

Mais qui étaient vraiment les bâtisseurs et les artisans qui ont réalisé une telle merveille ? La plupart des habitants du Cambodge (aujourd'hui Kampuchéa) appartenaient au groupe ethnique des Khmers, qui étaient les descendants de la population autochtone austro-asiatique.



Fig. 58 - Façade d'Angkor Vat, d'après un dessin d'Henri Mouhot. *Le Tour du monde*, 1863, p. 297



Ces personnes avaient vécu longtemps dans leur pays d'origine avant que les Indo-Européens (ou Indo-aryens) n'immigrent en Asie du Sud. L'influence culturelle de l'Inde a toutefois donné aux Khmers des impulsions décisives pour la formation de leurs compétences en matière de construction et d'art. C'est à Angkor Wat, dans cette « manifestation de la sainteté » (Roveda 2003 : 258), que l'architecture et la création artistique ont atteint leur plus haut niveau de perfection.

Les premiers contacts entre l'Inde et la péninsule malaise remontent au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Les marchandises transitaient alors par les ports de Moulmein et de Thaton, dans la zone d'influence des Mûns, au sud du Myanmar (Birmanie). Les marchandises étaient suivies par des biens culturels, et l'Inde avait à offrir les deux grandes religions que sont l'hindouisme et le bouddhisme, ainsi que l'écriture. Ces biens culturels ont continué à se répandre en Asie du Sud-Est, où ils ont influencé les différentes cultures régionales à différentes époques. Au sud du Vietnam, le royaume de Fu Nan a été fondé au I<sup>er</sup> siècle après J.-C. et a cultivé des traditions culturelles importées d'Inde. La zone de pouvoir de Fu Nan, avec sa capitale Oc Eo dans le delta du Mékong, s'étendait jusqu'au sud du Cambodge. Déjà à cette époque, des marchandises chinoises, indiennes et d'Asie occidentale étaient transportées par la grande voie navigable du Mékong.

Le déclin de l'empire Fu Nan au VI<sup>e</sup> siècle a laissé un vide de pouvoir qui a permis la formation de royaumes locaux à l'intérieur de l'Asie du Sud-Est. Les Khmers ont mis en place leur première organisation étatique, l'Ancien Empire khmer. Il a été fondé par Jayavarman II (règne de 802 à 850), qui s'est déclaré *chakravartin* (« roi du monde »). La première capitale était Indrapura (près de l'actuel Kompong Cham). En l'an 889, le roi Yasovarman I<sup>er</sup> transféra sa résidence à Angkor (à environ 230 kilomètres au nord-

ouest de Phnom Penh), qu'il avait lui-même fondée. Sous le règne du roi Suryavarman II (r. 1113 - env. 1150), la construction d'Angkor Wat, qui devait être le temple de l'État et le centre administratif, a commencé. La mort du roi marqua cependant une pause dans les travaux de construction et certains reliefs restèrent inachevés.

Moins de trois décennies plus tard, la région d'Angkor a été envahie par les Champa, qui a pillé le temple. Ils avaient établi un royaume hindou dans le sud du Vietnam et étaient considérés comme les ennemis jurés des Khmers bouddhistes. Après la défaite des Champa, Jayavarman VII (r. 1181-1218) consolida l'empire. La ville-temple de son prédécesseur, Angkor Wat, fut abandonnée. Jayavarman créa sa propre « montagne-temple », le Bayon, à une certaine distance, et entoura ce site de bâtiments palatiaux et administratifs. C'est ainsi qu'est né Angkor Thom. Jayavarman fit également construire de nombreux autres monuments, comme le temple Ta Prohm (« l'œil de Brahma ») à la mémoire de sa mère. On dit qu'à une époque, environ 80 000 personnes étaient chargées de l'entretien du temple et du maintien des activités rituelles. Parmi elles, on comptait 18 grands prêtres et pas moins de 615 danseuses apsara, incarnations des vierges célestes. Après que Jayavarman eut conquis le royaume du Champa en 1203, la royauté khmère a connu sa plus grande puissance. Mais ses successeurs entamèrent déjà une période de déclin. Les Khmers subirent une pression de plus en plus forte de la part des Thaïlandais (Siamois), qui se déplaçaient vers le sud depuis la région frontalière avec la Chine (Yunnan) et prenaient le contrôle d'un nombre croissant de terres appartenant à l'empire khmer. Lorsque le diplomate chinois Zhou Da Guan se rendit à Angkor en 1296, il constata que « dans la récente guerre avec les Siamois, le pays a été gravement détruit » (Daguan Zhou 2007).

Pendant plus d'un siècle, les Khmers ont dû se défendre contre les attaques des Thaïlandais, jusqu'à ce qu'en 1431, le roi khmer Ponhea Yak déclare qu'Angkor n'était plus défendable. Il prit alors une décision fatidique : il abandonna Angkor et déplaça sa ville principale vers le sud, à Caturmukha, dans la région de Phnom Penh. Après cela, l'ancienne capitale se tut et seuls les moines bouddhistes vivaient dans l'immense complexe de temples d'Angkor Wat.

À l'origine, Angkor Wat était dédié au dieu hindou Vishnu. Vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, cela a changé et le temple hindou est devenu un centre sacré du bouddhisme. Mais pendant l'ère bouddhiste, il n'y a pas eu d'iconoclasme, et une statue du dieu Vishnu plus grande que nature se trouve encore aujourd'hui dans le temple sud d'Angkor Wat. La relation entre l'hindouisme et le bouddhisme dans la société de l'Angkor médiéval est spécifiquement cambodgienne : « Ni l'hindouisme indien ni le bouddhisme indien n'auraient pu survivre au Cambodge si les deux n'avaient pas conservé leur propre identité tout en s'enracinant dans la société autochtone » (Maxwell 2007 : 75).

Le petit sanctuaire situé au sommet de la plus haute tour du temple est lui aussi dédié à Vishnu. Si le visiteur se donne la peine de monter tout en haut de la tour sous une chaleur tropicale, il a une vue panoramique insoupçonnée sur des kilomètres de temples, sur les larges douves qui les entourent et sur la jungle avoisinante. Là-haut, on a en effet l'impression de se trouver au sommet du mont Meru, le centre spirituel du monde - pour les hindouistes comme pour les bouddhistes. Une expérience à couper le souffle, et les mots manquent pour la décrire, comme pour le moine Da Madalena.

Avec l'hindouisme, la langue sacrée sanskrite et son écriture (devanagari) sont arrivées dans le royaume khmer, tandis que l'écriture du bouddhisme était principalement liée au pali et à son écriture. Sous l'influence de ces différentes traditions venues d'Inde, les Khmers ont développé leur propre variante d'écriture pour leur langue, qui est utilisée depuis le VII<sup>e</sup> siècle. Déjà à cette époque, dans la période précédant la consolidation de l'empire khmer, des textes étaient enregistrés aussi bien en khmer indigène qu'en sanskrit, la langue de l'éducation (Vickery 1998 : 83 et suiv.). Des inscriptions en khmer et en sanskrit ont été trouvées dans le complexe de temples d'Angkor Wat. La dernière inscription en sanskrit est datée de 1327.

Depuis le Moyen-Âge, le sanskrit a influencé le vocabulaire khmer, qui lui a emprunté des centaines de mots. Ces éléments ont été conservés jusqu'à aujourd'hui : p.ex. khmer *bat* (< sanskrit) "texte", *chan* "poésie, vers", *pe:ek* "écriture, lettre", *ne:em* "nom, désignation".

Avec le renforcement des traditions bouddhistes, le pali a également exercé une influence durable sur le khmer : par ex. le khmer *koantha* (< pali) "livre", *nopon* "chiffre", *ban* "papier, billet", *thoam* "droit, loi".

Tout comme l'écriture et la langue, les formes de construction et les styles artistiques importés d'Inde ont subi des transformations locales dans le royaume khmer. Les tours du temple d'Angkor Wat rappellent à l'observateur des constructions indiennes.

La profusion de reliefs picturaux qui s'étirent comme des rubans le long des murs et dont sont décorés les murs des temples, à l'intérieur comme à l'extérieur, est à couper le souffle. Des milliers de motifs picturaux individuels se succédant de manière scénique (Roveda 2003) racontent des histoires de toutes les sphères.



Fig. 59 - Une apsara, "esprit des nuages et des eaux", sur une tour du temple d'Angkor Wat

Le tumulte des batailles des guerres des rois khmers y est dramatisé, tout comme les combats de personnages mythiques contre les forces du monde surnaturel. Il y a les innombrables représentations d'histoires tirées des grandes épopées hindoues du Ramayana et du Mahabharata. Et partout, les dieux de l'hindouisme et les bouddhistes sont présents dans différentes postures. L'histoire de l'empire khmer, l'ordre religieux du monde des hommes et leur vie quotidienne (jusqu'aux détails comme le plaisir

populaire du combat de coqs) - tout cela a été gravé dans la pierre pour l'éternité et a survécu aux siècles jusqu'à aujourd'hui.

Le motif pictural le plus courant est celui des apsaras, les vierges célestes. Selon la tradition mythique, celles-ci habitent le ciel du paradis du dieu Indra et suivent les activités rituelles des hommes sur terre depuis les hauteurs. Les apsaras jouent un rôle central dans l'art figuratif d'Angkor Wat. Décorations monumentales en relief sur les murs des tours du temple, elles font partie intégrante du paysage architectural. On les rencontre dansant, parfois volant, dans la plupart des scènes des frises picturales et sous forme de statues dans les nombreuses niches (Roveda 1998 : 200 et suiv.).

Angkor Wat a été abandonné par les souverains séculiers, mais pas par les bouddhistes, dans la mémoire culturelle desquels ce site est toujours resté vivant. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, d'importants projets de restauration ont été menés - la plupart sous la direction de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO) - et en 1992, Angkor Wat a été inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Dans le nom même de l'organisation nationale responsable de la protection des monuments historiques d'Angkor Wat, nous rencontrons une nouvelle fois les mythiques apsaras : [APSARA National Authority](#).

La ville voisine de Siem Reap doit sa croissance au tourisme et au nombre croissant de visiteurs. De là, il n'y a qu'un pas à franchir pour se rendre à Angkor Wat, en bus, en voiture ou en taxi Tuk Tuk. Des commerçants se sont installés de part et d'autre de la route d'accès à l'entrée principale de l'enceinte du temple, et l'animation qui y règne donne une idée de ce qui se passait à l'époque où les artisans, les commerçants et le personnel de service du temple étaient installés ici. Le tourisme dans la région d'Angkor

est un facteur économique décisif pour le Kampuchéa moderne, dont le drapeau national porte les tours du temple d'Angkor Wat comme emblème.

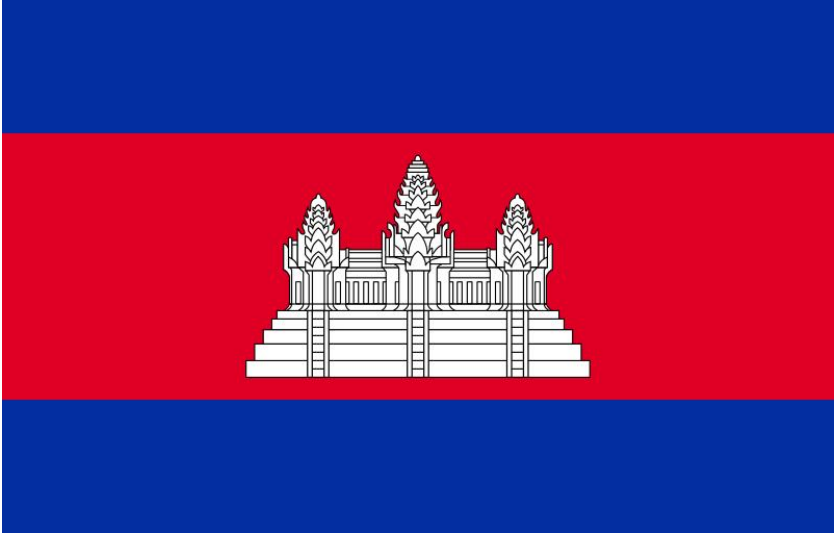


Fig. 60 – Le drapeau du Royaume du Cambodge

## 24. Les murs cyclopéens du Grand Zimbabwe

### Un centre commercial en Afrique australe

#### *XI<sup>e</sup> -XV<sup>e</sup> siècle*

« Entre les mines d'or de l'intérieur, entre les fleuves Limpopo et Zambèze, il y a une forteresse en pierre d'une taille étonnante, et il semble que les pierres ne soient pas maintenues ensemble avec du mortier. [...] Ces constructions sont presque entièrement entourées de collines sur lesquelles se trouvent d'autres bâtiments en pierre, également construits sans mortier. L'une d'elles est une tour qui s'élève à plus de 12 brasses. Les autochtones de ce pays appellent ces constructions Symbaoe, ce qui signifie "Cour" en leur langue ».

1 brasse correspond à 1,82 mètre, 12 brasses à 21,84 mètres, et cette description est tirée du rapport de Vicente Pegado, commandant de la garnison portugaise de Sofala (aujourd'hui Nova Sofala au Mozambique), datant de 1531. Les Européens n'ont eu connaissance de l'existence de ces ruines spectaculaires qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Avant Vicente Pegado, deux autres Portugais s'étaient rendus dans la région. L'un d'eux était passé à environ 35 kilomètres au sud des ruines du Grand Zimbabwe et ne les avait pas vues. L'ancienne forteresse est située au milieu d'un paysage vallonné au sud-est du Zimbabwe actuel, non loin du lac Mutirikwe.

La forteresse était peut-être encore habitée à l'époque, c'est ce que l'on pourrait déduire d'un rapport de João de Barros datant de 1538. Il y est dit que Symbaoe est gardée par un chef de noble



lignée qui porte le titre de Symbacayo. La forteresse est toujours habitée par des femmes appartenant à la famille royale de Munhumutapa, dont l'ancêtre aurait construit les bâtiments.

L'origine du nom Zimbabwe n'est pas claire. Les uns disent que le nom vient de *dzimba-dza-mabwe*, ce qui dans le dialecte karanga de la langue shona signifie « grandes maisons de pierre ». D'autres pensent que la forme du nom prolongeait peut-être une forme contractée : *dzimba-hwe*. Dans le dialecte shona zezuru, cette composition verbale a le sens de « maisons vénérables », désignant ainsi les habitations ou les tombes des chefs de clan.

Pendant environ trois siècles, les ruines du Grand Zimbabwe n'ont suscité aucun intérêt particulier. Cela devait changer après l'arrivée d'un nombre croissant de colons blancs dans le pays au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. On l'avait appelé Rhodésie en style colonial, en l'honneur de l'homme politique britannique Cecil J. Rhodes (1853-1902), qui avait pris possession du pays pour la couronne britannique. Ce sont deux Allemands qui ont été fascinés par l'atmosphère mystérieuse de ce site en ruines. L'un était un Germano-américain, Adam Render, qui « redécouvrit » les ruines en 1867 et montra le site quelques années plus tard à un autre Allemand, le géographe Karl Mauch. Mauch nota ses observations et se livra aussitôt à de folles spéculations sur l'origine des murs cyclopéens. Il mit l'image du site mystérieux à une sauce populaire. Mauch a instrumentalisé la rencontre du roi Salomon et de la reine de Saba, relatée dans la Bible (1 Rois 10 : 1-13), et s'est aventuré à affirmer que les ruines du Zimbabwe étaient une réplique du palais de la reine de Saba à Jérusalem. Mauch a identifié une poutre de porte dans la forteresse comme étant du bois de cèdre apporté au Zimbabwe par les Phéniciens. Il y a également eu des spéculations sur le fait que cette ancienne ville proche des mines d'or pourrait être la légendaire Ophir de la Bible, le lieu des mines d'or du roi

Salomon. Comme à Axoum, le couple légendaire, la reine de Saba et le roi Salomon, a donc été sollicité au Zimbabwe.

**VAST RUINS IN SOUTH AFRICA.**

**THE RUINED CITIES OF MASHONALAND.**  
Being a Record of Excavation and Exploration  
in 1891. By J. Theodore Bent, F. S. A. New-  
York: Longmans, Green & Co.

In this volume there is much concerning African travel, with its adventures and mishaps. But the parts which are of greatest interest to us are those relating to Mr. Bent's study of the extraordinary ruins at Zimbabwe. The deductions which he makes are novel, and the volume opens a new page of archaeology. The discoveries seem to confirm what has only been lately insisted upon, that a powerful State, highly civilized and having an extended commerce, must have existed in Southern Arabia. Eduard Glaser, who deciphered Himyaritic inscriptions, came to the conclusion that Himyar (Arabia) "once possessed the whole of East Africa."

What we know of the older African geography as far as belongs to the east coast is meagre. Only the faintest glimmerings of those commercial operations which took place beyond the entrance to the Red Sea have come down to us. What the school of

Fig. 61 - The New York Times, 18/12/1892

L'esprit du temps a encouragé ces spéculations sans fondement, et l'image du site en ruines en tant que bâtiment prétendument associé à des personnalités de renommée mondiale est devenue un stéréotype culturel populaire parmi les colons blancs de Rhodésie. La nouvelle du palais de la reine de Saba a fait le tour de la ville et a également été diffusée par des médias sérieux, comme par exemple dans un long article du *New York Times* du 18 décembre 1892 rendant compte du livre *The ruined cities of*

*Mashonaland* (1891) de Theodore Bent, qui émet l'hypothèse que les murs et les tours ont peut-être été construits par les Phéniciens ou les Arabes (<https://t.ly/YhxcL>).

Les choses se sont compliquées lorsque des représentants des Lemba, un groupe ethnique du Zimbabwe, ont déclaré que la construction de la forteresse était une réalisation de leurs ancêtres. La tradition des Lemba veut qu'ils aient des ancêtres d'origine juive ou sud-arabe, en tout cas sémite, et ce lien a effectivement pu être confirmé par des tests ADN pour la lignée masculine (Spurdle / Jenkins 1996).



Fig. 62 - Ruines du Grand Zimbabwe de l'époque de la domination rozwi, vers 1500

C'est l'archéologue britannique David Randall-MacIver qui, en 1905, s'est prononcé le premier en faveur d'une origine autochtone africaine. Mais c'est sa collègue Gertrude Caton-Thompson qui a mené les premières fouilles en 1929 pour prouver cette thèse. La British Association de Johannesburg s'est d'abord montrée sceptique face à sa théorie selon laquelle le site aurait été construit par des Africains noirs (Bantous). Le monde des seigneurs coloniaux blancs n'était pas préparé à l'idée que la forteresse puisse être la manifestation d'une civilisation noire africaine. Cependant, Caton-Thompson trouva le soutien de ses collègues qui appréciaient ses méthodes archéologiques modernes. Les fouilles ont permis de mettre au jour de plus en plus d'artefacts qui ont contribué à l'image d'ensemble suivante.

Au Moyen Âge, le Grand Zimbabwe était un important centre commercial et le centre politique d'un puissant royaume africain noir (vers 1220-1450). On pense que certains groupes de population du royaume de Mapungubwe en Afrique du Sud avaient émigré au Zimbabwe et s'étaient installés dans la région, où la construction du site a commencé au XI<sup>e</sup> siècle. Les activités de construction se sont poursuivies jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Ceux qui ont construit le royaume étaient les ancêtres des Shona, un peuple bantou vivant dans le Zimbabwe d'aujourd'hui (Böhmer-Bauer 2000). La période de construction date de l'âge du fer en Afrique du Sud et est associée à la culture Gokomere. Ses membres avaient déjà, des siècles avant la construction du grand site, pratiqué l'agriculture et la transformation du fer, mais avaient commencé à ériger des bâtiments de pierre seulement plus tard (Wieschhoff 2006).

Au Grand Zimbabwe, on distingue trois phases de colonisation et de construction : le Hill Complex (habité du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle) ; la « Great Enclosure » (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) ; le Valley Complex (Upper Valley : XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle); Lower Valley : première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle). La concentration de l'habitat dans les zones locales indique peut-être l'activité de construction de différents souverains. Selon une autre interprétation, le Hill Complex était un quartier de temples et les constructions avaient une fonction sacrée, le Valley Complex était un quartier résidentiel pour les habitants de la ville et la Great Enclosure servait de résidence au roi.

Dans la ville aux murs d'enceinte massifs, jusqu'à 18 000 ont habité. La technique de construction particulière des murs, dont les couches de pierre sont posées les unes sur les autres sans mortier, est devenue un modèle pour d'autres constructions plus petites, appelées *zimbabwes*. Il en existe environ deux cents en

Afrique australe, non seulement au Zimbabwe, mais aussi au Mozambique.

Une grande variété d'artefacts a été découverte sur le site de la ville. Il s'agit notamment de figurines en stéatite, de céramiques, d'objets décorés en ivoire, de fils de fer et de cuivre, de pioches funéraires en fer, de pointes de lance en bronze, de lingots de cuivre, de perles et de bracelets en or. Beaucoup de ces objets indiquent des relations commerciales avec les Swahilis de la côte est de l'Afrique. Les contacts se sont étendus par le biais du commerce intermédiaire sur la côte. Au Grand Zimbabwe, des tessons de poteries chinoises, des pièces de monnaie arabes et des perles de verre ont été trouvés. Ces dernières proviennent manifestement d'Europe et indiquent des relations précoloniales avec des commerçants européens.

Les raisons du déclin du Grand Zimbabwe ont fait l'objet de nombreuses spéculations, mais personne n'a encore trouvé d'explication concluante. On suppose que les relations commerciales se sont essouffées vers 1450, peut-être parce que les commerçants européens étaient alors les rivaux des commerçants du Zimbabwe et qu'ils utilisaient de plus en plus le commerce avec les Swahilis sur la côte pour leurs propres intérêts. Peut-être que les mines d'or étaient épuisées et que cette marchandise très prisée se faisait rare. Il existe également des signes de changement climatique dans la région, qui pourraient être à l'origine de mauvaises récoltes et d'un manque d'eau (Holmgren / Öberg 2006).



Fig. 63 - Sculpture d'oiseau anthropomorphe du Grand Zimbabwe, vers 1200-1400

Pendant de nombreuses années, les découvertes archéologiques documentant l'origine autochtone du Grand Zimbabwe se sont heurtées à l'idéologie de l'administration coloniale britannique en Rhodésie, qui refusait de reconnaître les peuples bantous autochtones comme les constructeurs du site. Les choses se sont envenimées lorsque les conflits entre le pouvoir colonial et les groupes de guérilla locaux, qui cherchaient l'indépendance du pays dans la confrontation militaire, se sont intensifiés. L'histoire de la Rhodésie est restée pendant tout ce temps dans l'ombre de la politique d'intérêts coloniaux. Les publications populaires sur le Grand Zimbabwe de cette époque présentent un mélange de réalité et de fiction, comme par exemple *The sunbird* (1972) de Wilbur

Smith ou *Year of the uprising* de Stanlake Samkange (1978). Dans les années 1960 et 1970, la recherche archéologique a été soumise à une censure politique. Il était désormais interdit de parler d'architectes noirs africains. Certains éminents archéologues quittèrent alors la Rhodésie en signe de protestation. Parmi eux, Peter Garlake (Senior Inspector of Monuments for Rhodesia) et Roger Summers du National Museum.

Les nationalistes d'Afrique noire ont, pour leur part, maquillé et instrumentalisé l'histoire de leur pays d'une manière tout aussi idéologique. Les uns voyaient dans le centre commercial médiéval le berceau d'un « socialisme africain » pré-colonial, les autres voyaient dans le Grand Zimbabwe l'exemple parfait de l'aliénation d'une élite dominante et exploiteuse par l'accumulation de richesses au détriment de la misère des masses opprimées. Aujourd'hui encore, le Grand Zimbabwe n'a rien perdu de son caractère explosif sur le plan politique.

Un motif pictural caractéristique qui apparaît souvent dans les sculptures est « L'oiseau du Zimbabwe ». La forme typique de l'oiseau mesure environ 33 centimètres de haut et était sculptée sur des monolithes (grandes pierres dressées) qui, avec le support, atteignent une hauteur d'environ 1,70 mètre (Huffman 1985).

Au total, huit de ces images monumentales d'oiseaux ont été trouvées dans le Hill Complex du site. Les oiseaux sont des créatures mythiques hybrides, car ils présentent certaines caractéristiques anthropomorphiques telles que des becs avec des lèvres et des pieds avec cinq orteils au lieu de griffes. Peut-être que l'oiseau était un animal totem, ou que la présence des images d'oiseaux au Hill Complex signalait le pouvoir royal. Sept statues d'oiseaux font partie des monuments nationaux du Zimbabwe, mais une sculpture d'oiseau est conservée au Cap, à Groote Schuur,

la propriété achetée par Cecil Rhodes en 1893. De 1910 à 1984, Groote Schuur a servi de résidence officielle aux Premiers ministres d'Afrique du Sud. C'est là qu'en 1990, Nelson Mandela et F. W. De Klerk ont signé le document mettant fin à l'apartheid.

En tant que symbole national et animal héraldique, l'oiseau du Zimbabwe figurait déjà sur le drapeau colonial britannique pour la Rhodésie, et ce motif a également été repris comme emblème dans le drapeau national du Zimbabwe. Le Grand Zimbabwe est inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1986.



Fig. 64 - Oiseau du Zimbabwe surmontant le dôme du hall d'entrée de Rhodes House sur South Parks Road à l'Université d'Oxford, dont Cecil Rhodes fut un étudiant et un bienfaiteur



## 25. Ouvrages géométriques en terre dans la forêt tropicale d'Amazonie

### Des grands établissements humains précolombiens sont mis au jour

*1250-1500*

Le sous-titre est à prendre au pied de la lettre : des établissements humains dont les superficies sont envahies par la forêt tropicale ou qui se trouvent sur des terrains inaccessibles sont mis au jour grâce à des photos aériennes et des images satellites. Et ce qui a été découvert récemment dépasse par son ampleur et son étendue toutes les attentes des archéologues qui se consacrent à l'étude des cultures précolombiennes.

Depuis l'époque de la prise de possession des terres par les colons européens aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la forêt amazonienne, appelée *terra firme* (« terrain ferme »), a été négligée, car on pensait jusqu'à récemment que seuls de petits groupes d'Amérindiens y avaient vécu de tout temps. Selon les estimations modernes, environ 95 % de ce vaste paysage reste inexploré, et les touristes ne sont guidés que par des voies de communication connues et des terrains explorés (Valcu- ende del Río 2012).

Lorsque les conquistadors européens ont exploré les paysages d'Amérique du Sud, ils ne s'intéressaient pas vraiment à la région amazonienne. Seuls les aventuriers y cherchaient en vain l'Eldorado, le pays de l'or. La forêt tropicale était trop inhospitalière pour les colons blancs, et l'exploitation de pâturages pour l'élevage à grande échelle n'était pas pour demain. Les conquistadors utilisaient la voie navigable de l'Amazone, la Magistrale, qui traverse le continent sud-américain et relie l'ouest à l'est. Mais les affluents étaient moins fréquentés et leur cours est resté largement inconnu pendant des siècles. Lorsque Alexander von Humboldt a remonté l'Orénoque au début du XIX<sup>e</sup> siècle, c'était pour découvrir où ce fleuve prenait sa source.

Les Blancs avaient peu de contacts avec les habitants de la forêt tropicale, au début plutôt hostiles. Mais des échanges se sont développés, la plupart du temps de manière à ce que les indigènes déposent à certains endroits leurs marchandises en échange, qui étaient ensuite récupérées par des commerçants blancs lesquels, à leur tour, déposaient des marchandises du monde des Blancs. Les prêtres jésuites qui s'occupaient du pays et de ses habitants ont rapporté que de nombreux Indiens étaient atteints de la rougeole et de la variole et en mouraient. La médecine moderne peut expliquer pourquoi cela s'est produit : le système immunitaire des Indiens ne pouvait pas se défendre contre les maladies importées par les Blancs, en particulier la rougeole et la variole. On ne pouvait pas chiffrer avec certitude le nombre d'indigènes emportés. Et on ne savait pas exactement comment et où les gens vivaient dans la forêt tropicale.

Francisco de Orellana a été le premier conquistador à parcourir l'Amazone dans les années 1540. La motivation de cette expédition, partie de Quito en Équateur, était tout sauf une exploration objective des paysages du grand fleuve. Au Pérou, les

conquistadors de la première heure (Francisco Pizarro et ses hommes) avaient eu accès à l'or des Incas. C'est à cette époque que sont nés les mythes sur le pays de l'or (El Dorado) et sur le pays où l'on trouverait en abondance une épice très prisée, la cannelle (País de la Canela). C'est pourquoi le gouverneur de Quito, Gonzalo Pizarro, a chargé Orellana d'une mission pour trouver le pays de la cannelle.

Les événements de cette expédition ont été consignés par le moine dominicain Gaspar de Carvajal. Orellana et ses hommes n'ont trouvé ni le pays de l'or ni celui de la cannelle, mais ils ont fait de nombreuses découvertes qui intéresseront la postérité.

Les chroniques de Carvajal contiennent ainsi de précieuses informations sur le mode de vie des anciens Américains, leurs us et coutumes et leur culture matérielle. Les conquistadors ont vu dans les villages des crânes dans des lieux de rituels, qui étaient manifestement utilisés pour le culte des ancêtres. On apprend également quels habitants de la région amazonienne ont accueilli les Blancs avec bienveillance et les ont approvisionnés, et lesquels leur étaient hostiles.

Orellana a été impliqué dans de durs combats avec les Tapuyas dans la région du confluent d'un affluent sud (Madeira) avec l'Amazone. La langue des Tapuyas appartient à la famille des langues tupi-guaraní. Les Tapuyas, avec des tribus alliées, ont défendu leur territoire contre les envahisseurs. Ce qui a particulièrement impressionné Orellana, c'était que les femmes combattaient aux côtés de leur mari. Cela lui rappelait les amazones guerrières dont les combats avec les Grecs sont décrits dans les œuvres d'Hérodote et de Diodore (voir chapitre 16). C'est ainsi qu'il a appelé le grand fleuve Amazone et la région de la forêt tropicale Amazonía (Taylor 1898), en référence au mythe grec.

À un moment donné, Orellana et ses acolytes ont manqué de provisions et n'ont pas vu la possibilité de s'en procurer de nouvelles. En fait, le conquistador voulait revenir en arrière, vers l'ouest. Mais il n'y parvint pas, car ses bateaux ne pouvaient pas manœuvrer contre le fort courant qui les entraînait vers l'est, en aval du fleuve. Il décida donc de suivre le cours du grand fleuve. C'est ainsi qu'il parvint, en 1542, à l'embouchure de l'Amazone en venant de l'intérieur des terres.

Les Espagnols ont été impressionnés par l'habileté des natifs à organiser leurs communautés villageoises et à cultiver les plantes utiles dans leur environnement (Smith 1994). À cette époque, les colonies et le commerce par voie fluviale devaient donc être encore florissants.

Orellana et Carvajal étaient seuls à apprécier les réalisations culturelles des autochtones. Leurs observations ont été considérées par leurs contemporains comme des exagérations fantastiques. Aujourd'hui encore, certains considèrent la chronique de Carvajal comme « l'un des récits de fiction les plus purs » (Carrillo 1987). En général, les colons espagnols et leurs descendants ne voyaient dans les habitants de l'Amazonie que des sauvages. Ils ne les considéraient tout simplement pas comme capables d'une culture supérieure, sans parler de l'organisation de grands établissements humains. Les prêtres espagnols et portugais traitaient les Indiens de la forêt tropicale et des vallées fluviales comme des enfants et en forçaient beaucoup à travailler dans les stations missionnaires pour leur apprendre la discipline.

Lope de Aguirre, obsédé par le pouvoir, était un exemple parfait de l'exploitation des colons blancs. Lui aussi avait été chargé par Gonzalo Pizarro de chercher le pays de l'or en Amazonie, mais il ne l'a pas trouvé non plus. Aguirre abusait sans scrupule des

indigènes comme esclaves. Il s'est laissé entraîner à se rebeller contre la couronne espagnole et à se comporter comme le souverain de son propre royaume. Cela a eu des conséquences fatales. Aguirre fut capturé et exécuté, sa maison en Espagne fut symboliquement démolie et rasée. Les aventures d'Aguirre en Amazonie sont racontées dans un film de Werner Herzog (*Aguirre, la colère de Dieu*) en 1972, avec Klaus Kinski dans le rôle principal. Mais les événements qui y sont présentés sont en grande partie adaptés de la chronique de Carvajal.

Au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, de nombreux Amérindiens ont été chassés des régions où ils vivaient. Leur environnement naturel, la forêt tropicale, a été détruit par la culture sur brûlis afin de créer des pâturages pour les troupeaux des grands propriétaires terriens ainsi que des terres pour l'agriculture. Les aventuriers à la recherche d'or et d'autres minéraux précieux participent également à la destruction de l'environnement naturel. La destruction croissante de la forêt tropicale est depuis peu systématiquement documentée par des images satellites. La découverte d'ouvrages souterrains, encore inconnus il y a peu, est un sous-produit de cette surveillance.

Le contraste entre l'abondance de nouvelles découvertes et les hypothèses traditionnelles sur le peuplement historique de la région amazonienne ne pourrait pas être plus grand. Auparavant, on pensait que la zone de la forêt tropicale au sud de la grande voie navigable était peu peuplée avant l'arrivée des Européens et que les chasseurs-cueilleurs « primitif » y menaient une vie errante. Les réalités des sites de peuplement historiques et de leurs contacts suprarégionaux, qui commencent à se dessiner, contredisent résolument les idées stéréotypées. La population de la région sud de l'Amazonie à l'époque de la conquête espagnole est estimée à plus d'un million de personnes selon les dernières découvertes. Et

ceux qui y ont construit des villages et même des agglomérations avec des infrastructures urbaines n'étaient pas des chasseurs-cueilleurs, mais des agriculteurs sédentaires.

On a récemment découvert dans la forêt tropicale des constructions massives en terre (remparts, fossés) avec des motifs géométriques de base tels que des cercles ou des carrés - ce qu'on appelle des géoglyphes - qui entouraient les habitations. Auparavant, on supposait que les habitations isolées se concentraient dans les plaines inondées au printemps, ce qui permettait d'irriguer les terres agricoles (Mc-Michael 2012). Aujourd'hui, la perspective de la géographie de l'habitat s'élargit énormément : la zone sud de la région amazonienne s'étendait sur environ 1800 kilomètres d'ouest en est et était relativement densément peuplée entre 1250 et 1500 environ. « Des ouvrages en terre s'étendent des savanes des Llanos de Moxos en Bolivie à travers la zone des forêts tropicales d'Acre dans le sud-ouest de l'Amazonie jusqu'aux zones forestières du Haut Xingu dans le Mato Grosso » (de Souza et al. 2018).

Les sites, dont les contours sont reconnaissables aux ouvrages en terre, étaient adaptés aux formes naturelles du paysage et présentent différents types de base. On trouve des villages circulaires en hauteur, de grandes plates-formes résultant d'affaissements de terrain, des villages entourés de fortifications ainsi que des centres cérémoniels pour la pratique de rituels religieux et l'organisation de festivités communautaires. Les villages se trouvaient dans le périmètre de quartiers religieux. Bien qu'il ne reste rien des constructions en bois qui y ont été érigées, la séparation entre l'habitat et le quartier sacré est reconnaissable à certains leitmotifs. Des outils et des récipients à usage quotidien caractérisent le site d'implantation, alors qu'un tel héritage fait

défaut dans le quartier sacré. En revanche, des fragments d'objets et d'idoles de culte y sont éparpillés.

Dans la région du Haut Xingu, on a retrouvé les vestiges de villages fortifiés entourés de fossés. Ces agglomérations comptaient un grand nombre d'habitants et étaient reliées entre elles par des voies de communication. Ces agglomérations sont considérées comme un réseau d'« urbanisme précolombien à faible densité » (de Souza et al. 2018). Actuellement, il n'existe pas d'explication concluante sur la raison pour laquelle les agglomérations ont perdu leur importance peu après l'arrivée des colons européens. On peut seulement supposer que les maladies introduites par les Européens ont décimé la population locale.

La recherche part du principe que la culture et la langue des habitants de la zone de peuplement du sud de l'Amazonie étaient relativement homogènes. On ne peut guère s'imaginer autrement les contacts interrégionaux sur de grandes distances. Il est très probable que les habitants de la zone de la forêt tropicale étaient les ancêtres des groupes d'Arawaks qui y sont aujourd'hui répandus. Il s'agit notamment des locuteurs du baure, de l'ignaciano et d'autres langues en Bolivie, des locuteurs du waurá, du mehinacu, du yawalapití et d'autres langues au Brésil (Derbyshire 1992). Toutes ces communautés de locuteurs sont numériquement peu nombreuses. Les Arawaks d'aujourd'hui sont les groupes résiduels de communautés qui étaient autrefois très peuplées à l'époque précolombienne.

L'ampleur des travaux de terrassement réalisés par l'homme et récemment mis au jour soulève une nouvelle question : dans quelle mesure l'homme a-t-il déjà agi sur l'environnement de la forêt amazonienne à l'époque précolombienne ? Les débuts de l'histoire de l'influence de l'homme sur l'environnement doivent être

repoussés de plusieurs siècles à la lumière des récentes découvertes d'habitats. Cela invite également à une réorientation du débat sur les facteurs d'impact du changement climatique dans la région amazonienne.



Fig. 65 - Ouvrages en terre dans la zone frontalière méridionale de l'Amazonie



# Bibliographie

## Chap. 1

- Conard, N. J. (2009). Die erste Venus. Zur ältesten Frauendarstellung der Welt, in: Conard et al. 2009: 268 – 271
- Conard, N. J. et al. (Hrsg.) (2009). Eiszeit – Kunst und Kultur (Begleitband zur Ausstellung in Stuttgart 2009/2010). Ostfildern
- Grimaud-Hervé, D. et al. (2015). Histoires d'ancêtres. La grande aventure de la préhistoire. Arles Cedex (5. Aufl.)
- Haarmann, H. (2006). Weltgeschichte der Sprachen. Von der Frühzeit des Menschen bis zur Gegenwart. München (3. Aufl. 2016)
- Haarmann, H./Marler, J. (2008). Introducing the mythological crescent. Ancient beliefs and imagery connecting Eurasia with Anatolia. Wiesbaden
- Lewin, R./Foley, R. A. (2004). Principles of human evolution. Malden, MA & Oxford (2. Aufl.)
- Mania, D. (2007). Wer waren die Jäger von Schöningen?, in: Thieme 2007 b: 222 – 224
- Otte, M. (Hrsg.) (2014). Neanderthal / Cro-Magnon. La rencontre. Arles
- Reichstein, J. (2005). Religiöse und kulturelle Ursprünge der Menschheit, in: Sahn et al. 2005: 49 – 72
- Sahn, P. R. et al. (Hrsg.) (2005). Homo sapiens: Der Mensch im Kosmos. Hamburg
- Sankararaman, S. et al. (2014). The genomic landscape of Neanderthal ancestry in present-day humans, in: Nature 507: 354 – 357
- Thieme, H. (1997). Lower Palaeolithic hunting spears from Germany, in: Nature 385: 807 – 810
- (2007a). Der große Wurf von Schöningen: Das neue Bild zur Kultur des frühen Menschen, in: Thieme 2007 b: 224 – 228
- (Hrsg.) (2007b). Die Schöninger Speere. Mensch und Jagd vor 400 000 Jahren (Ausstellungskatalog). Stuttgart
- Wagner, G. et al. (Hrsg.) (2007). Homo heidelbergensis – Schlüsselfund der Menschheitsgeschichte. Stuttgart
- Ziegler, R. (2009). Nilpferde am Rhein, Affen auf der Alb, in: Conard et al. 2009: 43 – 51

## Chap. 2

- Abramova, Z. A. (1995). L'art paléolithique d'Europe orientale et de Sibérie. Grenoble
- Ajkhenvald, A. et al. (1989). On earliest Finno-Ugrian mythologic beliefs: Comparative and historical considerations for reconstruction, in: Hoppál / Pentikäinen 1989: 155 – 159
- Bailey, G. / Spikins, P. (Hrsg.) (2008). Mesolithic Europe. Cambridge
- Carmichael, D. L. et al. (Hrsg.) (1994). Sacred sites, sacred places. London & New York
- Glavatskaya, E. (2001). The Russian state and shamanhood: The brief history of confrontation, in: Pentikäinen 2001: 237 – 247
- Haarmann, H. / Marler, J. (2008). Introducing the mythological crescent. Ancient beliefs and imagery connecting Eurasia with Anatolia. Wiesbaden
- Hoppál, M. / Pentikäinen, J. (Hrsg.) (1989). Uralic mythology and folklore. Budapest
- Kare, A. (Hrsg.) (2000). Myandash: Rock art in the ancient Arctic. Rovaniemi
- Martynov, A. I. (1991). The ancient art of northern Asia. Urbana & Chicago, IL
- Ovsyannikov, O. V./Terebikhin, N. M. (1994). Sacred space in the culture of the Arctic regions, in: Carmichael et al. 1994: 44 – 81
- Pentikäinen, J. (Hrsg.) (2001). Shamanhood – symbolism and epic. Budapest

Schmidt, É. (1989). Bear cult and mythology of the northern Ob-Ugrians, in: Hoppál/Pentikäinen 1989: 187 – 232

### Chap. 3

Balter, M. (2013). Ancient DNA links native Americans with Europe, in: *Science* 342: 409 – 410

Bright, W. (Hrsg.) (1992). *International encyclopedia of linguistics*, vol. 1. New York & Oxford

Fitzhugh, W. W. / Ward, E. I. (Hrsg.) (2000). *Vikings: The North Atlantic saga*. Washington, DC

Goddard, I. (1992). Algonkian languages, in: Bright 1992: 44 – 48

Gruhn, R. / Bryan, A. (2011). A current view of the initial peopling of the Americas, in: *Vialou* 2011: 17 – 30

Haarmann, H. (2017). *Kleines Lexikon der Sprachen. Von Albanisch bis Zulu*. München (3. Aufl.)

Kilby, J. D. (2011). Les caches Clovis dans le cadre du Paléoindien ancien en Amérique du Nord, in: *Vialou* 2011: 71 – 84

Meltzer, D. J. (2009). *First peoples in a new world. Colonizing Ice Age America*. Berkeley, Los Angeles & London

Phillips, K. M. (2014). Solutrean seal hunters? Modeling transatlantic migration parameters fundamental to the Solutrean hypothesis for the peopling of North America, in: *Journal of Anthropological Research* 70: 573 – 600

Raff, J. A. / Bolnick, D. A. (2015). Does mitochondrial haplogroup X indicate ancient trans-Atlantic migration to the Americas? A critical re-evaluation, in: *PaleoAmerica* 1: 297 – 304

Raghavan, M. et al. (2013). Upper Palaeolithic Siberian genome reveals dual ancestry of native Americans, in: *Nature* 505: 87 – 91

Schroeder, K. B. et al. (2009). Haplotypic background of a private allele at high frequency in the Americas, in: *Molecular Biology and Evolution* 26: 995 – 1016

Stanford, D. J. / Bradley, B. A. (2012). *Across Atlantic ice. The origin of America's Clovis culture*. Berkeley, Los Angeles & London

Straus, L. G. (2017). Solutrean settlement of North America? A review of reality, in: *American Antiquity* 65: 219 – 226

Trask, R. L. (1997). *The history of Basque*. London & New York

Vialou, D. (Hrsg.) (2011). *Peuplements et préhistoire en Amériques*. Paris

Walker, J. W. P. / Clinnick, D. T. G. (2014). Ten years of Solutreans on the ice: a consideration of technological logistics and paleogenetics for assessing the colonization of the Americas, in: *World Archaeology* 46: 734 – 751

Waters, M. / Stafford, T. (2007). Redefining the age of Clovis: Implications for the peopling of the Americas, in: *Science* 315: 1122 – 1126

### Chap. 4

Abt, Th. (2014). Göbekli Tepe. Kulturelles Gedächtnis und das Wissen der Natur, in: *Zeitschrift für orientalische Archäologie* 7: 90 – 124

Dexter, M. R. / Mair, V. H. (2010). Sacred display. Divine and magical female figures of Eurasia. Amherst, NY

Garfinkel, Y. (2003). *Dancing at the dawn of agriculture*. Austin, Texas

Ghose, T. (2012). Ancient beer breweries hint at alcohol's age-old appeal, in: *LiveScience* (nbcnews.com)

- Haarmann, H. (2013). Ancient knowledge, ancient know-how, ancient reasoning. Cultural memory in transition, from prehistory to classical antiquity and beyond. Amherst, NY
- Peters, J. / Schmidt, K. (2004). Animals in the symbolic world of pre-pottery Neolithic Göbekli Tepe, south-eastern Turkey: a preliminary assessment, in: *Anthropozoologica* 39: 179 – 218
- Schmidt, K. (2006). Sie bauten die ersten Tempel. Das rätselhafte Heiligtum der Steinzeitjäger. München
- (2010). Göbekli Tepe. – The Stone Age sanctuaries: New results of ongoing excavations with a special focus on sculptures and high reliefs, in: *Documenta Praehistorica* XXXVII: 239 – 256
- Yeşilyurt, M. (2014). Die wissenschaftliche Interpretation von Göbeklitepe: Die Theorie und das Forschungsprogramm. Berlin
5. Die Große Göttin und die Mücken

## Chap. 5

- Balter, M. (2005). The goddess and the bull. Çatalhöyük: An archaeological journey to the dawn of civilization. New York, London & Toronto
- Gimbutas, M. (1991). The civilization of the goddess. San Francisco
- Haarmann, H. / Marler, J. (2008). Introducing the mythological crescent. Ancient beliefs and imagery connecting Eurasia with Anatolia. Wiesbaden
- Haydaroglu, M. (Hrsg.) (2006). Çatalhöyük – Topraktan sonsuzluğa / From earth to eternity (Ausstellungskatalog). Istanbul
- Hodder, I. (2006). Çatalhöyük – The leopard's tale. Revealing the mysteries of Turkey's ancient town. London
- Yakar, J. (2011). Reflections of ancient Anatolian society in archaeology. From Neolithic village communities to EBA towns and polities. Istanbul
- 212 Literatur Literatur 213

## Chap. 6

- Albertz, R./Hiesel, G./Klengel, H./Koch, H./Niemeyer, H. G./Wiesehöfer, J./Zibelius-Chen, K. (2003). Frühe Hochkulturen. Ägypter – Sumerer – Assyrer – Babylonier – Hethiter – Minoer – Phöniker – Perser. Stuttgart (2. Aufl.)
- Anthony, D. W. (2009). The rise and fall of Old Europe, in: Anthony / Chi 2009: 28 – 57
- Anthony, D. / Chi, J. Y. (Hrsg.) (2009). The lost world of Old Europe. The Danube valley, 5000 – 3500 BC. New York, Princeton, NJ & Oxford
- Beekes, R. (2010). Etymological dictionary of Greek, 2 vols. Leiden & Boston
- Breazu, M./Suteu, A. (Hrsg.) (2007). A history lesson – Pottery manufacturing 8000 Years ago. Alba Iulia
- Budja, M. (2005). The process of Neolithisation in South-Eastern Europe: From ceramic female figurines and cereal grains to entoptics and human nuclear DNA polymorphic markers, in: *Documenta Praehistorica* XXXII: 53 – 72
- Chapman, J. (2000). Fragmentation in archaeology: People, places and broken objects in the prehistory of South-Eastern Europe. London & New York
- (2009). Houses, households, villages, and proto-cities in southeastern Europe, in: Anthony / Chi 2009: 74 – 89
- Gimbutas, M. (1991). The civilization of the goddess. San Francisco

- Gligor, M. et al. (2007). A history lesson – general data on Neolithic manufacturing techniques and analysis methods for ancient pottery, in: Breazu/Suteu 2007: 110 – 133
- Haarmann, H. (2010). Einführung in die Donauschrift. Hamburg
- (2011a). Das Rätsel der Donauzivilisation. Die Entdeckung der ältesten Hochkultur Europas. München (3. Aufl. 2017)
- (2011b). Writing as technology and cultural ecology. Explorations of the human mind at the dawn of history. Frankfurt, Berlin, Oxford & New York
- Hodder, I. (1990). The domestication of Europe. Structure and contingency in Neolithic societies. Oxford & Cambridge
- Kristiansen, K. (1998). Europe before history. Cambridge & New York
- Kruta, V. (1993). Die Anfänge Europas von 6000 – 500 v. Chr. München
- Lazarovici, C.-M. (2009). Cucuteni ceramics: technology, typology, evolution, and aesthetics, in: Anthony / Chi 2009: 128 – 161
- Maxim, Z./Marler, J./Crişan, V. (Hrsg.) (2009). The Danube script in light of the Turdaş and Tărtăria discoveries (exhibition catalogue). Cluj-Napoca & Sebastopol, CA
- Merlini, M. (2009a). An inquiry into the Danube script. Sibiu & Alba Iulia
- (2009b). The Danube script and Turdaş. The script-like signs found by Baroness Zsófia von Torma, in: Maxim et al. 2009: 21 – 43
- Nile, R. / Clerk, Chr. (1996). Cultural atlas of Australia, New Zealand and the South Pacific. Abingdon & New York
- Pernicka, E. / Anthony, D. W. (2009). The invention of copper metallurgy and the Copper Age of Old Europe, in: Anthony / Chi 2009: 162 – 177
- Séfériades, M. L. (2009). Spondylus and long-distance trade in prehistoric Europe, in: Anthony / Chi 2009: 178 – 190
- Videjko, M. J. (2003). Trypil's'ka civilizacija. Kiew (2. Aufl.)

## Chap. 7

- Crawford, H. E. W. (1998). Dilmun and its Gulf neighbours. Cambridge
- (2001). Early Dilmun seals from Saar. Art and commerce in Bronze Age Bahrain. London
- Hirst, K. K. (2016). Dilmun – Mesopotamian paradise and trading culture on the Persian Gulf; <thoughtco.com>
- Hojlund, F. (1989). The formation of the Dilmun state and the Amorite tribes, in: Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 19: 45 – 59
- Howard-Carter, T. (1981). The tangible evidence for the earliest Dilmun, in: Journal of Cuneiform Studies 33: 210 – 223
- Larson, C. E. (1983). Life and land use on the Bahrain islands: The geoarchaeology of an ancient society. Chicago
- Laursen, St. (2008). Early Dilmun and its rulers: New evidence of the burial mounds of the elite and the development of social complexity, c. 2200 – 1750 BC, in: Arabian Archaeology and Epigraphy 19: 156 – 167
- (2009). The decline of Magan and the rise of Dilmun: Umm an-Nar ceramics from the burial mounds of Bahrain, c. 2250 – 2000 BC, in: Arabian Archaeology and Epigraphy 20: 134 – 155
- Moore, K. / Lewis, D. Ch. (2009). The origins of globalization. New York & London
- Nyrop, R. F. (2008). Area handbook for the Persian Gulf States. Rockville, Maryland
- Ray, H. P. (2003). The archaeology of seafaring in ancient South Asia. Cambridge & New York

## Chap. 8

- Allchin, B. und F. R. (1968). The birth of Indian civilization: India and Pakistan before 500 BC. Harmondsworth
- Bellwood, P. / Renfrew, C. (Hg.) (2002). Examining the farming/language dispersal hypothesis. Cambridge
- Dexter, M. R. (2012). Substrate continuity in Indo-European religion and iconography: Seals and figurines of the Indus Valley culture and historic Indic female figurines, in: Huld et al. 2012: 197 – 219
- Fuller, D. (2002). An agricultural perspective on Dravidian historical linguistics: Archaeological crop packages, livestock and Dravidian crop vocabulary, in: Bellwood/Renfrew 2002: 191 – 213
- Gallego Romero, I. et al. (2011). Herders of Indian and European Cattle Share their Predominant Allele for Lactase Persistence, in: Mol. Biol. Evol. 29: 249 – 260
- Haarmann, H. (2002). Geschichte der Schrift. München (5. Aufl. 2017)  
– (2016). Auf den Spuren der Indoeuropäer. Von den neolithischen Steppennomaden bis zu den frühen Hochkulturen. München
- Harding, E. U. (1993). Kali – The black goddess of Dakshineswar. York Beach, ME
- Huld, M. E./Jones-Bley, K./Miller, D. (Hrsg.) (2012). Archaeology and language: Indo-European studies presented to James P. Mallory. Washington
- Key, J. (2000). India – a history. London & New Delhi
- Maisels, Ch. K. (1999). Early civilizations of the Old World. The formative histories of Egypt, the Levant, Mesopotamia, India and China. London & New York
- MacDonald, G. (2011). Potential influence of the Pacific Ocean on the Indian summer monsoon and Harappan decline, in: Quaternary International 299: 140 – 148
- McElreavey, K. / Quintana-Murci, L. (2005). A population genetics perspective of the Indus Valley through uniparentally-inherited markers, in: Annals of Human Biology 32: 154 – 162
- McIntosh, J. (2001). A peaceful realm: The rise and fall of the Indus civilization. Boulder, CO
- Parpola, A. (1994). Deciphering the Indus script. Cambridge  
– (1996). The Indus script, in: Daniels/Bright 1994: 165 – 171  
– (2015). The roots of Hinduism: The early Aryans and the Indus civilization. Oxford
- Parzinger, H. (2014). Die Kinder des Prometheus. Eine Geschichte der Menschheit vor der Erfindung der Schrift. München
- Possehl, G. L. (Hrsg.) (1982). Harappan civilization: A contemporary perspective. New Delhi
- Witzel, E. J. M. (2011). The origins of the world's mythologies. Oxford & New York
- Wright, R. P. (2010). The ancient Indus: Urbanism, economy and society. Cambridge

## Chap. 9

- Akurgal, E. (1990). Anadolu uygarlıkları. Istanbul (3. Aufl.)  
– (2001). The Hattian and Hittite civilizations. Ankara
- Beckman, G. (2007). From Hattuša to Carchemish: The latest on Hittite history, in: Chavalas 2007: 97 – 112
- Bryce, T. R. (2002). Life and society in the Hittite world. Oxford  
– (2005). The last days of Hattuša, in: Archaeology Odyssey 8: 33 – 41

- (2012). *The world of the neo-Hittite kingdoms: A political and military history*. Oxford  
Chavalas, M. W. (Hrsg.) (2007). *Current issues in the history of the ancient Near East*.  
Claremont, CA
- Genz, H./Mielke, D. P. (Hrsg.) (2011). *Insights into Hittite history and archaeology*.  
Leuven
- Neu, E. (1974). *Der Anitta-Text*. Wiesbaden
- Neve, P. (1996). *Hattuša – Stadt der Götter und Tempel*. Neue Ausgrabungen in der  
Hauptstadt der Hethiter. Mainz (2. Aufl.)
- Ökse, A. T. (2011). *Open-air sanctuaries of the Hittites*, in: Genz/Mielke 2011
- Schachner, A. (2011). *Hattuscha. Auf der Suche nach dem sagenhaften Großreich der  
Hethiter*, München
- Seeher, J. (2001). *Die Zerstörung der Stadt Hattusa*, in: Wilhelm 2001: 623 – 634
- Wilhelm, G. (Hrsg.) (2001). *Akten des IV. Internationalen Kongresses für Hethitologie*,  
Würzburg, 4.– 8. Oktober 1999. Wiesbaden

## Chap. 10

- Barber, E. W. (1999). *The mummies of Ürümchi. Did Europeans migrate to China  
4,000 years ago?* London
- Baumer, Chr. (2012). *The history of Central Asia. The age of the steppe warriors*. London  
& New York
- Chengzhi, X. et al. (2007). *Mitochondrial DNA analysis of ancient Sampula population  
in Xinjiang*, in: *Progress in Natural Science* 17: 927 – 933
- Haarmann, H. (2016). *Auf den Spuren der Indoeuropäer. Von den neolithischen  
Steppennomaden  
bis zu den frühen Hochkulturen*. München
- Haarmann, H. / Marler, J. (2008). *Introducing the mythological crescent. Ancient beliefs  
and imagery connecting Eurasia with Anatolia*. Wiesbaden
- Kuzmina, E. E. (2008). *The prehistory of the silk road*. Philadelphia, PA
- Li, Ch. et al. (2010). *Evidence that a West-East admixed population lived in the Tarim  
Basin as early as the early Bronze Age*, in: *BMC Biology* 8 (15). doi:10.1186/1741 –  
7007 – 8-15
- (2015). *Analysis of ancient human mitochondrial DNA from the Xiaohe cemetery:  
insights into prehistoric population movements in the Tarim Basin, China*, in: *BMC  
Genet.* 16 (78). doi:10.1186/s12 863 – 015 – 0237 – 5
- Mallory, J. P. / Mair, V. H. (2000). *The Tarim mummies: Ancient China and the mystery  
of the earliest peoples from the west*. London
- Wang, B. et al. (2001). *The ancient corpses of Xinjiang. Ürümchi*
- Yu, T. (2003). *A comprehensive history of western regions*. Zhengzhou (2. Aufl.)

## Chap. 11

- Bard, K. A. (Hrsg.) (1999). *Encyclopedia of the archaeology of Ancient Egypt*. London  
& New York
- Breyer, F. (2016). *Punt. Die Suche nach dem «Gottesland»*. Leiden & Boston
- Christenson, B. (2006). *Queen of Punt*, in: *Journal of Clinical Infectious Diseases* 42  
<doi:10.1086/503 306>
- Dominy, N. J. et al. (2016). *Mummified baboons clarify ancient Red Sea trade routes*,  
in: *American Journal of Physical Anthropology* 156: 122 – 123
- Fattovich, R. (1999). *Punt*, in: Bard 1999: 636 – 637
- Kitchen, K. A. (1992). *The land of Punt*, in: Shaw et al. 1992: 587 – 608

- Lobban, R. A. (2010). *The A to Z of ancient and medieval Nubia*. Lanham, Toronto & Plymouth
- Meeks, D. (2003). Locating Punt, in: O'Connor/Quirke 2003: 53 – 80
- Nadig, P. (2014). *Hatshepsut*. Mainz
- Naville, É. (1894 – 1908). *The temple of Deir el-Bahri*, 7 Bde. London
- O'Connor, D. / Quirke, S. (Hrsg.) (2003). *Mysterious lands*. London
- Pirelli, R. (1999). Deir el-Bahri, Hatshepsut temple, in: Bard 1999: 234 – 237
- Roehrig, C. H. et al. (Hrsg.) (2005). *Hatshepsut: From queen to pharaoh*. New York
- Shaw, I. et al. (Hrsg.) (1992). *The archaeology of Africa: Foods, metals, towns*. London & New York
- Shaw, I. / Nicholson, P. (1995). *The dictionary of Ancient Egypt*. London
- Tyldesley, J. (1996). *Hatchepsut: The female pharaoh*. London
- (2006). *Chronicle of the queens of Egypt. From early dynastic times to the death of Cleopatra*. London
- Wood, M. (2005). *In search of myths & heroes: Exploring four epic legends of the world*. Berkeley

## Chap. 12

- Bammesberger, A./Vennemann, Th. (Hrsg.) (2003). *Languages in prehistoric Europe*. Heidelberg (2. Aufl.)
- Beekes, R. (2004). Indo-European or substrate? Phatne and keryx, in: Bammesberger/Vennemann 2004: 109 – 115
- (2010). *Etymological dictionary of Greek*, 2 vols. Leiden & Boston
- Cavalli-Sforza, L. L. (1996). The spread of agriculture and nomadic pastoralism: Insights from genetics, linguistics and archaeology, in: Harris 1996: 51 – 69
- Furnée, E. J. (1972). *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*. Den Haag & Paris
- Haarmann, H. (2011). *Das Rätsel der Donauzivilisation. Die Entdeckung der ältesten Hochkultur Europas*. München
- (2013). *Mythos Demokratie. Antike Herrschaftsmodelle im Spannungsfeld zwischen Egalitätsprinzip und Eliteprinzip*. Frankfurt, Berlin, Oxford & New York
- (2014). *Roots of ancient Greek civilization. The influence of Old Europe*. Jefferson, NC
- (2017). *Wer zivilisierte die Alten Griechen? Das Erbe der alteuropäischen Hochkultur*. Wiesbaden
- Hall, E. (2014). *Introducing the ancient Greeks. From Bronze Age seafarers to navigators of the Western mind*. New York & London
- Harris, D. R. (Hrsg.) (1996). *The origins and spread of agriculture and pastoralism in Eurasia*. London
- Runnels, C. / Murray, P. M. (2001). *Greece before history: An archaeological companion and guide*. Stanford

## Chap. 13

- Bintliff, J. (2012). *The complete archaeology of Greece. From hunter-gatherers to the 20th century*. A. D. Malden, MA & Oxford
- Chadwick, J. (1990). *The discovery of Linear B; The decipherment; How the Linear B script was used; The tablets as historical document; Linear A; The Cypriot connection; The Phaistos disk*, in: Hooker 1990: 137 – 195
- Duhoux, Y. (1977). *Le disque de Phaestos. Archéologie, épigraphie. Édition critique*, index. Louvain

- Gagarin, M. (2005). Early Greek law, in: Gagarin / Cohen 2005: 82 – 94.
- Gagarin, M. / Cohen, D. (Hrsg.) (2005). *The Cambridge companion to ancient Greek law*. Cambridge & New York
- Gallas, K. (1986). *Kreta. Von den Anfängen Europas bis zur kreto-venezianischen Kunst*. Köln (2. Aufl.)
- Haarmann, H. (1995). *Early civilization and literacy in Europe. An inquiry into cultural continuity in the Mediterranean world*. Berlin & New York
- (2002). *Geschichte der Schrift*. München (5. Aufl. 2017)
- (2011). *Writing as technology and cultural ecology. Explorations of the human mind at the dawn of history*. Frankfurt, Berlin, Oxford & New York
- (2017). *Wer zivilisierte die Alten Griechen? Das Erbe der alteuropäischen Hochkultur*. Wiesbaden
- Hooker, J. T. (Hrsg.) (1990). *Reading the past. Ancient writing from cuneiform to the alphabet*. London
- Marinatos, N. (1993). *Minoan religion. Ritual, image, and symbol*. Columbia, SC
- Timm, T. (2004). *Der Diskos von Phaistos – Anmerkungen zur Deutung und Textstruktur*, in: *Indogermanische Forschungen* 109: 204 – 231

## Chap. 14

- Achilli, A. et al. (2007). Mitochondrial DNA variation of modern Tuscans supports the Near Eastern origin of Etruscans, in: *American Journal of Human Genetics* 80: 759 – 768
- Agostiniani, L. (2012). *Sulla grafia e la lingua delle iscrizioni anelleniche di Lemnos*, in: *Bellelli* 2012: 169 – 194
- Ammon, U. / Haarmann, H. (Hrsg.) (2008). *Wieser Enzyklopädie – Sprachen des europäischen Westens*, 2 Bde. Klagenfurt
- Baldi, Ph. (2002). *The foundations of Latin*. Berlin & New York
- Beekes, R. S. P. (2003). *The origin of the Etruscans*. Amsterdam: Royal Dutch Academy
- Bellelli, V. (Hrsg.) (2012). *Le origini degli Etruschi. Storia – archeologia – antropologia*. Rom
- Bietti Sestieri, Anna Maria / De Santis, Anna (2000). *The protohistory of the Latin peoples*. Museo Nazionale Romano – Terme di Diocleziano. Mailand: Electa
- Breyer, G. (1993). *Etruskisches Sprachgut im Lateinischen unter Ausschluss des spezifisch onomastischen Bereiches*. Leuven
- Camporeale, Giovannangelo / Morolli, Gabriele (Hrsg.) (1990). *Gli Etruschi. Mille anni di civiltà*, 2 vols. Florenz: Casa Editrice Bonechi
- Cavalli-Sforza, L. L./Menozzi, P./Piazza, A. (1994). *The history and geography of human genes*. Princeton, NJ
- Cultraro, M. (2012). *Ex parte orientis. I Teresh e la questione dell'origine anatolica Degli Etruschi*, in: *Bellelli* 2012: 105 – 141
- Cunliffe, B. (2008). *Europe between the oceans, 9000 BC – AD 1000*. New Haven & London
- de Simone, C. (2015a). *I Graikoi nell'Eliade e nell'Occidente italico: marginalia intorno a Renata Calce, Graikoi ed Ellenes: storia di due etnonimi*, in: *Oebalus* 10: 81 – 113
- Facchetti, G. M. (2000). *L'enigma svelato della lingua etrusca*. Rom
- (2008). *Etruskisch*, in: *Ammon/Haarmann* 2008: 221 – 235
- Hadas-Lebel, J. (2004). *Le bilinguisme étrusco-latin. Contribution a l'étude de la romanisation de l'Étrurie*. Louvain, Paris & Dudley, MA
- Lancel, S. (1995). *Carthage – A history*. Oxford & Cambridge, MA
- Pallottino, M. (2016). *Etruscologia*. Mailand: Hoepli (7. Aufl.)



- Pfiffig, A. J. (1989). Einführung in die Etruskologie. Probleme, Methoden, Ergebnisse. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft (3. Aufl.)
- Prayon, F. (2017). Die Etrusker. Geschichte – Religion – Kunst. München
- Rix, H. (1984). Etr. mekh rasnal = lat. res publica, in: Studi di antichità in onore di Guglielmo Maetzke (Rom), 455 – 468
- Tanner, M. (1993). The last descendant of Aeneas. New Haven & London
- Turfa, J. M. (2007). The Etruscan brontoscopic calendar and modern archaeological discoveries, in: Etruscan Studies 10: 163 – 173

## Chap. 15

- Baumer, Chr. (2012). The history of Central Asia. The age of the steppe warriors. London & New York
- Haarmann, H. (2016). Auf den Spuren der Indoeuropäer. Von den neolithischen Steppennomaden bis zu den frühen Hochkulturen. München
- Moreno, A. (2007). Feeding the democracy. The Athenian grain supply in the fifth and fourth centuries BC. Oxford
- Parzinger, H. (2010). Die Skythen. München
- Reeder, E. D. (Hrsg.) (1999). Scythian gold. Treasures from ancient Ukraine. New York
- Schiltz, V. (1994). Die Skythen und andere Steppenvölker (8. Jahrhundert v. Chr. bis 1. Jahrhundert n. Chr.). München
- Ustinova, Y. (1999). The supreme gods of the Bosporan Kingdom. Leiden, Boston & Köln
- Vinogradov, J. G. (1997). Die historische Entwicklung der Poleis des nördlichen Schwarzmeergebietes im 5. Jahrhundert v. Chr., in: Vinogradov / Heinen 1997: 100 – 132
- Vinogradov, J. G. / Heinen, H. (Hrsg.) (1997). Pontische Studien: Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes. Mainz

## Chap. 16

- Blok, J. H. (1995). The early Amazons. Modern and ancient perspectives on a persistent myth. Leiden, New York & Köln
- Busse, S. (Hrsg.) (2010). Amazonen. Geheimnisvolle Kriegerinnen (Ausstellungskatalog, Historisches Museum der Pfalz, Speyer). Wolfkratshausen
- Chi, J. Y. (Hrsg.) (2008). Wine, worship, and sacrifice. The golden graves of ancient Vani. Princeton, NJ
- Connelly, J. B. (2014). The Parthenon enigma. A new understanding of the West's most iconic building and the people who made it. New York
- Davis-Kimball, J. (2002). Warrior women: An archaeologist's search for history's hidden heroines. New York
- Davis-Kimball, J. / Bashilov, V. A. / Yablonsky, L. T. (Hrsg.) (1995). Nomads of the Eurasian steppes in the early Iron Age. Berkeley, CA
- Lordkipanidze, N. (2008). Medea's Colchis, in: Chi 2008: 23 – 27
- Mayor, A. (2014). The Amazons. Lives & legends of warrior women across the ancient world. Princeton, NJ & Oxford
- Oakley, J. H. (2013). The Greek vase. Art of the storyteller. London

## Chap. 17

- Andresen, J./Forman, R. K. C. (2000). Cognitive models and spiritual maps: Interdisciplinary

explorations and religious experience. Exeter

Church, W. B. / von Hagen, A. (2008). Chachapoyas: Cultural development at an Andean cloud forest crossroads, in: Silverman / Isbell 2008: 903 – 926

Guevara, E. K. et al. (2016). MtDNA and Y-chromosomal diversity in the Chachapoya, a population from the northeast Peruvian Andes-Amazon divide, in: American Journal of Human Biology 28: 857 – 867

Giffhorn, H. (2014). Wurde Amerika in der Antike entdeckt? Karthager, Kelten und das Rätsel der Chachapoya. München (2. Aufl.)

Muscutt, K. (1998). Warriors of the clouds. Albuquerque, NM

Nystrom, K. C. (2006). Late Chachapoya population structure prior to Inka conquest, in: American Journal of Physical Anthropology 131: 334 – 342

Schjellerup, I. R. (1997). Incas and Spaniards in the conquest of the Chachapoyas. Göteborg

Silverman, H. / Isbell, W. (Hrsg.) (2008). Handbook of South American archaeology. New York

## Chap. 18

Berrin, K. / Pasztory, E. (Hrsg.) (1993). Teotihuacan. Art from the City of the Gods. London & San Francisco

Coe, M. D. / Snow, D. / Benson, E. (1986). Atlas of ancient America. New York

Headrick, A. (2007). The Teotihuacan trinity. The sociopolitical structure of an ancient Mesoamerican city. Austin, Texas

Kaufman, T. (2001). Nawa linguistic prehistory (Mesoamerican Language Documentation project)

Langley, J. C. (1993). Symbols, signs, and writing systems, in: Berrin / Pasztory 1993: 129 – 139

Malmström, V. H. (1978). A reconstruction of the chronology of Mesoamerican calendrical systems, in: Journal for the History of Astronomy 9: 105 – 116

Manzanilla, L. (1993). Daily life in the Teotihuacán apartment compounds, in: Berrin / Pasztory 1993: 91 – 99

Matos Moctezuma, E. / López Luján, L. (1993). Teotihuacan and its Mexica legacy, in: Berrin / Pasztory 1993: 157 – 165

Miller, A. G. (1973). The mural painting of Teotihuacan. Washington, D. C.

Millon, R. (1993). The place where time began: An archaeologist's interpretation of what happened in Teotihuacan history, in: Berrin / Pasztory 1993: 17 – 43

Pasztory, E. (1976). The murals of Tepantitla, Teotihuacan. New York & London

– (1992). The natural world as civic metaphor at Teotihuacan, in: Townsend 1992: 135 – 145

Sprajc, I. (2000). Astronomical alignments at Teotihuacán, Mexico, in: Latin American Antiquity 11: 403 – 415

Taube, K. A. (2000). The writing system of ancient Teotihuacan, in: Ancient America, vol. I (Barnardsville, NC)

Townsend, R. F. (1992). The ancient Americas: Art from sacred landscapes. Chicago

## Chap. 19

Bloch, H. (2012). Easter Island: The riddle of the moving statues, in: National Geographic Society 222: 30 – 49

Bothmer-Plates, A. Graf von/Esen-Baur, H.-M./Sauer, D. F. (Hrsg.) (1989). 1500 Jahre Kultur der Osterinsel. Schätze aus dem Land des Hotu Matua. Mainz

- Charola, A. E. (1997). *Isla de Pascua. El patrimonio y su conservación*. New York
- Diamond, J. (2005). *Collapse. How societies choose to fail or survive*. London
- Du Feu, V. (1996). *Rapa Nui*. London
- Fischer, S. R. (1997). *RongoRongo, the Easter Island script: History, traditions, texts*. Oxford & New York
- Kieviet, P. (2017). *A grammar of Rapa Nui*. Berlin
- Lee, G. (1992). *The rock art of Easter Island: Symbols of power, prayers to the gods*. Los Angeles
- Makihara, M. (2005). *Rapa Nui ways of speaking Spanish: Language shift and socialization on Easter Island*, in: *Language in Society* 34: 727 – 762,

## Chap. 20

- Hammarström, H./Forkel, R./Haspelmath, M. (eds.) (2017). *Sabaeen*. *Glottolog* 3.0. Jena: Max Planck Institute for the Science of Human History
- Hodd, M. (2002). *Footprint East Africa handbook*. New York
- Kaplan, S. (1994). *The Beta Israel (Falasha) in Ethiopia: From the earliest times to the twentieth century*. New York
- Lobban, R. A. (2010). *The A to Z of ancient and medieval Nubia*. Lanham, Toronto & Plymouth
- Munro-Hay, S. et al. (Hrsg.) (2010). *Encyclopaedia of Africa*, vol. I. Oxford
- Phillipson, D. W. (1998). *Ancient Ethiopia. Aksum: Its antecedents and successors*. London
- (2012). *Foundations of an African civilization: Aksum and the northern Horn, 1000 BC – AD 1300*. Suffolk
- Uhlig, S. et al. (Hrsg.) (2003). *Encyclopaedia Aethiopica*, Bd. 1: A-C. Wiesbaden

## Chap. 21

- Dumitrascu, N. (Hrsg.) (2015). *The ecumenical legacy of the Cappadocians*. New York
- Emge, A. (1990). *Wohnen in den Höhlen von Göreme. Traditionelle Bauweise und Symbolik in Zentralanatolien*. Berlin
- (2011). *At home in «non-being». Understanding Cappadocia's cave dwellings, fairy chimneys and underground cities in central Anatolia*, in: *Cappadocia Academy Working Paper Series 1 (Göreme)*
- Gülyaz, M. E. / Yenipinar, H. (1995). *Underground cities of Cappadocia*, in: *Atlas Magazine* (1995)
- (2003). *Rock settlements and underground cities of Cappadocia*. Nevşehir
- Kaspar, H.-D. / Kaspar, E. (2012). *Kappadokien kennenlernen ... Norderstedt*
- Krassmann, Th. (2010). *Underground cities in Cappadocia/Turkey*; [www.mineral-exploration.com](http://www.mineral-exploration.com)
- Mutlu, M. Ö. (2008). *Geology and joint analysis of the Derinkuyu and Kaymaklı underground cities of Cappadocia, Turkey*; [etd.lib.metu.edu.tr](http://etd.lib.metu.edu.tr)
- Rodley, L. (2010). *Cave monasteries of Byzantine Cappadocia*. Cambridge
- Stewart, J. (2017). *Massive ancient underground city housed 20,000 people*; [mymodernmet.com](http://mymodernmet.com)
- Van Dam, R. (2002). *Kingdom of snow: Roman rule and Greek culture in Cappadocia*. Philadelphia, PA
- Warland, R. (2013). *Byzantinisches Kappadokien*. Darmstadt

## Chap. 22

- Edwell, P. (2007). *Between Rome and Persia: The Middle Euphrates, Mesopotamia and Palmyra under Roman control*. London
- el-As'ad, Kh. (1993). Palmyre, in: *Syrie – Mémoire et civilisation 1993*: 276 – 279
- Friedrich, J. (1966). *Geschichte der Schrift unter besonderer Berücksichtigung ihrer geistigen Entwicklung*. Heidelberg
- Hartmann, U. (2001). *Das palmyrenische Teilreich*. Stuttgart
- Schneider, E. E. (1993). *Septimia Zenobia Sebaste*. Rom
- Southern, P. (2008). *Empress Zenobia: Palmyra's rebel queen*. London
- Stierlin, H. (1987). *Cités du désert. Pétra, Palmyre, Hatra, Fribourg* (CH)
- Stoneman, R. (2003). *Palmyra and its empire: Zenobia's revolt against Rome*. Ann Arbor (2. Aufl.)
- Syrie – Mémoire et civilisation* (Institut du monde arabe). Paris 1993
- Watson, A. (2004). *Aurelian and the third century*. London (2. Aufl.)

## Chap. 23

- Clark, J. (Hrsg.) (2007). *Bayon: New perspectives*. Bangkok
- Daguan Zhou (2007). *A record of Cambodia: The land and its people*. Bangkok
- Hackin, J. et al. (1932). *Asiatic Mythology: A detailed description and explanation of the mythologies of all the great nations of Asia*. London
- Higham, C. (2001). *Early cultures of mainland Southeast Asia*. Bangkok
- Jacques, C. (2007). *The historical development of Khmer culture from the death of Suryavarman II to the 16th century*, in: Clark 2007: 28 – 49
- Maxwell, TS (2007). *Religion at the time of Jayavarman VII*, in: Clark 2007: 72 – 121
- Roveda, V. (1998). *Khmer mythology*. London
- (2003). *Sacred Angkor. The carved reliefs of Angkor Wat*. Bangkok
- Vickery, M. (1998). *Society, economics, and politics in pre-Angkor Cambodia (7th – 8th centuries)*. Tokio

## Chap. 24

- Böhmer-Bauer, K. (2000). *Great Zimbabwe: Eine ethnologische Untersuchung*. Köln
- Hall, M. / Steffoff, R. (2006). *Great Zimbabwe*. Oxford
- Holmgren, K./Öberg, H. (2006). *Climate change in southern and eastern Africa during the past millennium and its implications for societal development*, in: *Environment, Development and Sustainability* 8: 1573 – 2975
- Huffman, T. N. (1985). *The soapstone birds from Great Zimbabwe*, in: *African Arts* 18: 68 – 73, 99 – 100
- Owomoyela, O. (2002). *Culture and customs of Zimbabwe*. Westport
- Spurdle, A. B. / Jenkins, T. (1996). *The origins of the Lemba «Black Jews» of southern Africa: Evidence from p12F2 and other Y-chromosome markers*, in: *The American Journal of Human Genetics* 59: 1126 – 1133
- Wieschhoff, H. A. (2006). *The Zimbabwe-Monomotapa culture in Southeast Africa*. Whitefish

## Chap. 25

- Barrera, T. (2017). *La aventura del Amazonas en la Relación de Fray Gaspar de Carvajal*, in: *Insúa / Pelaéz 2017*: 37 – 49
- Bright, W. (Hrsg.) (1992). *International Encyclopaedia of Linguistics*, vol. 1. New York

& Oxford

Carrillo, F. (1987). Cartas y cronistas del descubrimiento y la conquista. Lima

Clement, C. R. et al. (2015). The domestication of Amazonia before European conquest, in: Proc. Biol. Sci 282 (article no. 0813)

de Souza, J. G. et al. (2018). Pre-Columbian earth-builders settled along the entire southern rim of the Amazon, in: Nature Communications 9 (article no. 1125)

Derbyshire, D. C. (1992). Arawakan languages, in: Bright 1992: 102 – 108

Insúa, M. / Pelaéz, J. M. (Hrsg.) (2017). Viajeros, crónicas de Indias y épica colonial. New York

McMichael, C. H. et al. (2012). Sparse pre-Columbian human habitation in Western Amazonia, in: Science 336: 1429 – 1431

Smith, A. (1994). Explorers of the Amazon. Chicago

Taylor, I. (1898). Names and their histories: A handbook of historical geography and topographical nomenclature. London

Valcuende del Río, J. M. (Hrsg.) (2012). Amazonía. Viajeros, turistas y poblaciones indígenas. Pasos n°6, Tenerife